

Diasporiques

Les cahiers du Cercle Gaston Crémieux

Éditorial

Risque pour risque...

Dans l'interview qu'on lira ci-contre, le Grand Rabbin Sirat à un moment donné s'exclame : « *Les Palestiniens, vous savez, sont devenus les Juifs du Moyen-Orient !* » *Diasporiques* rend compte par ailleurs de l'atelier que vient de tenir le Cercle Gaston-Crémieux autour du livre de Bernard Wasserstein : « *Les Juifs d'Europe depuis 1945, une diaspora en voie de disparition* ». Le cri du cœur de René Sirat et l'affirmation péremptoire qui fait le titre du livre de Wasserstein méritent une brève analyse conjointe.

Sans adhérer aux thèses trop exclusivement démographiques de B. Wasserstein, Richard Marienstras a raison de dire qu'« *un tissu culturel digne de ce nom n'est guère pensable dans de très petites communautés* » et que, partant, la diaspora juive européenne est aujourd'hui confrontée à un risque réel de dilution, donc de disparition – sauf à la confondre indûment avec la « *bulle ultra-orthodoxe* » qui ne survit, elle, qu'au prix d'un enfermement complet sur elle-même. Quelques millions de Juifs de par le monde au milieu de d'ores et déjà six milliards d'êtres humains – il faut effectivement avoir la foi dans le destin du peuple juif chevillée au corps pour être intimement assuré de sa pérennité ! Et l'interrogation est évidemment plus forte encore s'agissant des moins de deux millions de juifs européens...

L'avenir du peuple juif doit-il pour autant reposer sur la simple conjugaison de la vitalité de la communauté juive américaine et sur celle de l'État-nation qui traverse à nouveau aujourd'hui, au Proche-Orient, des heures particulièrement difficiles ? Pouvons-nous, en notre âme et conscience, considérer ces deux grands regroupements de Juifs comme des vecteurs privilégiés du devenir à long terme de la judéité ?
(Suite page 40)

Interview

René Samuel SIRAT, ancien Grand Rabbin de France :

Au Proche-Orient, plutôt que d'entrer en politique, les hommes de religion devraient s'employer à être des bâtisseurs de paix

Poursuivant notre série d'entretiens avec de hautes personnalités juives qui ne partagent pas nécessairement nos convictions, il nous a semblé souhaitable, en cette période particulièrement inquiétante au Proche-Orient, d'interviewer un Grand Rabbin dont on connaît les prises de position souvent non conformistes et courageuses, René Samuel SIRAT. Nous lui sommes reconnaissants d'avoir bien voulu répondre avec spontanéité et franchise aux questions quelquefois un peu embarrassantes que nous lui avons posées.

Le Grand Rabbin René Sirat : Je tiens à vous dire d'entrée de jeu qu'à mes yeux vous et votre Cercle jouez un rôle important : vous empêchez un certain nombre de Juifs de rompre définitivement avec le judaïsme. Vous êtes en quelque sorte l'arrière-garde, vous maintenez un lien – intellectuel, spirituel – avec les Juifs qui ne sont plus les Juifs de la synagogue, qui ne sont pas les Juifs du sionisme mais qui se sentent encore très profondément juifs – les Juifs du lien historique, et surtout du respect des valeurs qui nous sont communes. Il faut éviter qu'ils ne dérivent complètement de l'autre côté de la route, car c'est aussi une tentation. Personnellement bien sûr je vous préférerais religieux et sionistes...

Diasporiques : Les deux à la fois, Monsieur le Grand Rabbin ?

R.S. Cela va ensemble ! Les religieux qui ne sont pas sionistes quelque part ne sont pas authentiques. C'est dur, ce que je dis ?

D. Cela surprend surtout. Qu'appellez-vous exactement « sionisme » ?

R.S. L'amour d'Israël et le lien avec la terre d'Israël. Nous avons, pendant deux mille ans, dans les circonstances les plus tragiques mais aussi les plus heureuses, répété : « L'an prochain à Jérusalem ! ». Lors des mariages juifs en Diaspora, la

tradition voulait naguère que les cartons d'invitation indiquent que les noces auraient lieu à Jérusalem, sur l'esplanade du Temple, mais que, si le Messie n'était pas arrivé, elles seraient célébrées sur place...

D. : Mais n'est-ce pas là toute la question ? Le Messie n'est pas encore venu ! Est-ce que la Jérusalem physique a un rapport avec la Jérusalem mythique, celle du Messie arrivé ?

R.S. : Pour nous Jérusalem a gardé son caractère de sainteté et le conservera jusqu'à la venue du Messie. On ne peut être universel que dans la mesure où l'on appartient à un peuple particulier, rattaché à une terre particulière. Être universaliste en planant au-dessus de la planète terre n'est pas possible, et nous n'avons pas d'autre lien entre nous que celui qui nous lie à Jérusalem. Se pose alors inévitablement la question de la
(Suite page 2)

n°16

Décembre 2000

Le sommaire est en page 40



double allégeance, mais c'est là une accusation spécieuse : à l'entrée des synagogues de notre pays on trouve une plaque de marbre où sont inscrits les noms de ceux qui ont donné leur vie pour la défense de la patrie, à côté des noms de ceux qui ont été assassinés uniquement parce qu'ils étaient juifs. Philon d'Alexandrie (qui vivait au 1^{er} siècle avant J.-C.) avait déjà répondu que l'amour de Jérusalem n'enlève rien à l'amour de la patrie dont nous sommes citoyens : n'aime-t-on pas autant son père et sa mère ?

D. Ce n'est en effet pas la première question qui vient à l'esprit. Ce qui surprend par contre vraiment est ce que vous dites de la nécessité du rattachement à une terre : que faites-vous des millions de Juifs qui ne sont pas et n'ont pas l'intention de devenir Israéliens ?

R.S. Vous avez choisi d'utiliser le mot « Diaspora » pour le titre de votre journal. Or ce mot n'existe pas en hébreu. Pour un Juif religieux n'existent que la Galouth – l'exil – ou bien la Guéoulah – la délivrance, la rédemption, lorsqu'il est arrivé, au bout de sa quête, en Terre Promise. La Diaspora n'est qu'un moyen terme, pour des Juifs américains ou français par exemple, qui ne se considèrent pas en exil dans le pays où ils vivent. Mais la tradition juive, elle, ne prévoit pas de moyen terme entre exil et rédemption : c'est l'un ou l'autre ! Il y a certes eu beaucoup d'antisionistes parmi les religieux, d'abord par opposition aux sionistes historiques (qui, en général, n'étaient pas pratiquants !), mais aussi parce qu'il fallait tout laisser faire au Messie... Alors même que des rabbins très importants du 19^e siècle – séfarades ou ashkénazes – avaient montré que bien sûr il fallait attendre l'arrivée du Messie, bien sûr le Temple ne pourrait pas être reconstruit tant que le Messie ne serait pas là, mais qu'il fallait néanmoins aider à la rédemption et s'installer autant que faire se peut en terre d'Israël ! Si, à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, le judaïsme orthodoxe d'Europe orientale avait pris positivement ses responsabilités et avait permis à des jeunes d'aller s'installer en Palestine, il n'y aurait pas eu six millions

de morts à Auschwitz, il y en aurait eu beaucoup moins... Il reste certes encore des poignées de Juifs religieux ultra-orthodoxes qui se proclament antisionistes. Mais, d'une manière générale, un Juif religieux est, en quelque sorte par définition, sioniste.

D. Comment, dans ces conditions, concevez-vous que des Juifs – y compris religieux – puissent continuer à vivre hors la Terre Promise tout en restant juifs ?



Photo R.S.

R.S. C'est affaire de choix personnel ! Mais si un Juif est totalement coupé de ses racines spirituelles et physiques, il devient une proie facile pour une assimilation complète...

D. Cependant les Juifs ont bien vécu, en tant que tels, hors la Terre Promise, pendant deux millénaires !

R.S. Était-ce par choix ?

D. Non sans doute, en tout cas pas au départ ! Mais c'est peut-être précisément par l'obligation – violente – qui leur était faite de vivre sur le temps et pas sur la terre qu'ils sont restés un peuple, au travers des vicissitudes de l'histoire, alors que tant d'autres, qui ont voulu, eux,

s'approprier des terres et s'y identifier, se sont délités au fil des siècles... Le peuple juif ne s'est-il pas fondamentalement soudé par son étonnante volonté de se projeter vers un avenir mythique (vous rappeliez vous-même la promesse rituelle : « L'an prochain à Jérusalem ! »), se donnant ainsi délibérément des raisons de vivre et d'espérer ? Et peut-on impunément ramener un tel mythe à une réalité quotidienne ?

R.S. Cette tension permanente vers un lendemain différent est en effet une valeur authentiquement juive, et je me sens personnellement solidaire de tous ceux qui se sentent juifs, quelle que soit leur façon de l'être. Au demeurant le judaïsme ne connaît pas le concept de médiateur et je m'interdis, personnellement, de porter des jugements. Mais on constate actuellement, parmi les Juifs, l'existence de forces centrifuges inquiétantes : du côté des ultra-orthodoxes, qui rejettent l'autre sans avoir la légitimité de le faire, mais aussi de la part des antisionistes – je ne vous confonds évidemment pas avec eux – qui prennent des positions unilatérales elles aussi inacceptables...

D. Revenons-en donc, si vous le voulez bien, à l'État d'Israël. Que cet État se soit créé dans la douleur – comme tous les États de la terre – et qu'il ait de bonnes raisons de se sentir menacé suffit-il à justifier son actuelle violence à l'égard des Palestiniens ? Ne sommes-nous pas à la limite du supportable par référence aux valeurs secrétées par deux mille ans de vie en Diaspora ?

R.S. Avec la même franchise, je vous dirai qu'il est vrai que la naissance d'Israël s'est faite dans le sang et les larmes. Mais avec néanmoins une différence fondamentale : personne n'a jeté le voile de Noé sur les inévitables souffrances engendrés par la création de cet État. Quant à la situation actuelle, elle n'est pas à du tout conforme à l'image qu'en donnent les médias. Pour ne prendre qu'un exemple, connaissez-vous beaucoup d'armées qui révèlent à l'avance les cibles qu'elles se proposent de détruire ? Et que peut faire une armée en butte à des agressions permanentes ?



Interview

D. Ne pas tirer dans la foule peut-être ?

R.S. Et recevoir des pierres et se faire tuer ?

D. En dehors des horribles lynchages que l'on sait, la situation n'est-elle quand même pas bien dissymétrique, en termes de nombre de morts et de blessés, entre Israéliens et Palestiniens ?

R. S. Oui bien sûr, mais la vraie question, en réalité, est de ne pas prolonger le cycle de violences et de contre-violences. La seule solution durable est de rendre aux Palestiniens leur dignité, de leur donner la possibilité de vivre dans un État reconnu et doté d'un certain bien-être et ainsi d'éviter la désespérance qui entraîne la violence. Il faut cependant rappeler que ce sont les Arabes qui ont, initialement, refusé le partage de la Palestine. Avant 1967 les Israéliens n'avaient pas de revendication territoriale. Certes, certains rêvaient d'un Grand Israël, mais on ne peut empêcher les gens de rêver tant qu'ils ne transforment pas leurs rêves en actes. L'erreur politique – avec d'autres, je l'ai en son temps dénoncée – a été, après 1967, de ne vouloir rendre aucun pouce de terrain, de mettre des moyens massifs au service des implantations territoriales en Cisjordanie alors que la Galilée et le Néguev sont restés très pauvres. Mais lorsque Barak propose aujourd'hui de rendre 92 % de la Cisjordanie, cela devrait faire réfléchir : ce n'est pas rien, 92 % ! Rappelons-nous en même temps ce que Rabin disait à Oslo : ce n'est pas parce que nous sommes faibles que nous recherchons la paix, c'est parce que la tradition juive interdit au peuple juif de dominer un autre peuple. Malheureusement un fanatique juif l'a assassiné, en essayant de tuer l'espérance à travers ce meurtre. J'espère qu'on ne l'a pas tuée et qu'on arrivera à la paix, mais le

cheminement vers elle sera extrêmement douloureux pour tous.

D. Une fois la paix venue, à supposer qu'elle vienne, comment cet État juif va-t-il le demeurer, ne serait-ce que compte tenu du différentiel démographique en son propre sein, la population arabe bénéficiant des mêmes conditions sanitaires et ayant un taux de croissance sensiblement plus élevé que la juive ?

R. S. Mais s'il y a la paix, les Palestiniens de Cisjordanie deviendront citoyens palestiniens ! Quant au taux de croissance des Arabes israéliens, il n'est pas tellement plus élevé que celui des Juifs – et en tout cas il n'est pas supérieur à celui des Juifs religieux ! Il faut se méfier des extrapolations démographiques trop rapides. Une fois la paix revenue, il y aura de surcroît des possibilités de choix : certains Arabes israéliens demanderont sûrement à devenir Palestiniens. Les Palestiniens, vous savez, sont devenus les Juifs du Moyen-Orient ! Ils ont fait d'énormes progrès sur le plan intellectuel, sur le plan économique... Rappelons aussi que "l'homme ne vit pas que de pain" : c'est sur le plan du respect des valeurs que la confrontation va se déplacer.

D. L'actuel Premier Ministre israélien s'est montré, vous l'avez dit, Monsieur le Grand Rabbin, généreux du point de vue de l'étendue des territoires qu'il se disait prêt à rendre, mais il est resté intraitable sur l'essentiel : les Lieux Saints. Quant aux Palestiniens, il leur était tout autant impossible de céder quoi que ce soit de leur souveraineté sur ces mêmes lieux. Et je dirai même que cette impossibilité est sans doute plus radicale encore pour les Arabes que pour les Juifs, dans la mesure où le concept de laïcité a un certain sens pour ces derniers – vous l'avez vous-même évoqué à propos de

votre propre formation à l'école de la République ! – alors qu'il en est totalement dépourvu pour les premiers : l'Islam, en tant que tel, l'ignore radicalement. Faut-il pour autant renoncer à toute idée de dissociation entre la question religieuse et la question politique ? Les religieux, de part et d'autre, ne peuvent-ils s'entendre pour essayer de convaincre les politiques de se contenter de traiter du politique ?

R.S. Certains rabbins ont voulu naguère entrer en politique, et ils ont eu, à mon sens, grand tort de le faire. Les rabbins sont, en toute modestie, les lointains successeurs du prophète biblique, c'est-à-dire les artisans du contre-pouvoir : le prophète n'avait aucun pouvoir sauf celui de la parole et celui d'interpeller les rois absolus, les juges prévaricateurs et les prêtres malhonnêtes. Les rabbins et les imams – et aussi les patriarches chrétiens – ont joué un rôle tout à fait néfaste en allant trop loin en politique. Il leur appartient d'être des bâtisseurs de paix, non de souffler sur les braises. Nous avons perdu beaucoup de temps, et il est difficilement rattrapable. Nous sommes quelques-uns à le regretter amèrement. Voici trente ans que j'ai choisi l'autre voie, celle du dialogue pour la paix et du rôle des religions dans cette quête. Les hommes de religion auraient dû s'employer à faire converger les parallèles...

D. Cela vous paraît donc possible, de faire converger des parallèles ?

R.S. Oui, vers le sommet les parallèles convergent !

D. À condition d'aller vers l'infini ?

R.S. Mais dans la quête de la sainteté, on va toujours vers l'infini ! ■

(Propos recueillis par Ph. Lazar le 7/11/00)

Brève : Sur les Sepharades de Turquie

Nos amis hispanophones nous signalent qu'au Collège de France, au deuxième trimestre, se tiendra un séminaire consacré aux *Documents ottomans sur les Juifs de Turquie (XV^e-XVIII^e siècles)*, sous la direction de Gilles Veinstein (ce séminaire débute le 9 janvier 2001, et se tiendra ensuite tous les mardis à 16 heures, salle 7).



Entretien avec un Ministre palestinien

Le 26 octobre dernier, Monsieur Zyad Abou Zayad, Chargé des Affaires de Jérusalem auprès de l'Autorité palestinienne (avec le rang de Ministre) a été reçu au Sénat à l'invitation de Daniel Goulet. Celui-ci est Sénateur de l'Orne, Membre de la Commission des Affaires Étrangères et de la Défense Nationale, ainsi que du Comité de l'Europe et Président du Groupe France-Palestine.

En tournée en Europe, M. Abou Zayad s'est entretenu au Sénat avec une douzaine de membres d'organisations juives laïques. Aux principales questions qui lui ont été posées, M. Abou Zayad, manifestement épuisé mais courtois et avant tout désireux de poursuivre le dialogue, a répondu en substance ce qui suit :

Que s'est-il passé en septembre dernier ?

La nouvelle Intifada est survenue dans un contexte déjà très lourd puisque par exemple Ehud Barak avait déjà construit deux fois plus d'habitations dans les colonies que son prédécesseur Netanyahou. De même, une rumeur circulait depuis quelque temps selon laquelle Israël envisageait la construction d'une synagogue sur l'Esplanade des Mosquées. Cependant, il est hors de doute que la nouvelle irruption de violence a été déclenchée par la visite de Ariel Sharon qui s'est rendu à Al-Aqsa avec un cortège de près de 3 000 personnes (soldats, journalistes). Trois cents musulmans se sont assis à l'entrée de l'Esplanade et les militaires ainsi que Ariel Sharon ont alors fait retraite sous un jet de pierres. Le lendemain Ariel Sharon et les siens sont revenus, sans doute afin d'effacer l'affront de la veille, et la police israélienne aurait immédiatement commencé à ouvrir le feu. Toujours selon notre interlocuteur, les autorités palestiniennes, au courant de l'imminence d'une telle visite, avaient prévenu les autorités israéliennes à tous les niveaux, administratifs et politiques, des dangers que celle-ci comportait. C'est ainsi que le Ministre de l'Intérieur israélien (également et non sans ironie Ministre des Affaires Étrangères) avait été personnellement mis en garde. Malheureusement Ehud Barak avait déjà déclaré n'avoir aucun interlocuteur pour discuter de la paix.

Sur le sort de Jérusalem

M. Abou Zayad a d'abord insisté sur le fait qu'il existait jusqu'en 1852 un statut fixant le droit des trois religions à exercer leur culte. Ce statut, selon lui, devrait être réactualisé, afin que l'on puisse revenir à un accord équivalent de liberté pour tous.

Lorsque Arafat avait déclaré à Clinton qu'au cas où il signerait un accord qui ne respecterait pas les droits légitimes des musulmans « ses frères le tueraient si son chauffeur ne l'avait pas encore exécuté », il entendait par là qu'il n'avait pas mandat pour parler en tant que représentant d'une religion et qu'il ne voulait pas transformer le conflit israélo-palestinien en guerre de religion.

Plus grave, une ambiguïté serait volontairement introduite par le gouvernement Ehud Barak lorsque celui-ci prétend avoir accepté qu'une partie de Jérusalem-Est devienne capitale de l'État palestinien, proposition qui aurait été refusée par Arafat à Camp

David. En fait, lorsque la ville a été conquise en 1967, elle s'étendait sur 6,5 km². Depuis, Israël, qui a annexé seize villages palestiniens, considère que Jérusalem couvre 72 km². C'est uniquement une fraction de cette partie annexée qui serait mise sur la table des négociations sans que le « véritable » Jérusalem, c'est-à-dire la partie arabe de la Vieille Ville, puisse être négocié, Israël remplaçant la notion de séparation géographique par celle de séparation par communauté.

À une question sur les dangers présentés par les extrémismes religieux, M. Abou Zayad a répondu que selon lui un tel risque n'existe pas parmi les Palestiniens. Ceux-ci ne désirent pas voir s'instaurer un État religieux; les extrémistes les plus dangereux ayant été mis à la raison par Arafat. Tel ne serait pas le cas en ce qui concerne l'État d'Israël.

Comment arrêter l'Intifada ?

Il est urgent avant tout que soit arrêtée l'effusion de sang. À cette fin l'occupation des territoires devrait cesser pour que les forces israéliennes ne soient plus en contact avec les Palestiniens et que surtout les chars massés au sein des populations soient retirés. Ces forces devraient avant tout intervenir afin d'empêcher les colons d'attaquer les fermiers palestiniens et de saccager leurs champs.

Que peut faire la communauté juive ?

M. Abou Zayad a insisté à plusieurs reprises sur le fait que Oslo n'est pas mort et qu'une poursuite des négociations est la seule solution qui permettra de trouver une issue au conflit actuel. C'est grâce aux accords d'Oslo que les Palestiniens ont déjà retrouvé une partie de leur dignité. Par contre beaucoup de temps a été perdu, Israël n'ayant restitué que 10 % des territoires qu'il s'était engagé, en 1993, à évacuer en 5 ans.

Les juifs partisans de la paix (« our Jewish friends ») devraient s'exprimer publiquement sur le fait qu'être en désaccord avec la politique de l'État d'Israël n'est pas attaquer le peuple juif. Ils devraient faire savoir que le gouvernement d'Israël ne parle pas en leur nom, là est le plus grand service qu'ils peuvent rendre à la cause de la paix.

À la fin de cet entretien le Sénateur D. Goulet nous a appris qu'une Commission Européenne d'enquête avait été dépêchée en Israël afin de clarifier l'origine des troubles actuels. L'État d'Israël étant Membre de la Commission Européenne ne peut s'opposer à collaborer avec celle-ci, à la différence de ce qui aurait été le cas avec une proposition analogue de l'ONU. ■

H. Korn



Le Proche-Orient et nous

C'est sans intention symbolique que le Cercle Gaston-Crémieux a tenu une réunion le 11 novembre pour débattre librement de la situation au Proche-Orient et de ses conséquences en France. Les présents, qui sont venus nombreux et ont tous tenu à s'exprimer, ont notamment approuvé la teneur de l'encart inséré dans *Diasporiques* numéro 15, qui refusait à des personnalités, quelles qu'elles soient, de prétendre parler au nom de tous les Juifs de France. La question de la représentation sur la place publique (politique, médias, etc.) est l'un des principes auxquels nous conduisent certaines de nos valeurs comme le pluralisme de la vie juive en Diaspora. En outre, il a été souhaité de maintenir la concertation et l'action commune avec des associations juives qui ont sur les questions actuelles des positions semblables à celles du Cercle.

Dans le passé comme aujourd'hui, le Cercle Gaston-Crémieux a soutenu le droit à l'existence et à la paix de l'État d'Israël, mais il n'a jamais approuvé de manière inconditionnelle l'action des gouvernements israéliens, notamment en ce qui concerne les droits des Palestiniens. Cette position a été réitérée à la réunion du 11 novembre, cependant que dans une discussion très animée tous ont marqué leur inquiétude devant la gravité de la situation. Sur les origines et les responsabilités du conflit actuel, des analyses très diverses ont été présentées. La plupart des présents ont mis l'accent sur la disproportion des forces, ainsi que sur les provocations ponctuelles réciproques qui mènent à une escalade en spirale sans fin.

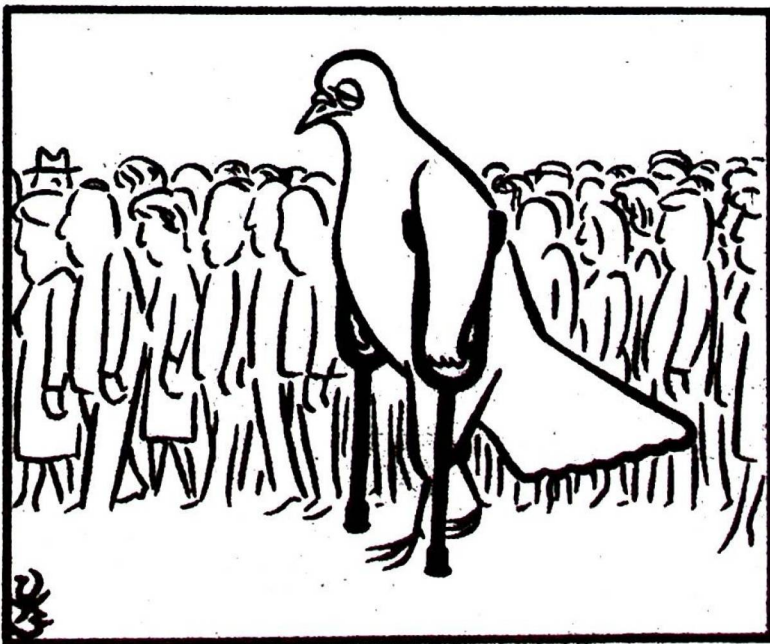
Sans méconnaître le fait que le rétablissement de l'équité et la paix sont les buts auxquels chacun à sa manière doit contribuer, l'assistance a noté qu'en France les menées violentes ont heureusement disparu, mais que l'information reste largement biaisée par les deux camps, de même que les médias d'intérêt général nous désinforment ou nous sous-informent. Des réunions ultérieures seront organisées de manière à partager au maximum les informations objectives auxquelles chacun pourra accéder.

Se sentir intimement concerné par le sort de la partie du peuple juif qui réside en Israël n'implique pas un soutien, et a fortiori pas un soutien inconditionnel, à la politique du gouvernement de ce pays, particulièrement quand cette politique s'écarte des principes qui, depuis les accords d'Oslo, avaient fait espérer une paix durable, car juste. On a déploré que les dirigeants des deux parties en conflit, probablement par crainte de leurs respectives fractions extrémistes, n'aient pas su mener en temps utile leur dialogue jusqu'à sa conclusion souhaitable, et que certains gestes des responsables israéliens, notamment la poursuite intensive des implantations juives dans les territoires occupés, ait poussé les Palestiniens à saisir le prétexte d'une inutile provocation pour se lancer dans une nouvelle et dramatique Intifada, noyant dans le sang un statu quo qu'ils jugeaient intolérable.

Quels que soient leur émotion intense et leur désir sincère de contribuer à l'instauration de la paix au Proche-Orient, fondée sur un compromis équitable et non sur la loi du plus fort, les membres du Cercle sont conscients de leur impuissance pratique à peser sur les événements ; se dissocier de la voix « officielle » des institutions juives n'est pas un acte suffisant, mais il faut commencer par marquer cette dissociation avant de rechercher des voies d'actions pratiques.

En France, il faut dénoncer les tentations d'antagonisme entre la minorité arabe et la minorité juive ; le bon sens qui semble actuellement prévaloir peut à tout moment céder à une poussée incontrôlée de fanatisme. La résurgence d'un antisémitisme revêtu des couleurs de l'antisionisme doit être combattu, et les contacts entre les organisations appartenant aux deux communautés sont à encourager, en particulier pour l'organisation de manifestations communes de soutien à la paix au Proche-Orient et à une cohabitation harmonieuse en Europe. ■

E.M.



Dessin publié dans *Haaretz* du 15/11/2000



Les périodes de crise exacerbent les prises de position et donnent l'occasion aux extrémismes de vociférer, au détriment de la vérité et du bon sens. L'Intifada II n'échappe pas à cette règle.

On pouvait espérer il y a peu que la paix, si longtemps attendue, si ardemment espérée, allait enfin permettre une coexistence normalisée entre Israël et ses voisins arabes, entre cet État né dans la violence et les Palestiniens dont on reconnaissait enfin l'existence et la vocation étatique. Il n'était pas question d'amour ou d'amitié, mais la paix permettait d'espérer une cicatrisation progressive des blessures des cinquante dernières années. Tout est remis en question, et les Israéliens arabes sont redevenus des Palestiniens.

On pouvait aussi espérer, avec la paix, l'instauration entre l'État hébreu et la Diaspora juive de relations plus normales, dépassionnées, et équilibrées, où chacun s'occuperait en priorité de ses propres affaires, et que cette nouvelle situation allait déboucher sur des échanges bénéfiques à ces deux versants du peuple juif. Hélas, voici que de nouveau les Israéliens se sentent en guerre, alors que les Juifs du monde sont invités à s'identifier aux Israéliens, menacés dans leur existence même. Ces excès verbaux ne sont pas tout : voici que, de nouveau, les antisémites peuvent s'affubler du masque antisioniste pour donner libre cours à leur violence. La confusion règne, et les dommages sont grands.

Tout le travail que nous, et d'autres hommes de bonne volonté et de bon sens tentions patiemment de mener à bien pour clarifier des notions fondamentales, afin qu'on fasse une distinction d'une part entre la conscience juive et la religion mosaïque, d'autre part entre Juifs et Israéliens, enfin entre Français d'origine juive et Juifs français, tout serait en train de partir en quenouille. Voici que de nouveau, comme lors de chaque crise au Proche-Orient, le Juif de la Diaspora que sa conscience et son jugement poussent à critiquer tant soit peu les décisions et les actes du gouvernement israélien est accusé de trahison envers son propre peuple, de haine de soi, et d'antisémitisme pathologique. Comment est-il possible que des hommes que d'aucuns considèrent comme des guides spirituels ou politiques pour des Juifs puissent proférer publiquement des déclarations d'un racisme bestial ? Comment concilier la vocation politique de gauche et le colonialisme ? Comment récuser des confusions aussi primaires et cependant aussi répandues que celles qui nous assaillent en ce moment ici, en France ? C'est à vous décourager de rester Juif. Nous ne céderons pas à ce découragement, mais faut-il rappeler que le mythe de Sisyphe n'est pas un mythe juif... ■

J.B.

La torture pendant la guerre d'Algérie

La question de la torture en Algérie durant les années de sa lutte pour l'indépendance est devenue récemment un sujet d'actualité. Nous avons demandé à **Pierre Vidal-Naquet**, membre fondateur de notre Cercle, dont on sait avec quel courage il s'était alors élevé contre *La torture dans la République* de répondre à deux questions¹ :

Diasporiques : À quoi peut-on attribuer l'intérêt si soudain du public pour le problème de la torture au cours de la guerre d'Algérie ?

Pierre Vidal-Naquet : Il y a à cela plusieurs causes d'inégale importance. La cause incidente a été le témoignage dans *Le Monde* de Louisette Ighilhariz, qui a d'autant plus frappé les imaginations que son témoignage n'était pas unilatéral puisqu'elle recherchait le médecin qui l'avait sauvée.

Cela a entraîné les aveux et surtout le repentir du général Massu et, de jour en jour, la multiplication des témoignages : ceux de Bigeard, les aveux renforcés de Massu et, pire encore, du général Aussaresses qui avait été en 1957, de son propre aveu, le chef d'une « bande de tueurs ».

Il y a une cause plus lointaine : c'est le procès Papon. Au cours de ce procès, il n'a pas seulement été question de la livraison de Juifs aux nazis, mais aussi des exploits de Papon le 17 octobre 1961, quand ses policiers ont jeté des Algériens à la Seine. C'est ce qu'on a appelé « un procès dans le procès ». À mon avis, tout est parti de là.

D. : Que faut-il penser du souhait de créer soit une commission d'historiens soit une commission d'enquête parlementaire ?

P. V.-N. : Je ne crois pas à la commission d'enquête parlementaire ; quant aux commissions d'historiens, l'exemple de l'affaire Touvier est intéressant mais il s'agissait d'un dossier très limité et d'archives bien classées. Quitte à passer pour un professionnel vétuste et archaïque, je crois beaucoup plus aux thèses de doctorat. J'en connais au moins trois qui apportent de singulières lumières sur ces questions : celle de Claire Mauss-Copeaux sur les appelés, et le résumé qui en a été publié chez Hachette ; celle de Sylvie Thénault, dont l'essentiel paraîtra bientôt à « La Découverte » et qui a été soutenue à Nanterre : elle portait sur la justice en Algérie, et enfin celle de Raphaëlle Branche, soutenue le 5 décembre, et qui s'appelle tranquillement « L'armée et la torture pendant la guerre d'Algérie ». C'est un travail admirable ; il faut simplement regretter que toutes les archives ne lui aient pas été ouvertes. Il reste encore du pain sur la planche des historiens ! ■

Propos recueillis par Richard Marienstras

¹ Pierre Vidal-Naquet s'est par ailleurs exprimé dans *Le Monde* daté du mardi 28 novembre 2000.



Autriche : un bilan

Johannes Gielge

Il faut répondre de façon flexible : insister devant les surexcités sur la normalité du pays, mais aussi mettre en évidence la réalité du FPÖ face aux apaisants. (A. Turnher, dans le quotidien Die Presse)

La levée des sanctions de la Communauté européenne contre le gouvernement autrichien a laissé en suspens bien des questions. Les accusations étaient-elles sans fondement ? Ou bien les accusations contre le parti de Haider (le FPÖ, dit le « F ») étaient-elles justes mais son influence sur le gouvernement n'est pas décisive ? Ou alors, est-ce que l'objectif était bon, mais pas les moyens ? En effet, les sanctions avaient nombre d'inconvénients :

- introduites hâtivement, elles n'avaient pas la légitimité qui découle de critères bien établis ;
- quelques actions (boycott du tourisme, des foires, des programmes linguistiques pour lycéens, etc.) visaient la population et le milieu d'affaires, plutôt que le gouvernement ;
- l'effet économique était quasi nul ; tant que les règles du Marché commun restent en vigueur un boycott économique est pratiquement impossible ;
- puisque la coopération avec le gouvernement restait inévitable au niveau de l'UE, la portée d'un boycott diplomatique au niveau bilatéral était modeste ; les mesures « cosmétiques » lors des rencontres étaient à la limite du ridicule (refus de figurer ensemble sur une photo, de loger au même hôtel, etc.) ;
- en revanche, un gouvernement humilié dispose d'un potentiel de rétorsion important, puisqu'il faut l'unanimité pour certaines décisions de l'UE ;
- l'ambiance détestable qui découle de telles querelles renforce les tendances centrifuges au sein de l'UE. Ainsi, on supprima les sanctions avant le référendum danois sur l'adhésion à l'Union monétaire ;
- le zèle de certains gouvernements s'expliquait en partie par leur politique intérieure (mise en garde contre l'extrême droite, comme le Front National ou le Vlaams Blok). On peut imaginer en même temps qu'une éventuelle participation de ces partis à un gouvernement belge ou français n'aurait pas suscité de sanctions similaires des autres États membres ; le cas de l'Autriche n'était ni le premier ni le plus grave (participation des néo-fascistes à un gouvernement italien).

Finalement, le bilan politique des sanctions était assez défavorable. La vigueur de l'action ne pouvait être justifiée par un danger important, elle tenait plutôt au fait que l'Autriche se prêtait bien à une condamnation (passé nazi, peu d'informations sur la situation actuelle, petit pays sans importance politique, membre récent de l'UE). Les

sanctions étaient donc perçues en Autriche comme une humiliation injuste et mettaient en question l'adhésion à l'UE plutôt que le gouvernement. Finalement, tout le monde a compris qu'il y avait peu de moyens de pression contre un État-membre qui continue de jouir de tous les droits propres à l'espace communautaire.

Laissons de côté les problèmes de faisabilité et d'opportunité politique pour revenir aux questions du bien-fondé de cette « première » dont on pouvait espérer une évolution de l'UE vers une « communauté de valeurs ». À mon avis, le sentiment que c'est le principe même de la démocratie qui est ici en cause était justifié, et j'en donnerai des exemples. Pourtant, on avait mal ciblé la critique en choisissant de viser l'extrême droite. Certes, il était facile de mobiliser l'opinion publique en se référant à un danger bien connu, et qui semblait aller de pair avec le rôle de l'Autriche pendant la Seconde Guerre mondiale et les insupportables allusions à ce passé que Haider et d'autres représentants du « F » réitéraient. Cependant, il était prévisible que le rapport des trois « sages » européens constaterait que, mises à part de telles provocations verbales, il y a peu de similitude entre le nazisme historique et la situation politique actuelle en Autriche.



Dessin de Dieter Zehentmayer emprunté à Der Standard, 3/11/2000

Haider : l'Intifada d'un seul homme

C'est en ce sens qu'un quotidien autrichien a décrit la péripétie des sanctions par la formule « Ignorance européenne contre amnésie autrichienne ». Les partenaires du conflit menaient un dialogue de sourds : d'un côté, l'Europe qui, craignant un « retour » du fascisme, assimilait à tort le passé historique à la situation actuelle. De l'autre, une Autriche qui, ayant une forte tradition d'oubli et de refoulement du passé (surtout nazi), ne voyait que la situation nouvelle créée par le gouvernement et dont les traits les plus marqués et préoccupants n'ont rien à voir avec les accusations, à savoir :

- une politique d'austérité qui frappe tout le monde (taxes augmentées, services réduits) ;
- un véritable acharnement à tout réformer (après une longue période d'immobilisme) ; mais hélas sans but politique clair et cohérent ;
- des ventes accélérées des entreprises et des richesses nationales (privatisations).

En résumé, il y a enfin un gouvernement autrichien qui se comporte comme l'élève le plus assidu des « valeurs européennes » (qui jusqu'ici se limitaient à peu près aux dogmes du libre marché) – et voici que l'UE n'en veut pas ! Comprenez que pourra...

Je dirai donc que le succès électoral du gouvernement actuel s'explique surtout par une volonté de réformes tout à fait conforme à la politique prédominante de l'UE (même si cette transmission imposée de la globalisation me déplaît personnellement). Ensuite, comme le parti conservateur avait participé aux gouvernements de coalition précédents (dominés par le PS) qui semblaient paralysés, le parti de Haider apparaissait provisoirement comme le seul capable de produire un changement significatif (les autres partis ayant une importance marginale). Depuis que le nouveau gouvernement fait effectivement bouger les choses (bien plus qu'on n'avait imaginé), le bénéfice électoral en revient plutôt au parti conservateur (comme on a vu lors des élections de Styrie).

Venons-en à l'attrait de Haider qui, en tant que dirigeant d'opposition, savait toujours exploiter un mécontentement diffus, de quelque côté qu'il vienne. Maintenant que le « F » fait parti du gouvernement, son rôle est bien moins clair, ce qui semble raviver les conflits internes. Ainsi le cas de la Styrie qui vient d'aboutir à la démission d'un ministre fédéral (Schmid, du « F »). Il y avait trois candidats successifs pour l'unique poste au gouvernement de Styrie qui revient au « F ». Avant les élections du 15 octobre, le poste revenait à Mme Jost-Bleckmann mais, début juin, son mari s'est fait abattre par la police au cours d'un hold-up d'une banque à Linz (!). Le « F » s'empressait d'abord de confirmer que Mme Jost-Bleckmann garderait son mandat, puis l'a abandonnée. Lors de la campagne électorale, Mme Zierler était candidate et figurait donc sur les affiches. Elle avait l'appui de M. Schmid (ministre fédéral et chef de parti en Styrie) et de Mme Riess-



Dessin de Jean Veenbos emprunté à *Der Standard* du 7/11/2000

(le FPÖ a besoin de pourvoir un poste de ministre)... Le clown : J'ai beaucoup d'expérience dans ce domaine...

Passer (vice-chancelier), mais pas celui des autres délégués du « F » de Styrie. L'un d'eux, M. Fischl, était éliminé de toutes ses fonctions de parti par Mme Riess-Passer. Pourtant, le candidat qu'il avait proposé, M. Schögggl, était élu par les délégués « rebelles » de Styrie, ce qui à son tour a provoqué la démission de M. Schmid... Et on entend déjà des rumeurs disant que Haider veut quitter la Carinthie pour soit redevenir chef officiel du parti soit devenir vice-chancelier à la place de Riess-Passer. D'autres prédisent la fin de la coalition, ou encore des élections législatives anticipées.

Le « F » semble donc en pleine crise, et cela pas seulement à cause de querelles internes. Le scandale le plus important est l'affaire d'informateurs clandestins. Dans un livre récent, M. Kleindienst, agent de police et fondateur du syndicat du « F », admet avoir participé à une pratique qui était courante : les dirigeants du « F » commandaient régulièrement des renseignements confidentiels à certains agents de police. Dans le cadre de l'enquête déclenchée, quelque 80 agents informateurs ont été jusqu'à présent signalés ; certains avaient adressé à la banque de données jusqu'à 1 200 demandes de renseignements. Ces renseignements pouvaient servir soit à discréditer des adversaires (ministres, intellectuels, artistes), soit à libérer des postes « politiques » dans l'administration ou les entreprises nationales au profit de candidats du « F », soit à prouver un abus du système de sécurité sociale (pour dénoncer certains groupes sociaux : étrangers, prostituées), mais aussi à vérifier le passé de candidats nouveaux du « F » (sportifs en vue ou dirigeants d'entreprises). Il semble aussi que l'actuel ministre de la justice (M. Böhmendorfer, du « F »)



L'actualité

avait utilisé illégalement des tels renseignements en tant qu'avocat, dans les procès où il défendait le « F » et ses représentants. Les commandes venaient, paraît-il, de personnages comme MM. Kabas et Kreissl (l'un chef, l'autre secrétaire du « F » de Vienne), et d'autres, notamment dans les provinces de Basse-Autriche, Carinthie, Salzbourg et Vorarlberg. M. Kleindienst affirme avoir été payé pour ces services par M. Kabas lui-même, à raison de 2 000 à 3 000 francs par mois, en espèces. Certains agents auraient reçu jusqu'à 25 000 francs, d'autres auraient agi par simple loyauté envers le parti (entre 1991 et 1995, le syndicat du « F » avait atteint un taux record de 33,5 % parmi les agents de police de Vienne).

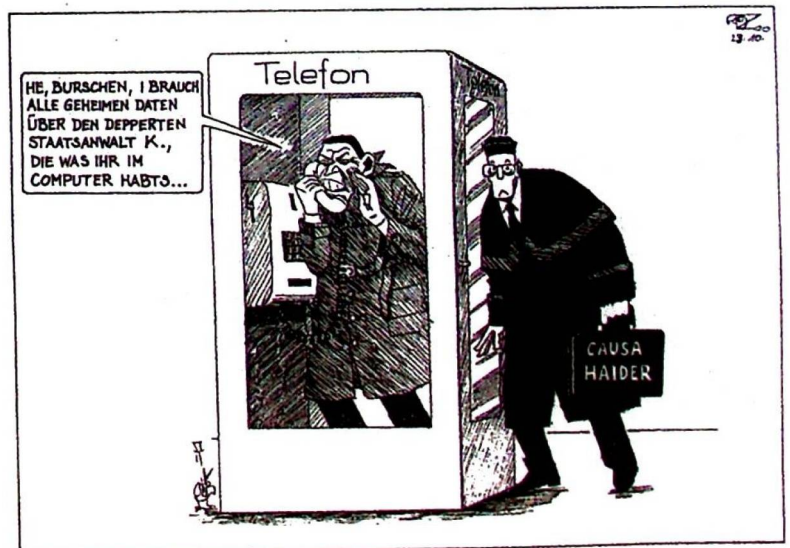
Pour l'instant, rien n'est encore prouvé ni jugé. Mais la crainte qu'un tel tableau de mœurs suscite est encore amplifiée lorsqu'on voit la réaction enragée des accusés. On ne se contente pas de démentir, on passe à la contre-attaque pour demander la démission du ministre de l'intérieur (du parti conservateur) chargé d'éclaircir l'affaire, ou du juge informateur ; on crie au scandale d'un manque d'impartialité de la justice, puisque l'enquête concerne surtout des représentants et des adhérents du « F ». On porte aussi plainte contre un agent de police, maire (du PS) d'une petite commune, qui avait « également rendu publique une information confidentielle » (il avait divulgué que Haider avait été arrêté par la police lorsqu'il roulait à 200 km/h), pour donner l'impression que les autres partis procédaient de la même manière. Enfin, on essaie d'écarter la question des renseignements illégaux pour réduire le problème à une simple insuffisance du contrôle de l'accès à la banque de données, ce dont l'ancien ministre de l'intérieur (du PS) serait responsable. Les journalistes qui informent le public sur l'affaire se plaignent d'interventions et de menaces personnelles. Il paraît qu'il y a aussi des « agents informateurs » au sein de la rédaction de la radio-télévision nationale (ORF), puisque les personnes qui demandent par téléphone un changement dans les programmes prévus connaissent à l'évidence ces programmes avant qu'ils soient publiquement divulgués.

Dans un contexte où les institutions démocratiques qui fonctionnent correctement se retrouvent injustement menacées et exposées à toutes sortes de pressions, tandis que le scandale le plus criant risque de s'effacer grâce à l'escamotage des preuves et à l'intimidation des témoins, on imagine la fermeté nécessaire aux institutions pour mettre en lumière ce qui se passe réellement, et la menace de leur corruption. Sans des dissidents du « F » comme M. Kleindienst, on ne saurait pas si la transformation des institutions d'État en un instrument du parti aurait pu se poursuivre jusqu'à un point de non-retour. En même temps, les institutions de la société civile (chambre des travailleurs, associations, artistes critiques, presse indépendante, et radio-télévision) ont été pénalisées par le gouvernement actuel par une réduction de moyens financiers (suppression de subventions et

des tarifs réduits). Mais là encore, vu la politique d'austérité générale pour satisfaire aux critères de Maastricht, il est difficile de prouver une volonté politique de ces entraves au fonctionnement démocratique.

Les « trois sages » ne pouvaient donc pas découvrir grand-chose. Pourtant, le « F » n'est assurément pas un parti comme les autres. Sa tendance à établir des assises du pouvoir au-delà du fonctionnement démocratique est telle qu'on peut y voir une différence de principe, et non de degré. Il semble toutefois que ce qui permet de juger le « F » comme dangereux, ce sont les moyens dont il se sert plutôt que le contenu de sa politique (qui d'ailleurs, on l'a vu dans le passé, change assez facilement). Il serait sans doute exagéré de le stigmatiser d'une étiquette d'extrême droite à l'instar d'un FN ou d'un NPD allemand, malgré les propos provocateurs de certains de ses représentants. Et le succès électoral du « F » n'était pas le fruit d'une approbation populaire d'une idéologie d'extrême droite ni des moyens totalitaires (qui n'étaient pas très visibles), mais s'explique surtout par une volonté de réformes que le gouvernement précédent ne semblait pas pouvoir réaliser.

Le « cordon sanitaire » est-il donc nécessaire ? La démocratie a certes besoin d'être défendue avec vigueur. Mais le danger n'est pas toujours celui qu'on croit, et souvent il est bien difficile de l'identifier, de le cerner, de le combattre. Sans doute serait-il trop léger de concentrer l'attention sur l'aspect « déjà-vu » (bien que l'histoire justifie une sensibilité particulière à cet égard). En ce sens, je souhaiterais que le cas de l'Autriche serve de point de départ à un processus de réflexion européenne commune de recherche des critères d'un bon fonctionnement démocratique mieux adaptés aux temps modernes et à leurs dangers spécifiques, et d'imaginer des outils plus utiles pour aider un tel fonctionnement ou pour le protéger, s'il en est besoin. ■



Dessin de Dieter Zehentmayer emprunté à *Der Standard*, 29/10/2000

Heider : Allo, les gars, j'ai besoin de tous les renseignements sur cet idiot de juge d'instruction...



La diaspora juive européenne face à son avenir

Comme indiqué dans le numéro 14 de Diasporiques, le Cercle Gaston-Crémieux a organisé le 23 septembre dernier un atelier consacré à une analyse critique du livre de Bernard Wasserstein : Les Juifs d'Europe depuis 1945, une diaspora en voie de disparition. Une vingtaine de personnes y ont participé. Il était introduit par une description du contenu et des ambitions du livre par Élise et Richard Marienstras, publiée dans Diasporiques n° 15. Il a donné lieu à des échanges nourris, dont on trouvera ci-après quelques traces, rédigées par les intervenants et restructurées sous forme d'un texte à plusieurs voix pour tenter de restituer une partie de l'animation des débats.

Chronique d'une disparition annoncée

Françoise Weil (Nanterre) : Le livre de Bernard Wasserstein a le mérite de nous présenter une histoire globale des Juifs d'Europe depuis 1945, ce qui ne semble pas avoir été fait à ce jour. Il expose opportunément des faits historiques trop mal connus : le long maintien des rescapés des camps d'extermination dans des camps d'internement pour « personnes déplacées », leurs interminables errances en quête d'une terre d'accueil. Revenus de l'enfer, ils n'avaient plus vraiment leur place dans le monde des vivants.

Étienne Brunswic : Comme Élise et Richard Marienstras l'ont souligné dans le texte introductif à nos débats, publié dans le précédent numéro de *Diasporiques*, le premier chapitre du livre de Wasserstein apporte en effet des informations nouvelles. Il jette un éclairage très cru sur l'immédiat après-guerre. Les sources sur lesquelles il repose sont parfois de première main. Les autres chapitres par contre m'ont paru de valeur inégale et m'ont un peu gêné. La documentation est y est certes abondante, mais partielle et puisée à des sources parfois discutables sinon partiales, et en tout cas tardives. Quant aux références, les plus récentes remontent à 1994 et sont donc antérieures à l'essor de la mondialisation : peut-on faire l'impasse d'un phénomène aussi massif lorsqu'on s'intéresse aux diasporas¹ ? L'approche géographique quant à elle ne permet pas toujours de saisir la contemporanéité des événements et conduit à des retours et des répétitions. L'argumentation centrale de la thèse, celle d'une disparition inéluctable de la diaspora européenne, est présente surtout dans l'introduction et dans la conclusion...

Dorothee Rousset : Peu de pages sont effectivement consacrées au sous-titre : « Une diaspora en voie de disparition ». Une disparition qui n'a en réalité rien de surprenant ! D'abord, il y a eu une grosse émigration vers les États-Unis, une diaspora américaine a pris en quelques sorte la place de l'europpéenne. Ensuite et surtout, c'est une conséquence directe de la Shoah. Et non seulement la Shoah a tué six millions de Juifs – dont au moins un million et demi d'enfants qui n'ont pas eu d'enfants – mais elle a eu aussi pour conséquence, chez ceux qui y ont échappé, une multiplication des mariages mixtes, certains milieux juifs étant tellement clairsemés qu'ils n'offraient plus d'autre choix. Un exemple parmi tant d'autres : mes parents avaient pris un bateau à Odessa en 1920, avec

cinquante autres jeunes couples juifs de Bessarabie, pour émigrer en France. Sur ces cinquante couples, il ne restait plus, après la Shoah, qu'une dizaine de fragments de familles : mes parents eux-mêmes avaient perdu la leur et leurs amis, leur milieu d'origine était dissous... Bien entendu, les mariages mixtes ont aussi d'autres motivations. Quand mes parents se sont mariés, il n'y avait pas de mariage civil dans leur pays, c'était le rabbin ou le pope qui y procédait ! La société laïque dans laquelle nous vivons ne peut qu'en favoriser aujourd'hui la multiplication.

Steven Uran : Il n'en reste pas moins que jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, plus de la moitié de la population juive du monde vivait en Europe, avec son centre de gravité à l'Est – et plus particulièrement dans l'aire de la Grande Pologne et de l'Empire russe, vivier d'une société et de cultures juives d'une grande vigueur – alors qu'aujourd'hui, du fait des migrations de masse et de la dévastation de la Shoah, les Juifs d'Europe ne représentent plus qu'à peine vingt pour cent de cette population. À l'exception de la France (grâce à l'immigration juive du Maghreb) et de l'Allemagne (qui accueille une certaine immigration juive venue de l'Est), le déclin de toutes les populations juives en Europe est constant et soutenu. Même en France, la baisse de la fertilité des Juifs, la multiplication des mariages mixtes, l'absence de sources de renouvellement de la population juive conduisent à de sombres perspectives démographiques. En Russie, après les années d'isolement du fait du règne du communisme, la reprise d'une forte émigration fragilise la vie juive dans ce pays, malgré les efforts admirables de certains pour en limiter les effets.

Jacques Burko : Le pouvoir de persuasion de Bernard Wasserstein fait qu'on passe trop rapidement sur certains de ses décomptes pour s'imprégner de sa Grande Conclusion : l'inévitable disparition des Juifs d'Europe, dans un avenir proche. La situation n'est cependant pas la même dans les différentes parties de notre continent, et ces disparités devraient inciter à une réflexion moins globalisante. Si Wasserstein ne peut être accusé de biaiser délibérément les données, il semble cependant tenté de choisir, parmi toutes les statistiques disponibles, celles qui sont le plus conformes à sa thèse. Ainsi y a-t-il probablement plus de 520 000 Juifs en France, et plutôt 50 000 que 5 000 en Pologne (si l'on consent à ne pas considérer comme Juifs uniquement ceux qui sont inscrits dans une congrégation...).

¹ Il serait toutefois injuste de ne pas souligner, à ce propos, que le livre de Wasserstein n'a été traduit en français que plusieurs années après sa publication originale.

L'auteur explique combien sont diverses, entre l'Est et l'Ouest de notre continent, les causes du déclin observé du nombre



des Juifs ; cependant c'est bien une conclusion globale et non différenciée qu'il tire de ses remarques. Or, si le constat d'une décroissance est incontestable dans la quasi-totalité de l'Europe Orientale², les chiffres doivent être examinés avec plus de réserve dans les pays d'Europe Occidentale autres que l'Allemagne et l'Autriche. Sans parler du Portugal et de l'Espagne, où, pour des raisons historiquement évidentes, l'accroissement est vertigineux (le Portugal passe de 0 à 300 Juifs et l'Espagne de 0 à 12 000 !), il faut noter que l'arrivée des Juifs polonais en Suède a fait passer la taille de la population juive de ce pays de 7 500 avant la guerre à 16 500 en 1999, et l'on sait qu'en France le nombre des Juifs a doublé depuis la fin de la guerre d'Algérie. Dans les pays qui accusent des diminutions sensibles du nombre des Juifs, comme la Grande-Bretagne (15 %), l'Italie (30 %) ou la Belgique (50 %), ce déclin n'est pas obligatoirement le signe annonciateur d'une disparition inéluctable. L'auteur semble croire qu'il existerait une sorte de « masse critique » au-dessous de laquelle les communautés juives s'étioleraient et finiraient par disparaître. Ceci peut être une thèse, ce n'est pas une certitude. En d'autres circonstances, l'existence dans une ville d'un noyau de quelque 500 Juifs était présage d'un développement important à venir...

Rita Thalmann : Il faut noter que l'argument de la disparition des Juifs d'Europe par faiblesse démographique et assimilation avait déjà cours bien avant la Shoah. Hormis les populations juives d'Europe orientale, les plus cruellement décimées par l'extermination nazie, ces phénomènes touchaient déjà l'Europe occidentale depuis le « billet d'entrée des Juifs dans la société » par émancipation plus ou moins complète selon les États. Encore que leur rôle dans la vie économique, politique et culturelle ait été moins le fait des communautés juives que des individus se réclamant plus ou moins d'une identité juive ou n'étant perçus comme tels, selon la définition de Sartre, que par le regard de l'autre. C'est dire que le concept de *communauté juive*, comme de toute communauté – ce que Wasserstein souligne à juste titre –, n'est qu'une entité aux

Étienne Brunswic : La dilution d'une diaspora serait-elle au demeurant un phénomène inédit dans l'histoire des Juifs ? Faut-il rappeler qu'en trois millénaires, il y en eu d'autres ? J'ai plutôt le sentiment d'un mouvement de balancier : à des périodes d'ouverture et d'assimilation (Babylone, Alexandrie, Espagne, etc., correspondant à des périodes de civilisation brillante qui font partie du patrimoine commun de l'humanité) ont succédé des périodes de repli identitaire voire d'intégrisme, qui, à leur tour, donnent lieu à un mouvement d'assimilation émancipatrice. Il en va de même peut être aujourd'hui : ne serions-nous pas au début d'une phase nouvelle dont les tendances lourdes sont encore difficiles à saisir ? Il me semble patent que le judaïsme a toujours connu une déperdition par assimilation, le phénomène n'est pas nouveau. Qui fixe le critère qui permet de dire à partir de quel moment un juif assimilé cesse d'être un juif ? Moi ou l'autre ?

Ceci soulève le problème de l'identité dans la société contemporaine. L'identité aujourd'hui n'est ni statique ni monolithique, elle se construit de façon dynamique et interactive, dans le temps et dans l'espace. Nous sommes membres d'une communauté transnationale, polymorphe, fondée sur les appartenances plurielles, tant individuelles que collectives, de chacun d'entre nous. La mondialisation ne fait qu'accentuer cette tendance. Qui est considéré comme « Juif » dans les recensements ? La définition des Juifs a varié au fil des temps : ici il s'agit de dénombrements, là d'estimations, ce qui fait que les données présentées par Wasserstein sont par nature hétérogènes – et sans doute était-il difficile de faire autrement... Plus spécifiquement encore, qui est Juif « européen » ? La diminution des chiffres de population juive dans certains pays ne signifie pas nécessairement la disparition de ces populations, elle peut témoigner de leur migration (je trouve, incidemment, absurde de parler de *nomadisme*). L'identification d'une communauté – surtout dans le cas de communautés juives – à un espace territorial clos me paraît des plus discutables, surtout du fait des facilités actuelles de déplacements. Ma propre famille vit aux États-Unis, au

Canada, au Brésil, en Afrique du Sud, etc. et certains de ses membres reviennent aujourd'hui s'établir en Europe. Beaucoup détiennent plusieurs passeports. En fait, il s'agit d'un phénomène typique de vases communicants !

Françoise Weil (Dijon) : Contrairement à plusieurs intervenants, j'ai considéré quant à moi comme vraisemblables les estimations et les prévisions

démographiques de Wasserstein, peut-être parce qu'on en retrouve l'écho dans le petit livre de J. Lenglet-Ajchenbaum

¹ Sans doute est-il toutefois trop tôt pour conclure quant au devenir des Juifs russes.



contours insaisissables : le résultat soit d'un réflexe de défense d'un groupe humain dans un environnement hostile, soit d'une exigence juridique de l'État, organisateur de la représentation sociale pour mieux la compromettre...



et Y. M. Ajchenbaum *Les judaïsmes* : « *La démographie prospective annonce pour 2020 que 50% des Juifs seront installés en Israël, prévoit un effritement continu du judaïsme diasporique et même sa dissolution, notamment par le biais des mariages mixtes.* » Cependant il n'y a pas une diaspora mais bien des diasporas, et la diaspora française est elle-même polymorphe. Peu important, en réalité, les chiffres plus ou moins précis avancés : en tout état de cause, ils ne caractérisent qu'un moment de l'histoire !

Philippe Lazar : « *La* » diaspora juive en Europe est en effet une expression qui n'a pas beaucoup de sens. Les diasporas se sont considérablement modifiées depuis 1937 (l'année choisie comme point de référence par Wasserstein), quantitativement et qualitativement, là où les guerres sont passées. Seule la Grande-Bretagne est restée numériquement stable. Tous les autres pays ont vu leurs diasporas – essentiellement ashkénazes – disparaître, mais la France fait massivement exception du fait de l'apport de l'Afrique du Nord et du glissement ashkénaze-séfarade qu'il entraîne. On peut déduire de la description numérique des Juifs en Europe beaucoup de choses mais pas, de façon péremptoire, que « *bientôt il ne demeurera plus qu'un pâle souvenir des communautés juives d'Europe* »... Évidemment celles-ci seront très différentes de celles qui existaient avant la seconde guerre mondiale !

Rita Thalmann : En dépit du constat statistique dont certains chiffres – comme l'auteur au demeurant le reconnaît – sont sujets à une grande marge d'erreur et en dépit des préjugés, voire de l'hostilité envers les Juifs dans l'immédiat après-guerre, il serait en effet hasardeux de conclure à la disparition de la diaspora juive d'Europe. Sans faire preuve d'un optimisme béat, force est de constater qu'il y eut, depuis les années soixante-dix, des flux migratoires de Juifs d'Afrique du Nord et d'États arabes vers l'Europe occidentale, que l'on assiste par ailleurs, notamment dans les jeunes générations, à un regain d'intérêt religieux, culturel, historique pour le judaïsme, favorisé non seulement par l'existence de l'État d'Israël mais aussi par les débats publics sur la Shoah, le besoin de repères identitaires, l'extension à l'échelle planétaire des nouveaux canaux de communication qui, malgré certains effets pervers, contribuent à créer des liens qui ignorent les frontières.

Steve Uran : Mais la crise démographique est intimement liée, pour Wasserstein, à une profonde crise culturelle, qui entraîne une véritable dissolution du judaïsme européen : déclin, sous l'impact des forces générales de laïcisation, de la pratique et de la participation à une vie religieuse juive ; déclin patent de l'usage des langues juives et, partant, de la culture qu'elles véhiculaient. Parallèlement, la mémoire de la Shoah, entretenue dans les communautés meurtries par les descendants des survivants, semble prendre dans l'identité juive contemporaine une place centrale, voire exclusive et obsessionnelle. N'y a-t-il pas là en fait les signes d'une « *maladie potentiellement destructrice* » ? De même, la centralité du soutien apporté à Israël pourrait bien avoir pour fonction essentielle de remplir le vide créé par le déclin d'une culture juive vidée de sa substance. L'auteur relève certes une certaine vivacité des cultures juives laïques, mais il ne s'agit

là selon lui, pour beaucoup, que d'un ingrédient juif dans la culture générale, « *un parfum artificiel plutôt que de la nourriture véritable* ». En réalité, seuls les milieux – très minoritaires – de Juifs orthodoxes semblent aujourd'hui dotés d'une capacité de croissance, d'une cohésion et d'une authentique vitalité, caractéristiques obtenues à l'évidence au prix d'une forte ségrégation vis-à-vis de la société contemporaine.

On pourrait, à juste titre, objecter à la thèse de Wasserstein qu'elle pousse le trait trop loin dans le sens de ses conclusions, qu'elle présente une histoire par trop linéaire : la recherche historique depuis vingt ans environ tend à distinguer les processus d'acculturation et d'assimilation, montrant que les premiers ne conduisent pas nécessairement aux seconds. L'un des mérites de l'auteur est néanmoins de souligner les faiblesses inquiétantes de la situation présente, qui constituent autant de défis redoutables pour la survie d'une culture juive distinctive, capable de construire des projets de vie dans la durée, accessible à la vaste majorité – laïque à des degrés divers – des Juifs. Dans le cas des mariages mixtes par exemple, on aurait pu *a priori* espérer que le partenaire non Juif soit attiré vers l'identité juive de l'autre. Cependant les travaux dont on dispose, note Wasserstein, montrent de façon convaincante que ces mariages conduisent au contraire, le plus souvent, à un affaiblissement de l'identité juive dans les familles ainsi constituées.

Métissages : un pas vers l'extinction ou nouveau bond en avant ?

Françoise Weil (Nanterre) : Bernard Wasserstein nous dit, en substance, que dans nos sociétés occidentales, libérales et démocratiques, les Juifs sont maintenant tellement bien intégrés, voire assimilés, que nous pouvons en oublier notre judéité. De plus, nos sociétés étant atteintes par un phénomène grandissant d'indifférence aux religions, le judaïsme en subit les conséquences. À ces causes, il ajoute la multiplication des mariages mixtes, la baisse de la démographie et le développement d'une société de plus en plus matérialiste et qui a perdu ses repères.

Le premier argument appelle une question : notre réaction contre l'antisémitisme et les persécutions rend-elle plus intense le sentiment ou la conscience de notre judéité ? Oui bien sûr, car ces agressions nous atteignent dans notre intégrité, notre dignité d'êtres humains d'identité juive. Les événements récents nous prouvent que les temps ne sont pas encore mûrs pour un endormissement des consciences. Quant à l'argument relatif à la décroissance des influences religieuses, il n'est qu'en partie recevable. Actuellement, le très large éventail des attitudes des Juifs vis-à-vis de la religion en témoigne : à côté des laïques, agnostiques ou athées (qui n'en sont pas moins attachés à leur judéité), on trouve aujourd'hui nombre de pratiquants de toutes catégories, libéraux, traditionalistes ou ultra-orthodoxes. Quant aux mariages mixtes, s'il est vrai qu'ils peuvent entraîner une rupture de la tradition ou de la transmission, ils peuvent aussi induire, à l'inverse, la conversion du conjoint aux fins d'élever les enfants à venir dans le judaïsme...



Dorothee Rousset : Les mariages mixtes condamnent-ils la culture juive au dépérissement ? Rien n'est moins sûr : cette culture provoque de la curiosité et de la fierté chez les enfants issus de mariages mixtes et même chez les conjoints *goyim*. J'ai fait moi-même un mariage mixte et c'est un de mes fils qui m'a fait connaître les chants judéo-espagnols ; c'est ma belle-fille, issue d'une famille très catholique, qui m'a fait connaître la musique *klezmer*... Enfin, n'oublions pas le rôle de l'antisémitisme : son incontestable persistance provoque une prise de conscience et une affirmation de soi chez les enfants nés de mariages mixtes, qui proclament d'autant plus haut et fort leur relation intime à la judéité.

Philippe Lazar : L'idée que l'accroissement de la fréquence des mariages mixtes marquerait la fin à brève échéance de la culture juive est l'une des conséquences de la confusion (si fréquente hélas) entre « espace des individus » et « espace des représentations »... Même marié(e) à un(e) *goy*, les Juif(ve)s

Françoise Weil (Nanterre) : Peu importe au fond que notre identité juive soit d'inspiration religieuse ou culturelle, c'est la culture juive qui est notre pilier commun. Nous sommes les héritiers d'une très vieille civilisation, qui a contribué à l'expression de « valeurs universelles » : justice, équité, solidarité, responsabilité personnelle, toutes évoquées notamment par les Prophètes juifs, comme le montre si bien Théo Klein dans *Le Guetteur* (Paris, Plon, 1997), ou dans le Talmud, que le même auteur – lui-même avocat – nous recommande de lire comme un authentique « code civil et pénal »... Il est de notre responsabilité de préserver et de transmettre ces valeurs. Nous ne pouvons qu'y être encouragés par les nombreuses manifestations en ce sens qui y contribuent depuis quelques décennies : pièces de théâtre, films, livres, cours de langues et de civilisation juives, groupes (laïques) de réflexion se multiplient, suscitent l'attention, attirent les jeunes. En témoigne aussi la création à Paris d'un musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme après celle du Centre de documentation

juive contemporaine. Autant de signes qui permettent de penser qu'il n'y a guère de risque de voir judéité et judaïsme se diluer totalement en Europe. La question se pose évidemment de toute autre manière en Israël...

Philippe Lazar : « À moins d'une catastrophe, l'existence de l'État hébreu est désormais assurée », affirme Wasserstein, et encore « *Les Juifs de la*

restent et peuvent aisément rester juif(ve)s et plus encore « contaminer » leur descendance... Il est tout à fait concevable que de tels mariages, au lieu de l'estomper, accroissent sensiblement le rayonnement de la culture juive. Les laïques que nous sommes ne seraient-ils pas, au demeurant, les mieux placés pour développer une thèse de cette nature ? Il est en effet dans leur logique propre de ne pas considérer qu'un individu doive nécessairement relever d'une appartenance unique, contrairement à ce qui fait l'essence même de la pensée religieuse (et sans doute aussi de la pensée sioniste...). Encore faut-il réfléchir, bien sûr, à ce que l'on souhaite conserver et transmettre, et à la façon de le faire...

Françoise Weil (Dijon) : Ce qui me semble être l'essentiel de notre culture diasporique laïque en France, c'est notre besoin de nous démarquer de certaines prises de positions officielles. Nos attitudes ne peuvent rester figées, nous devons nous demander en particulier ce que représentent pour les jeunes générations le souvenir de la Shoah et de l'Occupation. Nous devons aussi nous ouvrir aux préoccupations spécifiques des Juifs venus du Maghreb.

diaspora sont, eux, placés devant un avenir beaucoup plus incertain ». On espère bien pour l'État d'Israël qu'une fois la paix venue il pourra vivre paisiblement pour les siècles des siècles. Mais est-il concevable qu'il puisse parvenir de façon durable à cette paix sans concessions majeures, sans une ouverture délibérée vers les autres sémites que sont les Arabes ? Et le prix à payer ne sera-t-il pas une certaine « déjudéisation » du peuple israélien, presque inévitablement conduit, à terme, à renoncer au « tout-juif » qui, peu ou prou (et plutôt prou que peu !), guide jusqu'ici sa stratégie ?

Perpétuer, réinventer en permanence et transmettre la culture juive

Steve Uran : Il ne saurait être question de sous-estimer les problèmes redoutables auxquels la société israélienne est confrontée en tant que « projet collectif » juif. Certains de ces défis ne sont pas fondamentalement distincts de ceux de la Diaspora : fragmentation et éclatement des références et des sources d'autorité en matière juive ; conflit entre religieux et laïcs ; controverses, souvent âpres, autour de la question du « *qui est juif* » ; impact de la laïcisation sur la société de





consommation, etc. Déjà, au début des années 1950, Ernst Simon s'interrogeait sur le risque, en Israël, d'une assimilation derrière la façade de l'hébraïsme. Mais cet État, il faut le souligner, s'est doté de moyens d'une autre envergure et d'une autre profondeur que la Diaspora européenne pour faire face à ces défis. Ainsi, alors que le *Yishuv*, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, ne représentait qu'environ trois pour cent de la population juive mondiale, Israël, aujourd'hui, a décuplé ce chiffre. Avec le déclin des autres langues juives en Diaspora, c'est l'hébreu moderne qui est désormais le principal véhicule d'une culture juive distinctive. Ce qui se joue là-bas est donc d'une importance capitale pour l'avenir des Juifs où qu'ils soient. Israël et la Diaspora ont tout intérêt à rechercher ensemble les bases d'une nouvelle relation, en adéquation avec les défis qui leur sont communs.

Rita Thalmann : La singularité de la culture juive exigerait-elle l'imposition de normes ? L'évolution de la société israélienne, de plus en plus déchirée entre défenseurs d'une ouverture à une conception laïque de l'État et les adeptes d'un repli identitaire fondé sur la stricte observance, montre bien ce que seraient les effets dévastateurs d'une telle affirmation.

Wasserstein quant à lui, par excès de pessimisme, néglige le rôle de ferment culturel et éthique que la minorité juive d'Europe a joué tout le long de son histoire mouvementée et qu'elle peut encore jouer dans le présent et l'avenir, à condition, précisément, d'admettre la diversité de la culture juive : ne pas la limiter à sa dimension confessionnelle, ne pas condamner les mariages mixtes alors même que ceux-ci n'impliquent en rien l'abandon de tout héritage juif... Il y a, de ce point de vue, une contradiction fondamentale entre ses propos liminaires (son exposé des diverses perceptions de l'être juif, le caractère insaisissable du concept de communauté...) et son regret final d'une « *absence de cohérence interne* » des productions culturelles juives du temps présent. Comme s'il était possible de ressusciter la culture des ghettos d'Europe orientale, dont le destin tragique ne peut faire oublier leur tendance au repli forcé, alors que les diasporas européennes d'aujourd'hui, même numériquement réduites, disposent d'un espace de liberté et de moyens d'action infiniment plus larges ! Sauf à considérer que de chercher à exercer une influence sur ses semblables non juifs relèverait d'une démarche étrangère à l'esprit du judaïsme...

Dorothee Rousset : Il ne s'agit pas en effet de nier la perte des rites et traditions séculaires ou de la culture religieuse, mais il faut faire remarquer qu'elle date, dans bien des pays d'Europe de l'Est, de bien avant la Shoah, au moins du tout début du xx^e siècle. Par exemple, on se plaint que les immigrants russes en Israël ne soient en fait plus juifs. Bien

sûr, en soixante-dix ans de régime communiste, il y a eu beaucoup de mariages mixtes, mais dès le début du xx^e siècle en Russie, dans les milieux bourgeois touchés par les Lumières, on ne parlait plus yiddish (c'était un « jargon populaire » !). Mes grands-parents maternels, nés dans les années 1860, n'étaient déjà plus croyants et mes parents, nés dans les années 1890, « *bouffaient de la calotte* » comme on le dit des anticléricaux français. Il faut dire que les rabbins russes étaient spécialement obscurantistes ! Mais si les Juifs russes des années 1920 restaient juifs, c'était d'abord à cause de l'antisémitisme : pogroms, accusations de meurtre rituel, *numerus clausus*, massacres (par exemple celui de Petlioura en Ukraine, dans les années 1918-1920).

Étienne Brunswic : Quelle est donc notre responsabilité dans la transmission (pour autant qu'il s'agisse là d'une action volontariste), pour nous Juifs laïques ni religieux ni sionistes ? Loin de moi l'idée que nous devions imposer nos vues ou nos valeurs aux plus jeunes, dans un sens ou dans l'autre. Ni occultation, ni imposition ! Mais quel sens, quels contenus donner à cette transmission ? L'avenir de la diaspora est de la responsabilité des générations montantes. Nous avons, nous,



le statut de témoins, et de moins en moins celui d'acteurs. Nous qui appartenons en majorité à la génération « d'avant-guerre », qu'avons nous fait, d'abord pour nous-mêmes, ensuite pour les générations qui nous suivent ? Jusqu'où pouvons nous configurer l'avenir ?

Les générations montantes disposent-elles des outils qui leur permettent des choix personnels ? Il manque sans doute, entre autres, un ouvrage « grand public » sur l'histoire du judaïsme en Europe après la guerre, un ouvrage qui serait plus facile d'accès et moins contestable que celui de Wasserstein. Mais l'histoire à elle seule ne suffit pas, il faut aussi valoriser la culture. Quels moyens avons-nous de promouvoir la lecture des auteurs et de faire un retour à la littérature ? L'équivalent d'un Lagarde et Michard pour la littérature juive aurait-il un sens ? L'étude du passé, pour ne pas rester un exercice stérile, doit conduire à de nouvelles expressions culturelles : relèvent-elles d'une stratégie planifiée, du mécénat ?



L'idée, évoquée, d'un « nécessaire de survie » pour accéder à une culture juive minimale demande à être creusée. Plus encore que de concevoir et de réaliser des produits spécifiques, c'est un processus qu'il faut enclencher, une dynamique qu'il faut stimuler, afin de répondre aux motivations qui commencent ici et là à s'exprimer. Nous pouvons sûrement contribuer à intensifier ce mouvement, à accroître son impact, à susciter des initiatives... Que peut faire chacun de nous ?

Philippe Lazar : « *L'Holocauste a entraîné chez tous les dirigeants et les penseurs juifs une obsession de la survie* ». Le livre de Wasserstein, par son objet même et la façon dont il est traité, relève lui-même de cette obsession. Mais est-ce vraiment notre premier problème que la survie à long terme du peuple juif ? Ce qui m'interpelle, moi, c'est beaucoup plus ma responsabilité d'homme vivant aujourd'hui (si tant est que j'aie une responsabilité sur quoi que ce soit !), homme d'une certaine façon comptable de son passé et de sa capacité de transmettre « quelque chose » à la génération suivante. Et j'ai le sentiment que cette idée-ci est assez juive, dans la mesure où elle renvoie à la pratique quotidienne, ici et maintenant, et non pas à un futur eschatologique. Pour le reste... il appartiendra à nos enfants de prendre, le moment venu, leurs responsabilités propres !

Steve Uran : Tout dément à mes yeux la radicalité de cette attitude *hic et nunc* : les gens cherchent à construire une vie riche, ayant un sens aujourd'hui mais également dans la durée. Et ceci est parfaitement compatible avec l'idée que chaque génération reçoit un héritage qu'elle relit et décide de faire sien ou pas...

Les modèles unitaires et centralistes cédant le pas en Europe à une reconnaissance accrue de la diversité et du pluralisme culturels, Wasserstein marque au passage explicitement sa sympathie pour le projet de Richard Marienstras et du Cercle Gaston-Crémieux de chercher à développer une culture juive en Diaspora en dehors des pôles de la religion d'une part, du sionisme de l'autre. Il doute cependant que les Juifs de la Diaspora européenne aient en eux les ressources suffisantes pour relever ce défi, et il ne pense pas que ce projet ait pris racine de façon significative au delà de groupes restreints d'intellectuels. Aussi louables et importantes que soient les activités militantes en faveur d'autres minorités en difficulté, nul besoin d'être juif pour de tels engagements, et ils ne peuvent constituer un substitut à une judéité substantielle ! Comme toujours, le défi est d'articuler le particulier et l'universel. Contrairement à certaines opinions, ceci n'implique pas du tout un enfermement dans un particularisme étriqué.

Compte tenu des enjeux qui touchent aux engagements existentiels les plus profonds, le sujet traité par Wasserstein comporte des pièges évidents, et celui qui consiste à prendre ses désirs (ou ses craintes) pour la réalité n'est pas le moindre. L'auteur souligne lui-même avec une certaine candeur dans sa préface que, dans sa manière de traiter les conflits et les controverses qui marquent l'histoire des Juifs depuis 1945, il ne prétend pas avoir une attitude neutre. Je ne suis pas pour autant convaincu qu'une critique qui viserait à dévoiler

l'existence, dans ce livre, d'une « doctrine sioniste » occulte, de surcroît entachée par un rapprochement avec « la droite juive » américaine, soit de nature à emporter la conviction ni qu'elle contribue utilement à faire avancer le débat. Il vaut mieux, à mon sens, s'attacher à l'examen du fond des analyses proposées par Wasserstein et surtout à la question des moyens et des conditions nécessaires à la réalisation d'un projet volontaire de culture juive distinctive.

Jacques Burko : Toutes nos remarques ont au fond pour objet d'alléger un peu la perspective d'une inéluctable disparition induite par le livre. Wasserstein a peut-être raison, mais il est tout aussi concevable qu'il se trompe. Car il ne paraît pas possible, s'agissant des Juifs, de parler d'un « avenir probable ». La modestie incite à ne parler que des « avènements possibles ». Ce qui est déjà un progrès par rapport aux temps récents où, pour les Juifs, l'avenir était tout simplement impossible. L'auteur semble oublier que, depuis deux mille ans, l'existence même des Juifs est une improbabilité ; et pourtant, nous sommes là – c'est plus qu'un hasard et mieux qu'une habitude...

Postfaces

Élise Marienstras : Au terme de cet atelier qui a pris pour prétexte le livre de Wasserstein, nous restons incertains et à juste titre : car qui oserait sérieusement se prévaloir de dire l'avenir ? Si chacun d'entre nous s'est exprimé avec assez de sérénité quant à son identité « labile », la question devient plus délicate quand il s'agit de notre identité de groupe. Quel groupe ? Quelle communauté ? Quelle appartenance ? Une ou des diasporas ? Faut-il séparer, aussi nettement que nous y a induits notre réaction à la pression sioniste, la communauté étatique-nationale israélienne et les divers groupes juifs vivant dans le monde ? Ou faut-il opposer tout en bloc les Juifs d'Amérique et d'Israël aux fragments communautaires vivant ailleurs, mais pour cela même menacés de disparition comme le suggère avec une certaine pertinence Wasserstein ?

Pour moduler ces doutes et ces incertitudes concernant le sens et l'avenir de la Diaspora, il faudrait tenir compte de deux facteurs contraires : le hasard et la volonté. Hasard historique, jeu de forces destructrices comme il s'en est tant produit dans l'histoire de la Diaspora. Mais aussi volonté de survivre, qui s'est manifestée tout au long de l'histoire contre ces forces du hasard et qui a permis aux Juifs, entre deux catastrophes, et même après la plus extrême, de maintenir pour un temps encore une présence juive parmi les hommes.

C'est cette volonté qui donne, toute eschatologie écartée, une raison d'être et un terreau dans quoi puiser force. La dernière partie de notre atelier a été justement consacrée à un questionnement généralement éludé : pour la plupart d'entre nous, Juifs laïques, diasporiques et de gauche ; il s'agit de se demander non pas – éternelle rengaine – « qu'est-ce qu'un Juif ? » mais bien « qu'est-ce qu'un groupe juif ? ». Existe-t-il encore, de par le monde, une communauté, un peuple, une nation juive (mis à part, s'agissant de la dernière catégorie, le cas particulier de l'État-nation d'Israël) ? Comment donc définir une collectivité juive ? Très peu, y compris ceux qui

refusent d'être identifiés à une communauté juive, nient qu'ils existe « des Juifs » et que ceux-ci ne sont pas réductibles à une définition univoque – religieuse, sioniste, traditionnelle, ou même historique. La notion plurielle n'est pas le résultat d'une simple addition d'individus : il existe une personnalité collective, mais dont la définition, les frontières, le contenu restent à préciser.

Quelle place occupe cette collectivité dans le monde moderne, celui des États-nations, celui des cultures nationales, universelles, particularistes ? Comment les Juifs, en France, se positionnent-ils sur la question des langues « régionales ou minoritaires », sur le statut particulier fait à des régions comme la Corse, sur les droits collectifs accordés par la Charte des minorités européennes, sur le multiculturalisme et l'État plurinational ? A toutes ces questions, les Juifs ont non pas une mais des réponses – celles, précisément, d'une collectivité diversifiée. Mais pour que celle-ci continue d'exister, encore faut-il que les Juifs en aient la volonté, qu'ils ne laissent pas au hasard le soin de les balloter sur l'échiquier de l'histoire jusqu'à ce que le peuple juif ne soit plus qu'un éparpillement d'individus qui se pensent juifs.

Richard Marienstras : D'une façon générale, l'argumentation de Wasserstein a été mal reçue par la majorité des intervenants. Ce n'est pas qu'il faille accepter toutes ses conclusions ni même la plus grande partie d'entre elles. Bien peu cependant parmi nous ont pris la peine de réfuter avec précision ou même simplement de prendre en compte certaines de ses propositions les plus frappantes.

La question de la disparition progressive et rapide en Europe des langues juives n'a pas été vraiment abordée. Celle de la laïcisation de la société et de l'abandon des pratiques et des rites n'a pas non plus été débattue. Surtout ce qui n'a pas été pris en compte est le fait qu'avant la Shoah la culture juive en Europe (essentiellement dans les contrées yiddishophones) constituait un tissu serré et inextricable de langage, de pratiques, de rites et d'oppositions qui donnaient à l'existence juive des formes caractéristiques et une étonnante créativité. Quel que soit le crédit que l'on puisse accorder aux chiffres que propose Bernard Wasserstein, le passage de neuf millions et demi de Juifs européens en 1939 à trois millions en 1967 et à un million six cent mille en 1999 se passe de commentaire et permet de mesurer l'étendue du désastre. Même sans accorder à la démographie une importance majeure, la disparition d'environ huit dixièmes des Juifs européens ne peut pas être sans conséquence sur le mode de vie des survivants, leur culture, et surtout sur le tissu interstitiel qui formait le socle de la vie juive et offrait une certaine garantie à son renouveau.

On peut naturellement ne pas adhérer à l'idée de Wasserstein selon laquelle « toute projection réaliste ne peut donc que prédire la poursuite de la contraction démographique des Juifs d'Europe dans les décennies à venir ». Il n'est cependant pas

facile d'imaginer un renversement significatif de cette tendance. Certes, la créativité d'un groupe humain ne peut se mesurer seulement à l'ampleur de sa démographie. Il reste qu'un tissu culturel digne de ce nom n'est guère pensable dans de très petites communautés, sauf si l'on tient compte des communautés ultra-orthodoxes, dont l'indice de natalité est très élevé mais qui vivent comme dans des bulles, isolées du reste du monde et terriblement fermées sur elles-mêmes. On voit donc l'extrême difficulté de la tâche qui incombe à ceux d'entre les survivants de la Shoah – ou à leurs descendants – qui souhaitent ne pas voir disparaître le judaïsme indépendant et sa culture. Au départ la question des langues juives, même si l'on tient compte d'un léger développement de la pratique de l'hébreu (qui ouvre à ses locuteurs des domaines de référence et de pensée qui sont fermés à ceux qui ne le pratiquent pas), ne semble pas susceptible de connaître un renouveau très significatif. Il n'empêche que des efforts peuvent être faits pour

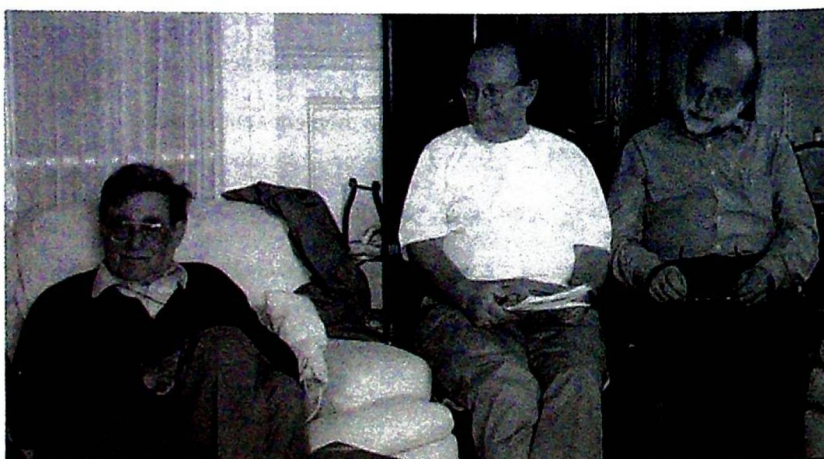


Photo Ph. Lazar

tenter d'en accroître la pratique. Il faudrait là un volontarisme considérable, pour ne pas dire forcené, si l'on souhaite obtenir des résultats statistiquement significatifs. Mais le plus difficile semble être cependant de reconstituer l'étoffe interstitielle qui donnait à la vie juive de naguère ses caractéristiques les plus fortes (et cela même si l'on ne souhaite pas reproduire passivement le passé).

La première décision qu'il conviendrait de prendre est d'envisager la culture du présent comme une passerelle entre le passé, le présent et l'avenir. Il n'existe pas de culture digne de ce nom qui ne soit *ipso facto* un projet d'avenir, qu'il s'agisse d'un avenir proche ou lointain. Renoncer à celui-ci, c'est d'emblée renoncer à la reconstruction d'une culture juive qui ne peut être envisagée comme un projet valable pour une ou deux générations seulement. L'étude du passé et sa transformation créatrice, la mise au présent d'un système de communication et de pensée accessibles à un grand nombre d'individus, et les projets d'avenir qui en découlent me paraissent indissolublement liés si l'on souhaite reconstituer des valeurs et des pratiques culturelles juives. Cette action volontariste ne saurait être remplacée par des considérations, si optimistes soient-elles, sur le métissage culturel ou sur les



vertus hypothétiques des mariages mixtes. Pour qu'il y ait mixité ou métissage, il faut d'abord qu'il y ait quelque chose à métiliser ou à mixer. On ne peut métiliser ou mixer ce qui est déjà si dilué qu'il n'existe dans les consciences que de manière homéopathique. La tâche, je le répète, est donc vraiment considérable et il n'est pas certain qu'elle soit couronnée de succès.

Outre l'apprentissage d'une ou de plusieurs langues juives, il est nécessaire que la reconstruction culturelle comporte un programme d'études des grands textes juifs (y compris les textes considérés comme « religieux ») car la religion, même combattue, a toujours fait partie du substrat de la culture juive. On ne peut comprendre Pascal ou saint Augustin sans quelques

notions de ce qui fut leur croyance religieuse. Rien de tout cela ne va sans d'immenses difficultés et sans de grands efforts. Et si l'on souhaite contribuer à une renaissance de la culture juive, c'est par là qu'il faudra en passer. Il faut également tenir compte du fait que les efforts individuels ne suffiront pas : le fond du problème est collectif. Des amorces de mouvements collectifs sont déjà perceptibles en France, notamment dans la création de centres communautaires, dont il faudrait peut-être accentuer le caractère laïque, dans le développement de la bibliothèque yiddish Medem ou dans l'enseignement du yiddish. Il faut aussi penser à des programmes d'initiation à la culture et à l'histoire juive et réexaminer la question des écoles juives. Tout cela nous donne beaucoup de grain à moudre ! ■

Devrions-nous écrire notre épitaphe ?

La tentation est grande, quand un événement nous dérange, d'en minimiser voire d'en nier l'existence. Poser la question de l'extinction du peuple juif en Europe n'en relève pas moins du *casus belli*, même pour les Juifs qui ne perçoivent que faiblement leur « identité ». La Shoah a tragiquement renoué l'unicité de l'histoire éclatée des diverses communautés juives du monde. Ce n'est pas pour autant qu'on peut projeter cette histoire vers l'avenir au singulier. Même si le judaïsme européen ne représente aujourd'hui qu'environ dix pour cent du judaïsme mondial, le destin inéluctable des Juifs n'est pas de vivre seulement en Israël ou aux États-Unis.

Le risque d'extinction, ici ou là, du judaïsme est en rapport direct avec les difficultés d'expression identitaire, particulièrement intenses on le sait dans un pays comme la France. Le *J* des Juifs français est majuscule mais le *j* des Français juifs est minuscule, et il a peu de chances de s'agrandir... Est-ce une raison, pour autant, d'écrire notre épitaphe avant que l'histoire ne l'ait fait pour nous ? Avec un peu de chance, mon judaïsme continuera de peser pour quelque dix pour cent dans mon identité française...

Edmond Kahn

Droit de réponse

*À la suite de l'article de J.-J. Marie, **Un révisionnisme trop occulté**, publié dans notre numéro 14, qui avait porté sur les liens suspects des régionalistes bretons avec un passé trouble durant la guerre, Yves Plasseraud faisait, dans le numéro 15, une mise au point qui, à son tour, a incité J.-J. Marie à demander un droit de réponse. Voici son texte qui, nous l'espérons, arrêtera momentanément le débat. Cela étant, la rédaction envisage, comme annoncé, de lancer prochainement une réflexion sur les atouts respectifs du fédéralisme et du jacobinisme.*

Après la lecture de l'article de Yves Plasseraud, il me paraît important de rappeler tout de même quelques faits :

Roparz Hemon a travaillé pendant l'Occupation pour le compte des nazis ; Il a exigé d'être détaché de ses fonctions d'enseignant pour animer une radio financée par eux, il a été payé par eux, il s'est considéré fièrement comme « un employé de l'armée allemande »... Il a participé à des entreprises de délation, il a dénoncé les Juifs à l'époque où ils étaient exterminés dans les camps ; il a glorifié l'occupation en affirmant que, entre 1940 et 1944, un vent de liberté a soufflé sur la Bretagne. Il a fui enfin vers l'Allemagne dans le camion des assassins de la division SS « Perrot ». J'en passe et des meilleures – et tout cela ne serait, selon Yves Plasseraud, que des « fautes » ! N'est-ce pas porter l'euphémisme à des hauteurs vertigineuses ?

Les défenseurs de Roparz Hemon expliquent souvent que collaborer avec les nazis ne signifie pas être soi-même nazi. Je crains que le fait de qualifier de simple « faute » l'engagement de Roparz Hemon derrière et avec les nazis ne reprenne ce *distinguo* pratique, mais bien contestable, on l'avouera. Reste à chacun à se demander pourquoi les régionalistes bretons et les dirigeants de l'école Diwan ont jugé bon de choisir cet individu comme personnage emblématique et d'essayer de camoufler son passé réel ? Je rappellerai simplement, pour contribuer à cette réflexion, que l'un des meilleurs amis de Roparz Hemon, le nazi breton Olivier Mordrel, avec qui il s'est embarqué en 1944 vers l'Allemagne, aimait à dire « Jacobin rime avec youpin »... ■

Jean-Jacques Marie

Les interrogations explicitées dans le dossier « Débat » de ce numéro incitent à la recherche des atouts pour la pérennité de la présence juive dans la Diaspora. Parmi ceux-ci, les cultures juives doivent jouer un rôle de premier plan, du moins pour les Juifs laïques, à qui l'argument religieux fait défaut. C'est pourquoi « Diasporiques » va présenter un ensemble de textes pour éclairer l'état actuel et les perspectives des diverses cultures juives en France. Dans ce numéro, deux textes sur la langue et la culture yiddish, et aussi une amorce de réflexion sur les Juifs d'Algérie. La suite de cet important dossier (Juifs du Maroc et de Tunisie, Juifs hispanophones, etc.) sera présentée dans les prochains numéros.

Le présent et les perspectives de la culture yiddish en France ont été cernés dans deux articles ; le premier présente l'activité autour de la bibliothèque Medem, la plus importante bibliothèque juive d'Europe créée dans les années 20 par les ouvriers bundistes de Paris. Le second esquisse le projet du Centre européen des cultures yiddish de Strasbourg, une initiative qui résulte de la conjonction d'un projet politique de la capitale alsacienne avec la présence du Conseil de l'Europe et l'intérêt porté à cette conjonction par la Haute autorité israélienne pour le yiddish... Le lecteur jugera peut-être ces textes par trop optimistes ; ils représentent l'état d'esprit de « l'aile marchante » et volontariste du « yiddishland ».

Une Maison de la Culture Yiddish à Paris

Le renouveau de la culture yiddish, une mode ? Certains voudraient le penser. Pourtant, ceux qui travaillent dans le domaine, et en premier lieu les enseignants, témoignent qu'il convient plutôt de parler de lame de fond. Lors du colloque « la Culture yiddish aujourd'hui », organisé à Paris par le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme et la Bibliothèque Medem en juin dernier, la plupart des intervenants, des personnalités pleinement investies dans

la culture yiddish, ont affirmé combien ceux qui viennent de nos jours au yiddish ont la sensation de retrouver une partie de leur patrimoine. Ils retrouveraient ainsi une partie de leur être à laquelle les vicissitudes de l'histoire les avaient empêchés d'avoir accès.

De nouveaux cours de yiddish apparaissent sans cesse, fréquentés par un public de plus en plus jeune, des musiciens se passionnent pour la musique *klezmer*, pour la chanson yiddish. Certains ne se contentent pas de reproduire les mélodies d'antan, mais font preuve d'une grande créativité. Des écrivains viennent au yiddish, considérant qu'une partie de leur imaginaire ne peut trouver son expression qu'en cette langue.

À Paris et en région parisienne, où se trouve la plus importante population d'origine ashkénaze d'Europe, le phénomène est perceptible depuis plus d'une vingtaine d'années. Mais son accélération, ces derniers temps, est propre à surprendre les plus optimistes ! Et voilà que la province est touchée à son tour. À Montpellier, Lille, Strasbourg, Metz ou Nancy, des cours de yiddish se sont organisés. Depuis plusieurs mois Grenoble cherche désespérément un enseignant et doit se résigner à le faire venir à grand frais de Paris. Des centres culturels envisagent des activités dans le domaine avec un œil nouveau : le Centre Européen des Cultures Yiddish en préfiguration à Strasbourg semble

vouloir se destiner principalement à la langue yiddish ; l'espace Hillel de Lyon ou l'Institut Maïmonide de Montpellier intègrent dans leur réflexion une dimension yiddish non négligeable. De sorte qu'il est en train de se tisser dans les régions des relais nouveaux pour la culture yiddish.

Pour répondre à cette demande croissante, la Bibliothèque Medem a suscité un projet de création d'une Maison de la Culture Yiddish à Paris, soutenu avec enthousiasme par l'Association pour l'Étude et la Diffusion de la Culture Yiddish (AEDCY). Ce sera, comme l'espèrent les animateurs du projet, un lieu chaleureux, où chacun pourra se sentir à son aise, ouvert au spécialiste comme au néophyte, au visiteur d'un soir comme à l'habitué.

Cette maison, qui doit s'épanouir sur environ 1000 m², sera à même de constituer un grand pôle de diffusion du yiddish. Elle le sera pour la région parisienne, mais aussi pour la France et l'Europe. Paris semble devoir s'imposer comme la capitale de la culture juive en Europe avec son somptueux Musée d'Art et d'Histoire, ses très riches bibliothèques comme celle de l'Alliance Israélite Universelle ou celle du Séminaire rabbinique et bientôt un musée dévoué au génocide dans le cadre de l'extension du C.D.J.C.

La Maison de la Culture Yiddish regroupera quatre types d'activités : une médiathèque, un centre d'enseignement,



Photo Irène Elster

Cours de yiddish au Centre Medem



Cultures juives

un centre culturel, un pôle d'édition d'ouvrages et de périodiques. Elle veut assurer en outre une fonction d'accueil d'autres associations, des artistes et des particuliers.

La médiathèque, qui gardera le nom de Bibliothèque Medem auquel tant de symboles sont attachés, intégrera les collections existantes, soit 20 000 ouvrages en yiddish et 8 000 en d'autres langues. Elle procédera aussi à de nouvelles acquisitions et pourra conserver jusqu'à 50 000 volumes. Son catalogue sera informatisé et de nombreux postes de consultation d'internet seront à la disposition des usagers. Un test d'informatisation est en cours, en concertation avec la bibliothèque de l'Alliance Israélite universelle. Une phonothèque, en cours de création au sein de la Bibliothèque Medem, sera opérationnelle lors de l'ouverture de la Maison de la Culture Yiddish. Les documents historiques (78 tours, 33 tours, 45 tours, cassettes, bandes magnétiques) seront catalogués à des fins de conservation. Des copies numériques seront disponibles pour la consultations sur des ordinateurs réservés à cet effet.

Le centre d'enseignement regroupera deux types d'activités : des cours destinés au grand public et un cursus de formation professionnelle. Les enseignements destinés au grand public seront des cours de langue et de littérature yiddish, dispensés en yiddish, mais également des cycles de conférences en français pour ceux qui désirent aborder la culture ashkénaze sans pour autant souhaiter apprendre la langue. Rompant radicalement avec l'enseignement scolaire, des ateliers destinés aux enfants permettront d'aborder la culture yiddish de manière ludique. Ces enseignements seront dispensés selon des périodicités adaptées au public, cours hebdomadaires, le jour ou le soir, sessions ponctuelles, stages intensifs et universités d'été.

Il manque en France et dans le monde un programme de formation pour des personnes désireuses de se spécialiser dans les métiers offerts par la culture yiddish : enseignants, traducteurs, conservateurs, archivistes, acteurs, chanteurs. La Maison de la Culture Yiddish veut créer un tel programme. Le pôle d'édition d'ouvrages et de

périodiques s'inscrira dans le prolongement de celui initié voici quelques années par la Bibliothèque Medem. Il facilitera l'édition de dictionnaires, d'ouvrages didactiques. Un outil informatique performant permettra d'accueillir d'autres projets déjà existants ou à naître.

Un salle de séminaire d'une centaine de places permettra d'accueillir des activités culturelles : conférences, séminaires, projections, mais également de petites formes artistiques comme des lectures ou des récitals. Ces représentations auront pour but de faire connaître de jeunes artistes, les « vedettes » trouvant déjà une tribune dans des salles plus importantes comme le Théâtre de la Ville, le New Morning ou l'auditorium du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme. Cependant, les partenariats avec d'autres lieux seront favorisés, afin que la Maison de la Culture Yiddish puisse faire profiter de sa connaissance du monde artistique propre à la culture yiddish d'autres institutions dotées de salles plus grandes et de moyens plus importants.

Au chapitre des activités culturelles, il faut également compter la familiarisation à la chanson et à la musique yiddish. L'atelier-chanson *Tshiribim* de l'Association pour l'Étude et la Diffusion de la Culture Yiddish remporte un franc succès auprès d'un public amateur de musique. Ses membres sont sollicités pour chanter dans de nombreuses manifestations culturelles ou du souvenir. Cet atelier-chanson hebdomadaire trouvera naturellement sa place dans les activités de la Maison de la Culture Yiddish. En outre, des sessions ponctuelles de familiarisation à la chanson et à la musique yiddish pourront être organisées.

L'une des fonctions essentielles de la Maison de la Culture Yiddish sera de s'ouvrir à la ville et au monde en servant de structure d'accueil pour un temps ou pour une plus longue durée à des activités et des associations ou institutions variées s'intéressant au monde yiddish. C'est pourquoi toutes les organisations poursuivant les mêmes objectifs sont invitées à rejoindre ce projet. Des locaux pourront être mis à leur disposition au sein de la Maison de la Culture Yiddish. Les artistes devront particulièrement se

sentir chez eux dans cette maison. La salle de conférences sera mise à leur disposition lorsqu'elle ne sera pas occupée par d'autres activités, notamment en journée afin qu'ils puissent disposer d'un lieu de répétitions.

Enfin, la Maison de la Culture Yiddish ne saurait exister sans offrir à ses usagers des espaces de convivialité. Un café-librairie y occupera une place de qualité. Il permettra aux habitués, aux touristes ou aux employés du quartier de se rencontrer et d'échanger. La librairie proposera un large choix de livres en yiddish, en français et en d'autres langues sur la culture ashkénaze. Le café permettra de se retrouver avant et après les différentes activités, de lire la presse, ou d'organiser des soirées entre amis.

Un tel programme peut sembler utopique. Pourtant, sa réalisation dans un hôtel particulier propriété de la Mairie de Paris, rue Chaptal, dans le 9^e arrondissement, sera soumise au vote du Conseil de Paris en janvier 2001. Le ministère de la Culture, le Conseil régional d'Ile-de-France, et la Fondation Rothschild ont d'ores et déjà confirmé leur souhait de soutenir la création de la Maison de la Culture Yiddish. Ces aides précieuses ne permettent pas de couvrir tous les frais d'installation. Un appel sera lancé à tous les amis du yiddish, particuliers, associations et fondations. C'est notre maison qu'il s'agit de construire. ■

Gilles Rozier

En migrant ainsi vers ce nouveau lieu de la culture yiddish, la Bibliothèque Medem semble divorcer avec le Centre Culturel Vladimir-Medem, avec le Centre Medem pour le Yiddish et avec le Cercle Amical, un ensemble d'organisations dont elle faisait naguère partie intégrante. Les responsables du Cercle Amical, de leur côté, se déclarent résolus à rester dans leurs locaux actuels de la rue René-Boulanger où ils comptent, tout en gardant leur identité politique héritière du « Bund », poursuivre une intense activité culturelle et notamment l'enseignement de la langue yiddish qui intéresse quelque 170 étudiants de tous les niveaux. Ainsi, Paris bénéficiera probablement dans l'avenir de deux centres distincts de culture et d'enseignement yiddish, sans compter les autres initiatives lancées à une échelle plus restreinte par des associations ashkénazes.

Le yiddish à Strasbourg

Pour mieux cerner le nouveau projet en faveur des cultures ashkénazes en préparation à Strasbourg, la rédaction de Diasporiques s'est adressée au Cercle Vladimir-Rabi, une association laïque juive strasbourgeoise, avec laquelle une tradition de coopération s'est instaurée depuis longtemps. Régine Waksman, qui vient de rendre la présidence de ce Cercle à son fondateur, Marc-Henri Klein, a bien voulu présenter ce projet et en interviewer l'animateur, Philippe Olivier.

Le grand projet de Centre européen des cultures yiddish (Cecy) suscite, comme on pouvait le prévoir, approbation et même enthousiasme chez certains, scepticisme, voire défiance par ailleurs. Il est vrai que si l'on considère la santé de la culture yiddish et l'avenir de son vecteur, la langue yiddish en l'an 2000, on est en droit de broyer du noir. Avec la disparition du *shtetl*, le terreau a disparu et les locuteurs naturels qui ont encore dans leur cœur et dans leurs tripes l'empreinte de ce monde-là, disparaissent petit à petit, eux aussi. Alors, faudrait-il se résigner à cette mort annoncée ? Hitler aurait-il parachevé ses plans d'extermination des hommes d'abord, de leur culture ensuite ?

Il semble que non. On observe des signes de résurgence étonnants, que l'on n'attendait plus. Jamais, depuis cinquante ans, on a vu un tel intérêt pour une redécouverte des cultures yiddish : cours de langue, colloques, festivals, création de musées, manifestations artistiques, succès de la musique *klezmer* et, depuis peu, création en Israël d'une Autorité Nationale pour la Culture Yiddish, longtemps occultée au profit de l'hébreu. Il s'agit d'un dernier sursaut prétendent les yiddishosceptiques. Pourtant, un nombre croissant de jeunes s'intéressent à ce patrimoine. Sur une échelle modeste pour le moment, c'est vrai. Comme il est vrai aussi que ce yiddish retrouvé ne sera plus jamais la *mameloshe* de nos mères, ni pour l'accent, ni pour l'esprit, ni pour le mode de vie qui le sous-tendait. Il se modernisera, il évoluera, il aura un nouveau destin.

Nouveaux concepts, nouvelle dynamique. Ils ont conduit à la création du Cecy à Strasbourg. Ce Centre bénéficie d'une conjoncture réellement exceptionnelle, puisqu'il est issu de la volonté conjointe de la Ville de

Strasbourg, du Ministère de la culture et de la Commission Européenne.

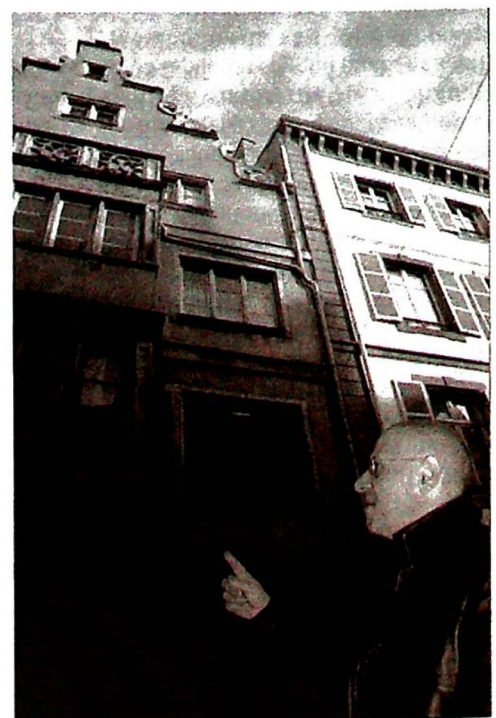
Pour en savoir davantage, le Cercle Wladimir Rabi s'est adressé au responsable désigné de ce projet, Philippe Olivier ;

R.W. : *Comment est né le projet de la création d'un Centre Européen des Cultures Yiddish ? Et pourquoi à Strasbourg ?*

P.O. : Il est apparu fin 1998, lors de conversations entre le célèbre graphiste Tomi Ungerer, très attaché à l'univers du yiddish parce qu'il a entendu parler le judéo-alsacien de manière quotidienne pendant son enfance près de Colmar, puis le yiddish oriental à Brooklyn au milieu des années cinquante, et Freddy Raphaël, professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, qui est aussi un éminent spécialiste du judaïsme alsacien. Début 1999, Catherine Trautmann, le maire de Strasbourg, a décidé de protéger le patrimoine de cette région, notamment dans le domaine du judaïsme. Elle m'a donné alors pour instruction de rédiger le cahier des charges du Centre Européen des Cultures Yiddish. Un groupe de travail *ad hoc*, composé d'une trentaine de personnes, a été également constitué. Présidé par Norbert Engel, adjoint au maire délégué à la culture, il a rassemblé des experts, tels que Gilles Rozier, le directeur de la bibliothèque Medem, et – bien sûr – les représentants du monde associatif strasbourgeois s'occupant de yiddish. Il faut noter que la capitale alsacienne participe activement au renouveau du yiddish depuis une large décennie. Les activités du Cercle Wladimir Rabi en

constituent la preuve. Comme la singularité du *Luftteater*, structure de diffusion culturelle spécialisée dans ce domaine. Ces deux entités seront, entre autres, associées aux activités du Cecy. Enfin, lors de sa séance du 31 janvier 2000, le Conseil municipal de la Ville de Strasbourg a adopté – à l'unanimité – une délibération portant création du Cecy. Elle a été prise quelques jours après que M. Lionel Jospin, durant son discours de Stockholm, se fut réjoui de la prochaine réalisation de ce projet.

Pourquoi Strasbourg ? Pour des raisons d'une grande évidence. Ici, la prise de décision et la mise à disposition de moyens substantiels ne traînent guère. On est plus pratique qu'abstrait et beaucoup moins lent qu'ailleurs devant la manifestation de la vérité. Un projet de cette envergure aurait – dans d'autres cités – inquiété les élus, suscité du



Ph. Olivier devant le futur CECY



Cultures juives

scepticisme, voire de la défiance. Ici, la culture est une préoccupation fondamentale. Pas un ornement de pur prestige, un somptueux rideau de haute couture. La commune aura, en 2000, affecté quasiment 27% de son budget à la vie culturelle. Cette ville est la capitale des institutions parlementaires européennes, le siège de la Cour Européenne des Droits de l'Homme, comme d'organismes internationaux attachés à la défense des valeurs de la démocratie, l'un des fondements de la représentation du monde dans le judaïsme. Pour nous, le soutien aux cultures ne se limite pas au concept d'État. Nous n'aimons pas le jacobinisme, son arrogance et son absence d'autocritique. L'histoire et l'identité de l'Alsace sont ainsi faites que les appréciations venues de Paris provoquent ici une réaction souvent ironique. Nous pensons en termes européens. Pour nous, le concept et la réalité d'État-nation appartiennent déjà au passé. À l'heure d'Internet, la culture ne tient plus compte des frontières. Nous avons, enfin, le privilège – en Alsace – d'avoir au moins une double culture : française et allemande. Notre région possède la particularité de s'inscrire dans une pluralité culturelle, enrichie au fil du temps, d'apports nouveaux. Par sa vocation de capitale européenne, Strasbourg est au cœur de toutes ces évolutions. Elle puise dans ses caractéristiques l'essence même du projet européen : la démocratie et la paix entre les peuples. Nous savons mieux et plus qu'ailleurs ce que signifie ce dernier terme. Le terrain des combats d'antan est devenu l'épicentre de la paix, grâce à la construction visionnaire des pères fondateurs de l'Union Européenne. En d'autres termes, la place naturelle d'une pareille institution est à Strasbourg. Pas ailleurs.

R.W. : Pour quelles raisons parlez-vous des cultures yiddish, au pluriel ?

P.O. : L'Alsace, par sa situation géographique et son passé, est une terre de pluralismes religieux, culturels et linguistiques. Cette particularité a constitué depuis longtemps l'anticipation de l'univers – désormais sans frontières – dans lequel nous évoluons chaque jour. L'instauration de dispositifs permettant

au plus grand nombre possible de nos concitoyens d'accéder à ces cultures anime notre action. Vous savez aussi que, lorsqu'elle était ministre de la Culture, Catherine Trautmann a soutenu les initiatives visant à valoriser les diversités culturelles. Pendant les trois années qu'elle aura passées rue de Valois, elle aura toujours eu à cœur de susciter des initiatives variées. Cette caractéristique se rapporte au judaïsme. Permettez au *goy* – au sens premier du terme – que je suis de vous dire à quel point je suis fasciné par sa diversité dans son unité. Comme dans ses expressions linguistiques. D'où le pluriel caractérisant la dénomination du Cecy.

Comme vous le savez, les deux arborescences principales du yiddish sont le yiddish oriental et le yiddish occidental. Le premier est fort connu. Il est celui des communautés polonaises et russes. On l'utilise toujours en Israël (tels nos amis de l'Autorité Nationale pour la Culture Yiddish, instituée par une loi de la *Knesset* promulguée au printemps 1999), en Argentine – le IWO de Buenos Aires sera l'un de nos partenaires lors de notre festival de novembre 2001 – ou en Afrique du Sud. Il fait l'objet de nombreuses recherches et de multiples publications. Le second compte, parmi les siens, le judéo-alsacien. Langue des campagnes, comme des marchands de bestiaux, parfois cryptée dans d'énigmatiques tournures, il a perduré chez nous durant des lustres et des lustres. Nombre de mots yiddish sont passés dans l'alsacien courant. Entre Mulhouse et Strasbourg, tout un chacun sait ce que sont des *schmattes*, un *meschugge* ou un *Luftmensch*, voire se caractériser par une incroyable *'hutzpe*. Le judéo-alsacien a ses spécialistes et ses experts. C'est donc tout naturellement que le Cecy trouvera sa place à Strasbourg. Il nous appartient de protéger ces langues ; elles font partie intégrante de notre patrimoine. Le respect de ces diversités tient à cœur à Catherine Trautmann et au peuple d'Alsace. Je parle, en l'espèce, de celui qui est fraternel, ouvert et généreux. Pas de celui qui se regroupe derrière des groupuscules dont les références sont des formations politiques de sinistre mémoire, ayant failli assassiner la civilisation européenne.

Puisque je vous parlais du judéo-alsacien, j'aurais mauvais grâce à ne pas évoquer son voisin du pays de Bade, le parler des voisins : les Juifs de l'autre rive du Rhin. Il appartenait – lui aussi – à cet axe linguistique qui, parti des villages des Pays-Bas, allait jusqu'au Nord de l'Italie, passant par le Palatinat, l'Alsace, la Forêt-Noire et la Suisse. La vie juive, l'existence d'une langue spécifique, étaient très riches dans cette région frontalière de la France. J'ai vu récemment à Karlsruhe une émouvante collection de photographies attestant de la vitalité d'un univers disparu, hélas !, à tout jamais. Dans des cités comme Offenbourg, Müllheim, la station thermale de Baden-Baden, Kulmbach ou encore Heidelberg, des parlers spécifiques s'étaient déployés. Les horreurs et la violence du nazisme auront eu raison de cette culture, en plein *xx^e* siècle et au milieu d'une Europe dont le confort sera devenu d'une absolue fragilité. Les démocraties ne peuvent occulter cette tragédie. Elles ont un travail, je dirais même une *maïeutique* permanente, à effectuer sur les esprits. En vertu de l'existence de la mémoire. Cette mémoire dont le nom est, au fil des textes de votre tradition spirituelle, répété en permanence : « *Souviens toi !...* ». Un pareil exemple vaut autant pour le judaïsme que pour les minorités traquées et persécutées. Le génocide du peuple tibétain est, à cet égard, une analogie dépourvue d'ambiguïté.

R.W. : Quelles sont les ambitions du Cecy ?

P.O. : Elles sont à la mesure de l'attente du public : considérables. Nous recevons du monde entier des demandes de renseignements, des propositions de spectacles ou de conférences. En Alsace nous ne faisons pas dans une exaltation bravache ou dans le fantasme. Nous avons un programme concret de réalisations. Dès l'ouverture du Cecy – fin 2003 –, le patrimoine, la recherche et la créativité seront valorisés. Le patrimoine sera présent dans une importante médiathèque. Le support linguistique est essentiel, comme l'enseignement de la langue. La langue a été – et demeure – à la fois l'outil de la vie quotidienne et un instrument d'étude ainsi que de diffusion des savoirs. Le



yiddish s'est imposé comme *Umgangssprache* face à l'hébreu, la langue sacrée. Il est l'une des mémoires de l'Europe orientale. Nous ne saurions, non plus, oublier la participation de la langue aux combats des Juifs de Pologne ou de la Russie impériale pour des conditions d'existence meilleures. L'iconographie rassemblée, en la matière, par Rachel Salamander est édifiante. Le yiddish fut aussi l'instrument de communication naturel dans les premiers syndicats d'immigrés aux États-Unis. Comme parmi les compagnons de Lénine...

La recherche bénéficiera de résidences de traducteurs, d'historiens et de sociologues associés à la vie quotidienne de la maison par des conférences, des colloques et des séminaires. Ils habiteront sur place durant un an. Ces résidences seront un élément fructueux de complémentarité. Le Cecy comportera également une salle de spectacles, vouée à la créativité. Le théâtre, la poésie, la chanson, le cinéma ou la musique – celle des *klezmerim*, de Chava Alberstein ou de Mendy Cahan – y trouveront leur valorisation. Cette salle recevra une cinquantaine de manifestations par saison. Elles seront regroupées sous un axe thématique et proposées au public sous forme d'abonnement.

R.W. : *Le Sommet mondial du yiddish qui a eu lieu du 5 au 9 novembre 2000 a été un événement préfigurant l'ouverture du Cecy dont le chantier et l'organisation juridique nécessitent quatre ans de travaux. Ce Sommet mi-colloque mi-partie artistique a rassemblé des invités internationaux de premier plan. Quels commentaires feriez-vous ?*

P.O. : Notre manifestation a accueilli trois mille personnes, venues de toute l'Europe, ainsi que des États-Unis,

puisque nous avons été honorés de la visite du président de la célèbre revue new yorkaise *Forverts*, conduisant une délégation officielle. Comme vous le savez, Isaac B. Singer a été le collaborateur le plus réputé de cette excellente publication. La quinzaine de spectacles produits par nos soins en collaboration avec l'Autorité Nationale pour la Culture Yiddish d'Israël et le colloque qui s'est déroulé au Conseil de l'Europe ont eu un succès considérable. Nous avons été très largement médiatisés : des émissions sur la BBC, en Allemagne, en Australie, aux États-Unis et dans d'autres pays. L'ampleur de l'enthousiasme du public prouve que nous ne nous sommes pas trompés. Nous sommes heureux : Strasbourg est devenue en quelques jours l'une des capitales syncrétiques d'un *Yiddishland* culturel. Ce qui me fait le plus plaisir est la réponse des spectateurs à mes propositions de modernité. Les lectures de l'écrivain Gennady Estrakh, les prestations de Mendy Cahan ou de Timna Brauer et du rappeur américain Ric Toldon, présentant une adaptation stupéfiante de *Chiribim*, *Chiribom* l'ont montré. La presse a été sensible à cet aspect de notre programmation. Elle en a souligné la modernité et a déclaré que la culture yiddish a devant elle un avenir immense.

Le programme du festival 2001, qui doit se dérouler du 1^{er} au 9 novembre inclus, sera voué à l'Argentine et à Cuba yiddish, afin, entre autres, de témoigner d'une confluence des traditions ashkénaze et séfaraïte. J'ai découvert, par exemple, des tangos très célèbres dont les textes peuvent être chantés en *mameloshe*, quand il ne s'agit pas des mélodies des *gauchos* juifs de la pampa. Le terreau de l'Amérique latine nous permettra également de prendre en compte comme il se doit le monde séfaraïte. Dès le

lancement du projet du Cecy, nous avons toujours été convaincus de l'importance de celui-ci, quand bien même la *yiddishkeit* demeure notre préoccupation essentielle. Nous observons en effet le monde qui nous entoure. Les mariages « mixtes » sont devenus dans la communauté juive strasbourgeoise et française un phénomène relativement courant. Notre ville est maintenant familière des traditions venant de Moïse de Narbonne ou de Maïmonide. Nous les avons découvertes lorsque, voici quatre décennies, la communauté de Strasbourg – jusque là essentiellement ashkénaze – a soutenu les séfaraïtes d'Algérie, du Maroc et de Tunisie, alors dans l'épreuve.

Le projet du Cecy s'adresse également à eux. Ils y trouveront un réel intérêt, lors de programmations placées sous le signe de la croisée des chemins. Sans exclure des manifestations qui permettront de présenter d'autres courants de la culture juive. J'espère que les uns et les autres redécouvriront au travers des activités de ce lieu une partie de leur histoire culturelle, des éléments de ce qui a pu leur être transmis par l'héritage familial. Ce travail se déroulera dans un bâtiment situé 101, Grande Rue, en plein cœur historique de Strasbourg, sur une superficie de l'ordre de 1 500 mètres carrés. Les lieux se distingueront, au point de vue de l'esthétique et des volumes, par une modernité absolue. Un concours international d'architecture sera lancé en vue de la réhabilitation du site. Le nombre et les références des postulants qui se sont déjà manifestés montrent la résonance planétaire du projet. Nous espérons que la plus grande créativité contemporaine possible en sera la triomphatrice, la *Niké* victorieuse. ■

*Propos recueillis par Régine Waksman,
Cercle Wladimir-Rabi de Strasbourg*

Solution des Mots croisés

Ils sont en page 40 !

Horizontalement : I Palestiniens. II Aventuriers. III Sins-génies. IV Satires. V Éte, On. VI Peuplement. VII Ourlet, Echo. VIII (Te) RR (es), ORL, Au. IX Tsarine. he. 10 (Hiv) ER, Gotha. II Néron. Ouf (ii).

Verticalement : 1. 2 Aviateurs. 3 Lentur. 4 ENGU (Julade). PLUR (aité). 5 Stérile. 6 (Vo) TURE, Eton. 7 Irs, (Dom) RE (my). 8 Nie, Réel. 9 (D) IESE, Ma (NC).



Les Juifs d'Afrique du Nord

Il est impossible dans un numéro de « Diasporiques » de livrer un panorama complet des perspectives de toutes les cultures juives. Le premier volet a été consacré à la culture yiddish. Le deuxième et le troisième volet de ce panorama, à savoir un aperçu de l'état et des perspectives du judaïsme laïque hispanophone et des différents judaïsmes maghrebins seront présentés dans les prochains numéros de notre revue. Nous commençons aujourd'hui à entrouvrir le panneau consacré aux Juifs arabophones d'Afrique du Nord, et notamment aux originaires d'Algérie. Le lecteur est invité à consulter également le récit de Rolland Doukhan, dans la rubrique "Textes". Suite au prochain numéro...

Le Juif maghrebin

Pour mieux appréhender le comportement des Juifs d'Afrique du Nord en France, c'est-à-dire au contact du judaïsme européen, il est préférable d'avoir d'abord une image rapide de chaque groupe dans son environnement d'origine et pouvoir ainsi se rendre compte des différences qui existaient et qui commandent peut-être les comportements actuels.

– Au Maroc, les Juifs étaient nombreux, religieux convaincus et observants, mais sans outrance.

– En Algérie c'était une pratique religieuse tout juste traditionaliste, déjà proche du judaïsme libéral, mais qui localement respectait jalousement ses coutumes alimentaires ou autres.

– En Tunisie les Juifs étaient politisés dans le sens d'une communauté d'action avec les Arabes de Tunisie en lutte pour leur indépendance, pas très sionistes, pas

très religieux, sensibles à la culture arabe. En conséquence, les Marocains ont émigré en grand nombre en Israël, lieu d'expression de leur sionisme "mystique". D'Algérie les Juifs, qui se sont considérés comme des "rapatriés", ont privilégié leur assimilation et leur familiarité avec la culture française pour se sentir mieux à leur place en France. Les comportements des Israélites français ou Juifs ashkénazes ont été ressentis comme l'expression d'un plus grand respect de la pratique religieuse. Ils se sont donc rapprochés d'une certaine forme de judaïsme tout en maintenant leur désir de se fondre dans la société globale. Les mariages mixtes ont augmenté, alors qu'il y en avait déjà en Algérie, les traditions générales se sont perdues, même si certaines pratiques familiales demeurent.

Les Juifs de Tunisie ont connu une évolution surprenante. Destabilisés par la transplantation, certains ont réagi en se réfugiant dans une plus grande religio-

sité : les loubavitch, pourtant si différents d'eux, ont représenté un groupe d'accueil plus convivial et rassurant que la société française. Même s'ils ne sont pas encore vraiment pénétrés de l'esprit hassidique malgré leurs efforts, ces nouveaux adeptes, jeunes pour la plupart, ont perturbé leur vie de famille et créé des traumatismes chez leurs parents. Suivant des voies diverses, d'autres ont été considérés comme trop voyants...

En général et en conclusion, aucun groupe du judaïsme d'Afrique du Nord ne conservera ses particularismes, sauf, mais de moins en moins, dans un cadre strictement familial et sans ouverture sur le monde extérieur. Tous ces Juifs ont adopté des attitudes nouvelles, par conformisme ou par attirance vers de nouvelles normes. Ces attitudes nouvelles les excluront de la société environnante ou les y fondront, selon leur choix. ■

Colette Guigui

Les traditions, vecteurs de religiosité pour les Juifs d'Algérie

« **O**n ne mangeait pas de pain pendant les huit jours de Pessah. On se rendait à la synagogue pour Yom Kippour, et ces rites, semblaient aux jeunes de la communauté comme autant de pratiques étranges, mystérieuses, exotiques voire inquiétantes, en tout cas appartenant à une époque proche mais révolue. Les anciens avaient tout oublié de la culture juive, sauf que le porc et le lapin étaient prohibés par la cacherout, les règles

alimentaires énoncées dans le Deutéronome. Le repos sabbatique était tombé en désuétude. Les jeunes gens vivaient comme une obligation un peu étrange les sommaires études au Talmud-Thora qui les préparait au jour de leur Bar Mitsva dont ils se chargeaient rapidement de tout oublier pour évacuer les derniers signes de leur singularité. Les derniers liens avec la vie juive traditionnelle n'appartenaient pas, à leurs yeux, au cours de la vie normale ».

Ce tableau du judaïsme italien que présente Myriam Anissimov, *Primo Levi*, p. 646, définirait aussi bien, à peu de choses près, les cinquante dernières années du judaïsme tel qu'il était vécu en Algérie.

Transplanté en France, ce judaïsme sépharade a-t-il repris vigueur ? Oui et non.

Non pour toute la fraction de ceux que des mariages avec des non-juifs ont éloignés du culte et des traditions. Mais



oui pour la partie de cette fraction dont les enfants ont cherché à se réancrer dans la foi ancestrale de leur géniteur juif et qui sont venus grossir, souvent avec leurs deux parents, les rangs du judaïsme libéral.

Et oui encore pour tous les Juifs ballottés par l'Histoire et désireux de se réchauffer dans un environnement aussi bien religieux que laïque propre à conforter un sentiment d'appartenance commune. La fréquentation des synagogues s'est intensifiée, celle des cercles culturels juifs également.

Que restera-t-il dans cinquante ans de ce judaïsme issu du Maghreb ?

Sans être prophète, on peut raisonnablement imaginer que les préceptes de la Torah garderont leur valeur auprès de tous ceux qui se réclameront du judaïsme, quelle que soit leur origine.

Pour ce qui est du judaïsme d'Afrique du Nord, plus spécialement d'Algérie, les synagogues, si l'on en juge par l'affaiblissement actuel du contingent de jeunes hors de la célébration des grandes fêtes, verront sans doute leur assistance se réduire mais néanmoins perdurer dans un noyau de fidèles.

Roch Hachana, Simhat Torah, Souccot, mais surtout Yom Kippour continueront à attirer les Juifs d'Algérie, cimentés par la symbolique religieuse mais plus encore par les pratiques propres à leur rituel. La psalmodie des Dix commandements en judéo-arabe, l'hymne à Bar Yohai, la mélodie familière du krobats, ce recueil de poèmes et de chants liturgiques importé en Algérie par les grands Rabbanim, autant de mélodies qui caressent les oreilles depuis l'enfance et qui contribuent à la préservation du judaïsme d'Algérie.

Peut-être, sans doute même dans le futur, nombre de fidèles auront-ils oublié la signification profonde du Pourim d'Alger, dédié à l'échec « miraculeux » de la prise d'Alger par Charles-Quint en 1541, mais pas la modulation des prières dites à cette occasion.

Et pourquoi les enfants de leurs enfants se joindront-ils encore à la ronde des Rouleaux de la Loi, la danse des « poupées », comme on disait à Alger, sinon pour avoir leur part de la pluie de bonbons qui ruisselle sur les assistants ce jour-là ?

De la même façon, les « petits paquets » de sucreries distribués aux gosses lors des

Bar Mitsva ne représenteront-ils pas un de ces fils ténus qui les reliera aux judaïsme ?

Et qui ne se souviendra, qui n'aura envie de perpétuer, cette fois dans sa rectitude langagière, la bénédiction du chef de famille passant par trois fois le plateau du Seder au dessus des têtes de la maisonnée en lançant jadis un vibrant "*Betmo-or*", transmutation délicieusement vernaculaire du classique "*Etmol*" (*hier*) ?

Ne sera pas plus abandonnée au soir de Yom Kippour, j'en suis persuadée, la bénédiction des Cohanim complètement voilés de leur châle de prière, reprise à son compte par le grand-père ou le père sous le vélum des tallith étendus à bout de bras sur toute la famille réunie dans la tendresse de cet abri éphémère.

Peut-être, en revanche, ne se souviendra-t-on point du « couteau dans l'eau », terreur des mères empêchant leur progéniture d'aller à la plage un jour de "*Tcharbeb*", autre déformation idiomatique, pour *Tich-a Beab* (le 9 Ab). Mais le nougat clair à la semoule, au miel et aux amandes, lui, questionnera les plus curieux sur le sens de cette commémoration.

Car, comme autrefois dans le conseil donné aux épouses vis-à-vis d'un mari volage, la recette n'a pas changé : retenez-les par l'estomac !

Eh oui ! Les galettes blanches de Pourim transportent dans l'inconscient collectif le virginal courage d'Esther ; la pâte de coings, à la rupture du jeûne de Kippour, avec la gratitude pour les fruits octroyés par la saison, rendra compte de la douceur du pardon ; le couscous au beurre accompagné de son petit lait, à la fin de Pessah, de la joie du renouveau. Et ainsi en va-t-il de nombre de nourritures festives qui réjouiront le corps et, subrepticement, l'âme !

Que dire des traditions domestiques qui célèbrent la vie : la goutte de miel déposée dans la bouche d'un nouveau-né lors d'une visite rendue à l'occasion d'une naissance, l'eau jetée sur celui qui s'en va, pour incanter son retour, l'empreinte de la main trempée dans du miel apposée sur uneglace la veille du mariage, les réjouissances voisines des coutumes arabes comme celles qui entourent la corbeille de mariage, le *tefour*, offerte à l'épousée lors de la cérémonie du *henné* ? Certes, beaucoup sont rebutés par le ca-

ractère superstitieux qui voile pour eux la symbolique de l'acte, mais tant de familles ont élevé au rang d'impératifs ces pratiques anciennes que j'imagine mal la disparition rapide des mailles de cette armature formelle qui sous-tend malgré elle les principes d'une religion plus fondamentale.

Ceci d'autant plus que vient à la rescousse le soutien de la musique. Même ceux qui ont refusé la musique arabe dans leur jeunesse bercée de culture française ne peuvent empêcher aujourd'hui leur ouïe de s'ouvrir à ces rythmes qui leur ramènent des bouffées de culture ancestrale. Le malouf constantinois a repris vigueur avec les grands noms de la musique arabo-andalouse, Lili Abassi, Reinette l'Oranaise, Raymond Leyris, décédés mais aussi Lili Boniche, Line Monty, Sydney Kadouch, Victor Levy et d'autres qui entraînent dans leur sillage de jeunes enthousiasmes, tout comme Enrico Macias qui a repris le flambeau et entend le transmettre.

Alors, judaïsme d'Algérie pas mort ? Toutes les traditions, en maintenant le sentiment de la judéité, sauveront-elles la base d'adhésion profonde aux commandements de la Torah, critère principal de la vie juive, avec ses nuances proprement nord-africaines ? Quel sera l'impact des circonstances extérieures, de la modernité, de l'antisémitisme, du phare israélien ?

Mieux vaut espérer que se désoler d'avance. En souhaitant qu'ils fassent fructifier le legs, cultivons donc nos traditions dans la mesure où elles transcendent leur matérialité et apportent en dot à nos descendants la source cachée de leur spiritualité.

Pour finir, une anecdote paradoxale sur la dénomination de l'observance alimentaire. Depuis qu'ils ont quitté l'Algérie, les Juifs ont à peu près abandonné le « cachir » pour le très honorable et ashkénaze « casher ». Eh bien, savez-vous comment est assurée actuellement la survie de ce terme en voie de disparition ? Par les Musulmans eux-mêmes, imprégnés verbalement de l'héritage charcutier des Juifs, et qui, en Algérie, sans savoir ce dont ils parlent, réclament à la boucherie où ils achètent du saucisson, quelques tranches de... « cachir » ! ■

Line Meller-Saïd



Poésie

Les poètes nous quittent

Le vin cette année sera bon et abondant. La moisson de poètes a été tout aussi bonne et abondante, hélas : beaucoup de poètes sont morts dans l'année. Ce qui semble de peu d'importance quand on sait la place accordée à la poésie dans notre vie de chaque jour. Restons cependant un instant avec nos poètes morts, et vivants tout de même : la mort, en fermant leurs yeux, fait ouvrir leurs livres. Pauvres humains, heureux poètes.

Yehouda Amichai tout d'abord, poète plus israélien que juif en apparence. Né dans l'Allemagne des années vingt, il assume tout l'héritage juif, lui qui écrivit il y a plus de trente ans :

*... J'ai dépassé la quarantaine.
Il y a des travaux pour lesquels
On ne m'accepterait plus. À Auschwitz
Ils ne m'auraient pas laissé travailler,
Ils m'auraient brûlé sur-le-champ.
Il ne me reste plus de choix.*

Y. Amichai, poète intime de Jérusalem, mais de la ville quotidienne plutôt que du symbole national, était tout, sauf nationaliste. La vie, sa vie lui fit connaître la guerre de près ; c'est lui qui eut à introduire le mot « tanks » dans la poésie hébraïque. Mais il fut un partisan convaincu de la paix, conscient d'ailleurs du prix que cette paix devait coûter. Ancien des troupes d'élite, il fut parmi les fondateurs du mouvement pacifiste israélien « La Paix maintenant ». Il écrivit un jour : *... Un homme dont le fils est tombé à la guerre marche dans la rue comme une femme qui porte un fœtus mort dans son ventre.*

Le poète polonais, **Zbigniew Herbert**, ami de Yehouda Amichai, mort lui aussi récemment, avait écrit un poème dans les années 80, cette période où « l'état de guerre » avait jeté les intellectuels polonais dans l'exil. Le poème de Herbert inverse les rôles : c'est lui, le goy, qui jouait les Juifs errants, alors que l'Israélien semblait enfin arrivé quelque part :

À Yehouda Amichai

*Car tu es roi et moi prince seulement
sans terre avec le peuple qui m'a fait confiance
j'erre la nuit
sans sommeil*

*Toi, tu es roi et tu me regardes avec amitié
et avec inquiétude – combien de temps pourrai-je
errer
par le monde*

– Longtemps Yehouda Jusqu'à la fin

*Même nos gestes sont différents – le geste de grâce
le geste de mépris*



Photo Irène Elster

*le geste de compréhension
– je ne te demande rien juste de la compréhension*

*Je m'endors près du feu de bivouac mon poing sous
la tête
quand la nuit achève de se consumer les chiens
hurlent et sur les montagnes marchent
des sentinelles*

Alors, que reposent en paix, mais aussi en l'inquiétude des lecteurs, Yehouda Amichai et Zbigniew Herbert...

Mais la moisson de la mort se poursuit : **Herberto Padilla**, poète cubain, est mort en septembre dans son exil américain. Après un livre-crime commis en 1971 qui critiquait le régime castriste, il fut emprisonné, contraint à une autocritique tellement ridicule qu'elle provoqua une tempête de protestations dans le monde et finit par lui valoir l'exil en 1980. Comme bien des intellectuels des pays communistes réfugiés aux États-Unis, il enseigna la littérature dans une université obscure de l'Alabama. Mort à cinquante-huit ans.

Presque au même moment **Fereydoun Moshiri** s'est éteint à 74 ans, à Téhéran. Grand poète iranien pratiquement ignoré hors de son pays, il écrivit sa vie durant selon les canons classiques de l'ancienne poésie persane. Les poèmes de ce barde national (voire nationaliste) sont un hymne ardent à la vie. Je crains que son œuvre reste méconnue de qui ne connaît pas le persan (ou, peut-être, même le persi ?).

Une autre perte, cruelle à ses nombreux lecteurs, est la disparition du grand poète espagnol **Jose Angel Valente**, qui mourut l'été dernier à Genève, son lieu de résidence depuis vingt ans. Poète mystique de grande érudition, Valente écrivait de cette manière simple qui atteint l'homme et lui communique l'émotion de l'auteur, devenue soudain celle de son lecteur. Valente était de ces poètes qui sans répit se posent la question : *comment vivre, comment écrire après Auschwitz*, et écrire cependant. Voyez :

*Qui a dit que,
rampante commence la parole sous
les tourbillons de la lumière sanglante,
depuis cette ombre pourrions-nous
jamais chanter ?
Quelqu'un regarda sans fin depuis la mort.
Tu peux encore voir cet œil dans l'obscur.*

*Et comment, a-t-on demandé, comment
écrire après Auschwitz*



et après Hiroshima, comment ne pas écrire.

*Ne faudrait-il pas écrire précisément
après Auschwitz ou après
Hiroshima, si nous étions déjà, dieux
d'un temps brisé, dans l'après
pour qu'enfin il se change
en jamais et que nul ne puisse
faire mourir encore plus les morts ?
Et comment ne pas écrire
d'un doigt sur la fumée, pareille aux entrailles
d'un impénétrable oiseau...*

Il faut lire tout ce poème, il faut le chercher dans le dernier recueil de Valente publié en France par José Corti, sous le titre *au dieu sans nom*, traduit et préfacé par Jacques Ancet. Le

même éditeur et le même traducteur avaient publié deux autres volumes de ce poète, les éditions Unes en avaient aussi accueilli un.

Puisqu'on parle des poètes morts, la nouvelle édition chez Gallimard du *Miroir d'un peuple*, la grande anthologie de la poésie yiddish, composée par Charles Dobzynski en 1971 est une sorte de consolation. La voici en effet rééditée dans la collection « Poésie/Gallimard », après une révision complète qui l'a considérablement enrichie. Ce qui montre que même après 1971 on pouvait trouver de nouveaux poèmes dans une langue crue morte... L'auteur l'a dotée d'une préface et d'une post-face qui éclairent utilement le lecteur. Cette réédition est encore un témoignage du regain d'intérêt pour une culture et une littérature prématurément enterrées...

Jacques Burko

Les Livres

Le nomade immobile, Albert Memmi, Arléa, 2000, 135 F.

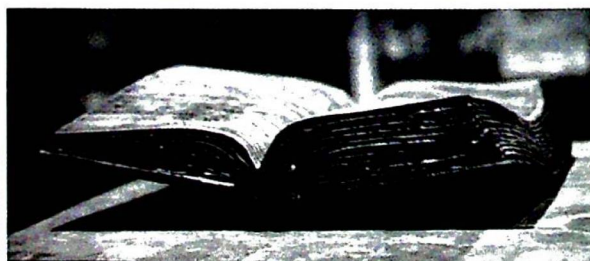
Sur la page de titre du dernier livre de Memmi figure discrètement la mention « récit » : Memmi place également dans cette catégorie *La statue de sel* où il « décrivait sans détours les difficultés pour un adolescent du tiers monde à vivre sous un régime colonial ». Les lecteurs de ce premier livre retrouveront avec plaisir au début de celui-ci le microcosme tunisien où vivait la famille de Memmi, entre le quartier arabe et le quartier juif. Il nous parle de ses parents qui parlent arabe, de son père, bourrelier, souvent malade, de sa mère dont huit enfants survivront, de la pauvreté qu'il n'oubliera pas, de son entrée à l'école où il ne comprend pas le français, enfin de sa bourse pour le lycée où il sera toujours mal à l'aise parmi les enfants de la bourgeoisie.

Nous le suivons ensuite à Paris où il fait des études de philosophie (il rencontre alors Martin Buber) et où il commence une carrière d'écrivain sans fréquenter les cercles à la mode. Il fait circoncire son premier fils, mais il apprend que son fils ne peut être juif puisque sa mère ne l'est pas ; grâce à un rabbin libéral sa femme devient juive : « *Comment peut-on imposer cela à quelqu'un qui de plus y consent par amour pour vous ? Ce fut ma dernière reculade, importante du moins.* »

La petite famille passe sept ans à Tunis où il constate qu'il ne peut pas vivre, à la fois parce qu'il n'appartient pas à la majorité musulmane et parce qu'il ne dispose pas de la liberté de pensée et d'expression. Ils rentrent donc à Paris.

Il se dit « *préoccupé par le destin des juifs dans le monde, non seulement par solidarité mais parce qu'il pense que cette commune condition retentit sur (sa) vie.* »

Nous ne pouvons tout résumer : un chapitre est consacré à « la dimension juive », un à « la religion, une fiction commode », etc. Nous avons particulièrement apprécié cette réflexion : « *S'il est légitime d'être solidaire de son groupe d'origine, surtout lorsqu'il est menacé, s'il est plus confortable*



d'être en accord avec lui, le progrès, en politique comme en morale, exige de ne pas en partager les préjugés ni les mythes, de ne pas en avaliser les erreurs et les crimes. »

Un livre sympathique, d'une lecture facile, où nous retrouvons Memmi tel qu'en lui-même.

Françoise Weil (Dijon)

Mosaïque, ou reconstitution d'une mémoire, Odile Suganas, Graphein, Paris, 2000, 113 p.

Parmi les Juifs nés en France durant la période tourmentée de l'après-guerre de parents immigrés de l'Est européen, nombreux ont la curiosité de leurs racines, irrémédiablement coupées par la Shoah. Ils ont aussi souvent le désir de revenir, à un demi-siècle d'intervalle, sur leur propre aventure des temps de l'occupation, aventure longtemps occultée. Cette velléité ne se transforme pas souvent en acte. Odile Suganas, née de parents lituaniens, a eu le mérite de l'avoir fait, en un bel hommage rendu à ses parents et à ses grands-parents. Une mini-saga, abondamment illustrée de photos de personnages évoqués et des lieux visités. Il y a, certes, quelques inexactitudes historiques ou géographiques mineures dans ce livre, mais ce ne sont que des détails. On lit avec intérêt ce témoignage de piété familiale et le retour de l'auteur sur son passé, un passé « ordinaire » de Juifs en France durant la guerre. ■

J.B.

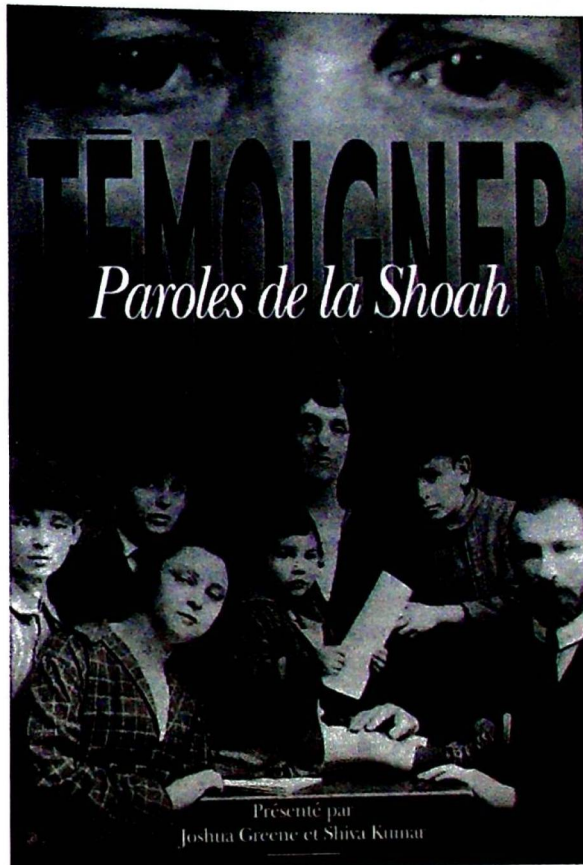


La Culture

L'obsession des origines, Antoine Spire, Editions Verticales/
Le Seuil, 2000, 193 pages.

Journaliste de grand talent, homme de culture et d'ouverture, Antoine Spire est bien connu pour les excellentes émissions, comme *Staccato*, qu'il a longtemps animées sur France Culture ainsi que pour ses nombreuses interventions dans d'autres émissions, notamment littéraires. Il a fallu pourtant un Renaud Camus pour pointer, dans sa participation à *Panorama*, son appartenance comme celle de plusieurs autres journalistes, au judaïsme. Dans l'antisémitisme exprimé par Camus, il faut notamment relever le caractère schématique de sa dénonciation de « l'omniprésence juive » dans les médias. Antoine Spire qui, comme ses confrères de l'émission *Panorama*, avait fait son métier sans y instiller spécialement de sa judéité, a trouvé dans l'agression de Camus contre lui l'occasion de réfléchir, non seulement sur la signification et la portée de l'antisémitisme en France, mais sur sa propre identité et sur la manière dont il était personnellement atteint par la dénonciation de ses « origines ».

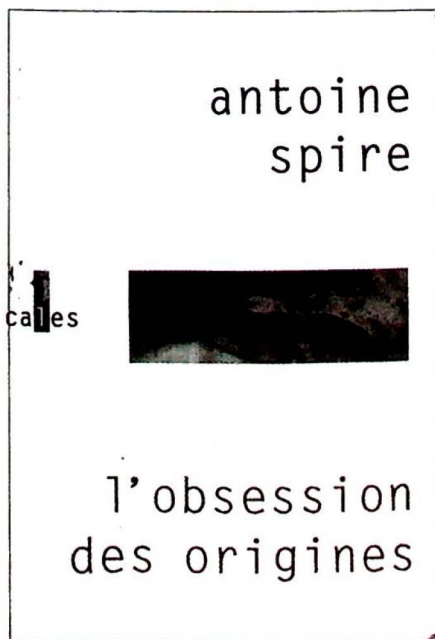
Ainsi en quelques pages fort intéressantes, l'auteur s'interroge sur les liens qui le rattachent à une judéité très anciennement ancrée en terre française, mais qui a eu peu à transmettre aux générations modernes, et sur le rapport de cette judéité diasporique avec Israël. Dans un passage assez émouvant parce qu'intimiste, Antoine Spire raconte comment, avec quelques autres familles, il s'est employé à retrouver dans les textes bibliques une tradition signifiante, et comment parents et enfants se sont rassemblés dans un petit cercle d'étude spontané, retrouvant par la pratique les plus glorieuses des valeurs juives.



Témoigner (paroles de la Shoah), Joshua Greene et Shiva Kumar. Paris, Flammarion, 2000, 295 p., 135 F.

On connaît l'initiative de Steven Spielberg qui, après le succès de son film « La liste de Schindler », a décidé d'enregistrer les témoignages des quelque 40 000 survivants de la Shoah afin notamment de contrer les entreprises négationnistes. On sait moins que, presque vingt ans avant Spielberg, l'Université américaine de Yale avait entrepris une démarche analogue sous la direction de G. Hartman, avec plus de rigueur scientifique mais moins de moyens matériels. Les archives de Yale ont enregistré ainsi en vidéo environ 4 000 récits de rescapés, tant en Amérique qu'en Europe (en France, c'est l'historienne Annette Wieviorka qui a animé l'équipe chargée de cette tâche). Deux membres de l'équipe de Yale ont publié un recueil d'extraits de ces témoignages, qui couvrent non seulement toute la période des persécutions nazies, mais aussi l'Allemagne des années 30 et la période de l'immédiat après-guerre. Ce livre, qui est aux enregistrements ce que le livre de Claude Lanzmann *Shoah* est à son œuvre cinématographique, vient d'être traduit et publié en français. C'est un livre qui fascine et que l'on n'abandonne pas une fois ouvert. C'est un livre important.

J.B.



La partie la plus importante du livre est consacrée à l'histoire de l'antisémitisme littéraire en France et aux détails de l'affaire Renaud Camus. Spire débouche sur une polémique avec des auteurs comme Levi-Strauss et, moins bizarrement, Alain Finkelkraut, dont il souligne les implications de certains de leurs propos trop hâtifs. On n'entrera pas ici dans ce débat, aujourd'hui semble-t-il épuisé, mais on soulignera la qualité d'écriture et le ton mordant de cet ouvrage. ■

Elise Marienstras

Parenté dangereuse, Zafer Senocak, traduit de l'allemand par Colette Strauss-Hiva. Ed. L'esprit des péninsules, 2000.

Zafer Senocak, né à Ankara, a grandi en Allemagne, y a fait des études de lettres et philosophie, a écrit en allemand poèmes, essais, nouvelles, romans, le turc n'étant pour lui qu'une langue étrangère, apprise tard avec difficulté. Au début du livre, il hérite de son grand-père paternel turc un coffret de carnets intimes écrits de 1916 à 1936, date de sa mort. Alors commence une exploration de ses origines, recherche lente, hésitante, mêlant réflexion et imagination, car il n'a que l'énigme de cette mort à 40 ans et de ces carnets non déchiffrés, parce qu'ils sont écrits en arabe et, il le découvrira plus tard, quelquefois en caractères cyrilliques transcrivant des mots turcs ! Tout ce qu'il sait, c'est que le grand-père était un partisan de Mustafa Kemal, qu'il s'est battu contre les Grecs en Anatolie, après avoir participé au massacre des Arméniens. Peut-être s'est-il suicidé, traumatisé par sa cruauté ? « J'exhumerai sa faute pour l'en libérer ». « Je suis le petit-fils de victimes et de bourreaux ». Pourquoi de victimes ? Parce qu'il y a aussi l'ascendance maternelle : son grand-père, de ce côté, est issu du judaïsme allemand des « Lumières ». En 1934, il a fui Hitler en Turquie et n'est retourné en Allemagne que quelques années après la guerre. Pour épouser sa mère juive, son père turc, bien que de grande bourgeoisie, a mis cinq ans à être accepté, les Juifs allemands ayant quelques préjugés contre les Turcs...

Cette quête des origines introduit à une méditation multiple sur les rapports des Juifs, des Turcs et des Allemands ; au ^{xx}e siècle, la Turquie répète le bon accueil des Juifs fuyant l'Espagne au ^{xv}e siècle : « On avait bien du mal à comprendre les raisons qui poussaient Hitler à chasser de son pays les scientifiques les plus éminents » et tous ceux qui aident le pays à se moderniser. Mais c'est sur le parallèle entre Juifs et Turcs en Allemagne que Senocak insiste : « Plusieurs générations de Juifs allemands ont cherché comment un Juif peut se débarrasser de son judaïsme pour devenir un Allemand » ; maintenant « l'Allemagne est le théâtre d'une conversation à trois entre Allemands, Juifs et Turcs, entre chrétiens, juifs et musulmans ». « Les Turcs marchent sur les traces des Juifs d'antan... », c'est sur les Turcs qu'on teste les limites de la germanitude ». Mais en même temps, l'Allemand ne supporte pas que le Turc – comme le Juif auparavant – lui ressemble, devienne comme lui : « plus on se sent chez soi en Allemagne, plus on est perçu comme étranger par un regard allemand », qui ne tolère pas les « reflets ». Et Senocak s'entend dire, par une veuve de nazi il est vrai, non seulement que « c'était la faute aux Juifs », mais aussi que « les Turcs d'aujourd'hui étaient bien pires que les Juifs d'autrefois » ; ayant écrit pour un journal non nazi un article sur les lieux de culte musulmans à Berlin, il voit son titre : « Prière le vendredi, ping-pong le dimanche » transformé en « Les musulmans, menace pour les quartiers populaires de Berlin » et illustré par la photo d'une synagogue restaurée ! Peut-on mieux assimiler les Turcs aux Juifs ?

Dès que Senocak épelle son nom « imprononçable », on lui dit : « vous êtes étranger », et ses livres écrits en allemand sont classés dans la littérature étrangère... Il se sent mieux en Améri-

que, où on vous laisse vivre en paix. Finalement, « je n'avais pas d'identité », parce qu'on ne lui a pas légué de mémoire. De sa famille turque, il n'a hérité que des secrets non dévoilés : « ma fibre turque ne constituait qu'une fenêtre parmi d'autres dans la maison que j'avais construite sur le sol allemand et dans la langue allemande », et sa famille juive ne lui parle pas des victimes de Hitler ; « sans doute sa mère avait-elle honte des actes commis dans son pays » et c'est malgré elle qu'il s'intéresse à la période nazie. Turc, Juif et Allemand, il se sent fait de trois parties, et toujours en quête d'une patrie : on comprend que l'éditeur présente son livre comme le portrait d'un nouveau type humain, l'inquiet multiculturel, et qu'il finisse par un retour sur le mystérieux grand-père paternel ; « voilà à peu de choses près comment l'histoire pourrait s'achever » : il reçoit une lettre d'une femme aimée vingt ans auparavant, « le passé le rattrape, lui rappelle sa promesse » de mettre fin à ses jours s'ils sont séparés, ce qu'il a oublié de faire. C'est alors qu'il se serait suicidé : « l'oubli serait-il un crime plus grave que l'acte ? ».

Bien qu'il ait écrit plus haut qu'une mémoire est « un immense gouffre, de ces gouffres qui s'amuse à cacher les plus affreux cauchemars quand on voudrait les éviter », tout le livre aboutit au regret de n'avoir pas assez affiché ses racines, à une méditation sur les ravages de l'oubli. ■

D. Rousset

Parenté dangereuse

Zafer Şenocak

Traduit de l'allemand par Colette Strauss-Hiva



esprit des
péninsules



Maurice Barrès, Sarah Vajda, Paris, Flammarion, 2000.

Pourquoi écrire un gros livre sur Maurice Barrès, dont il ne reste qu'« un nom, une œuvre que nul ne lit », quand on s'appelle Sarah Vajda ? Parce que Mauriac, Montherlant, Malraux, Aragon l'admirent, faut-il dissiper les confusions avec Maurras, effacer les caricatures en remplaçant Barrès dans son milieu et son époque et suspendre le jugement du tribunal de l'Histoire ? Que donne cette entreprise ?

Jeune homme, Barrès rêve de grandeur et de gloire, se serait voulu Alexandre ou Napoléon ; sa devise est « tout désirer, tout mépriser », ce qui ne l'empêche pas, dans les débuts d'une carrière d'écrivain, de céder à l'arrivisme auprès des auteurs connus. Il publie vite des livres multiples, dont les titres sont souvent éloquentes : ils vont du *Culte du Moi* (à trente ans) au *Roman de l'énergie nationale*. Comment se fait ce passage au nationalisme ? Né en 1863 à Charmes en Lorraine, il a vu à 8 ans l'occupation allemande et senti honte et humiliation : dès *La colline inspirée*, le *Moi* fait retour aux sources lorraines et invente le culte des racines. Mais Barrès est un dilettante, qui trouvera son « âme jumelle » chez la poétesse Anna de Noailles, l'« Orientale » ; en fait, elle est d'origine roumaine, l'Orient de Barrès n'est pas très lointain, ce sera Venise, Troie, Sparte ; la passion pour Anna et ces voyages deviennent toujours des livres.

Mais Barrès se veut homme politique en même temps qu'écrivain. Il se fait élire député et s'engouffre dans le boulangisme : non qu'il soit fasciné par le soldat, mais rêvant d'une union avec l'« âme française », il veut se joindre à la foule... et l'antisémitisme s'avère être le ciment naturel. Et il s'enracine encore plus dans la foule lors de l'affaire Dreyfus, ce Dreyfus qui, écrit-il, « a vendu la France pour 30 deniers », car les Juifs n'appartiennent pas à la France. Ici, S. Vajda rappelle que Barrès a peu d'idées, et qu'il faut le replacer dans son époque : il a puisé son mépris des Juifs, à 18 ans, au cours de Jules Soury, un chaos pseudo-physiologiste (mais Clemenceau et Anatole France, assistant au même cours, n'en ont pas recueilli la leçon). Certes, il ne s'est pas rallié à l'Action Française de Maurras, née de l'affaire Dreyfus, et Maurras lui en veut ; mais Barrès ne rêve pas d'un roi et est trop dilettante pour s'engager dans un parti.

À partir de la guerre de 1914, il deviendra chaque jour dans *L'Echo de Paris* l'écrivain public de l'âme collective en guerre, ce qui lui vaudra d'être appelé par Romain Rolland le « rossignol du carnage ».

« Une réussite précoce, une rare facilité, un mariage de convenance, l'argent vite obtenu », aussi « sa pensée n'a jamais atteint aux points extrêmes », telle est la conclusion de S. Vajda sur Barrès.

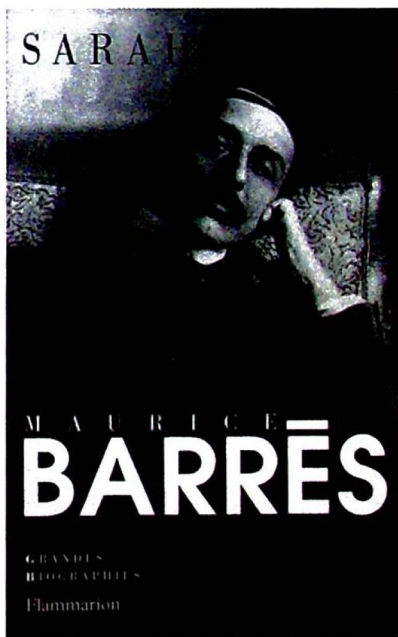
Elle a voulu le replacer dans son milieu littéraire et politique : le problème, c'est qu'elle le fait par de multiples allusions, qui supposent que le lecteur a lu tout Barrès et que de plus de multiples personnages dont il ne connaît quelquefois même pas le nom lui sont familiers. Et par son abus des métaphores S. Vajda semble avoir copié ce qui, dit-elle, caractérise le style du jeune Barrès, l'obscurité et la préciosité, dont il n'est sorti, semble-t-il d'après quelques citations, que pour anticiper Malraux au sommet de sa grandiloquence.

Le livre pose un autre problème : S. Vajda semble se débattre avec l'identité juive, de multiples façons ; elle compare Barrès et son retour aux racines, avec Bernard Lazare revenant aux tombes des Juifs d'Europe Centrale ; bref, les Juifs cherchent leurs racines « comme les autres », et on « fonde le nationalisme moderne à partir d'une descente aux tombeaux des siens ». Soit, mais alors est-il nécessaire de parler de « crétinisme » à propos des Juifs ultra-orthodoxes actuels ? On a envie de répon-

dre que chaque religion a ses fanatiques et que les Juifs là aussi sont comme les autres, ce qu'elle veut tant souligner quand il s'agit de retour aux racines, et quand elle intitule « le Marranisme » son chapitre sur Barrès et l'Alsace-Lorraine occupée, où elle compare son personnage de Colette Baudoche (objet de l'amour inopportun d'un Allemand) fidèle à la loi nationale : « demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur, et maintenez ce qui ne meurt pas », et le juif en Diaspora qui préfère un Israël idéal tout en servant le pays où il réside. Mais autant que l'orthodoxie, la foi en l'assimilation lui paraît ridicule, comme les « sottises consacrées » de Sartre : « il n'existe ni juifs authentiques, ni juifs inauthentiques, seulement des hommes dont les pères avant eux ont été juifs, comme Barrès se sait lorrain, et au nom desquels il est nécessaire de se sentir juif ». Mais n'est-ce pas une sottise de ne pas voir que l'authenticité, c'est justement la conscience de cette nécessité, qui n'est pas donnée à tous ?

Livre étrange, dont on se demande parfois s'il est écrit pour montrer que les Juifs sont comme Barrès ou Barrès comme les Juifs. ■

D. Rousset



Le prochain numéro de *Diasporiques* rendra compte de trois livres que, faute de place, nous n'avons pu traiter dans cette rubrique :

Une tragédie provinciale, David Bergelson, paru chez Liana Lévi ;

« Zegota », commission d'aide aux Juifs, Marian Apfelbaum, Editions du Rocher ;

Spinoza, judaïsme et baroque, Carl Gebhardt, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.



Entretien avec Marc Weitzmann*

Henri Raczymow

Après Chaos, Marc Weitzmann choisit comme point de départ à sa nouvelle quête identitaire un fait divers réel, qui défraya la chronique judiciaire voici quelques années, du côté de Nice. Une histoire de fous, une histoire criminelle. Un vétérinaire en vue, installé avec sa femme et son fils, dans une immense villa des beaux quartiers de Nice, tue son fils lorsque sa femme, qui a demandé le divorce, lui apprend qu'il n'en est pas le père. Ce meurtre, il le lui avoue un soir, sur l'oreiller, alors qu'à son insu elle enregistre l'aveu qu'elle lui a extirpé en échange de son retour au foyer conjugal. À la police, le docteur Cottard (c'est le nom fictif que lui donne Weitzmann) niera les faits, prétendra que c'est sa femme qui, à l'aide de son amant juif, un certain Gluckstein, a kidnappé l'enfant et l'a emmené en Israël. L'enfant, neuf ans à l'époque, n'a jamais été retrouvé, mort ou vivant... Mais cette sombre histoire, ce mauvais roman noir, n'est pas tout à fait celle que l'auteur entend nous et se raconter. Ce fait divers réel est plutôt une manière d'allégorie de ce qui torture Weitzmann et qui fait la matière auto-fictionnelle de ses livres : les secrets et les mensonges de famille, de sa famille, entre l'oncle, le célèbre reporter Jacques Derogy, le cousin, le non moins célèbre romancier et professeur, Serge Doubrovsky, et le père dont il fit un portrait cruel dans Chaos. Mensonges de famille, réels ou supposés, sans compter ceux de Weitzmann lui-même. À moins que l'on considère avec lui que seuls les livres peuvent accueillir la vérité. Ou plutôt des mensonges bien plus intéressants que les vérités du réel. Tout, alors, se retourne : Weitzmann passe à l'acte, à l'instar du criminel ou du fou. Je veux dire de l'écrivain.

Henri Raczymow : Votre roman prend appui sur un fait-divers qui a défrayé la chronique. En quoi vous a-t-il frappé ? Pourquoi celui-là plus qu'un autre ? Y a-t-il eu de votre part une identification avec tel ou tel de ses protagonistes ? Une pulsion d'écriture s'est-elle en vous aussitôt déclenchée ? Quel a été au juste l'élément de cette histoire qui a résonné en vous ?

Marc Weitzmann : Non, aucune « pulsion d'écriture » ne s'est aussitôt déclenchée, je n'écris jamais sous le coup de la pulsion. J'ai entendu parler de cet homme, accusé d'avoir assassiné un fils dont le corps restait introuvable, comme tout le monde dans les médias à l'époque du procès, en 1997, et, parmi les éléments les plus frappants, figuraient en premier lieu ceux que la presse passait sous silence ou ne mentionnait qu'avec discrétion. Ainsi pouvait-on apprendre dans les comptes rendus d'audience que l'accusé, pour prouver son innocence, affirmait que son fils n'était pas mort et produisait pour sa défense des témoins venus de Tel-Aviv qui prétendaient y avoir vu l'enfant ; pourquoi Tel-Aviv ? mystère. De même « l'autocircconcision » de l'accusé – automutilation, plutôt – était-elle mentionnée dans les articles, quand elle l'était, entre deux virgules, comme en passant, alors que c'est tout de même

loin d'être un acte banal. Cette absence d'intérêt pour les éléments bizarres de cet infanticide supposé – éléments d'autant plus bizarres que, pour le reste, l'affaire frappait par sa banalité – redoublait une autre absence : celle du corps de la victime. Tant d'absence, tous ces trous dans le réel, appelaient la fiction, laquelle semblait trouver son incarnation – puisque tout là-dedans tourne autour des corps – dans le personnage le plus énigmatique de l'histoire, l'épouse accusatrice. Avec, d'un côté, un homme entièrement voué à l'assimilation sociale et à la construction d'une famille, que son désir d'être bon époux et bon père conduisent à la pulvérisation familiale et au meurtre de son fils, de l'autre, une femme si amoureuxment braquée contre son identité féminine et sa maternité qu'elle se réinvente littéralement sous forme de vierge juive, et au centre le corps disparu de leur enfant, il me semblait qu'il y avait de quoi creuser un certain nombre de questions. Celles de savoir pourquoi ces personnages éprouvaient ainsi tant de difficultés à croire en ce qu'ils sont et à agir en conséquence, pourquoi leur propre identité (sexuelle, sociale, nationale) leur semble à ce point répulsive, et pourquoi les systèmes de valeurs ou les croyances qui les fondent paraissent d'autant moins crédibles qu'ils s'y raccrochent avec plus d'acharnement, sont au centre du livre. Bien entendu, il s'agit aussi d'une blague ; le livre est né de l'idée de la rencontre, hautement farcesque à mes yeux, entre cette mère revirginisée par sa conversion fantasmée au judaïsme, et un narrateur, juif, qui, au terme d'un parcours radicalement opposé, fatigué, à quarante ans, par sa propre rage, en viendrait lui aussi à chercher un système de valeurs crédible.

H.R. : Vous êtes-vous posé, avant, pendant ou après l'écriture du roman, des questions d'ordre moral, du type : ai-je le « droit » d'écrire cette histoire ? Et du point de vue judiciaire ?

M.W. : Non, je ne me suis pas demandé si j'en avais le droit ; je me suis demandé comment en avoir le droit. Il me semble que c'est avec cette question que commence la construction d'un livre. C'est une question de forme.

H.R. : Avez-vous été surpris des réactions de la critique touchant ces questions ? Pensez-vous qu'il y a là véritablement un problème ou plutôt que nous vivons dans un monde de plus en plus judiciaire, à la façon américaine ?

M.W. : Non, je suis certain qu'aux États-Unis justement, ce roman n'aurait pas créé le moindre scandale. Je ne pense absolument pas que nous vivions dans un monde intellectuel qui va s'américaniser, au contraire ; les réactions prudes et moralistes de la presse me semblent même françaises jusqu'à la caricature. On oublie tout le temps que si Flaubert est passé en procès pour *Madame Bovary* il n'a pas été condamné par la justice, qui l'a relaxé, mais par les critiques, qui se sont acharnés pendant et après le procès à voir dans le roman un livre de « dépotoir », bon pour les égouts, etc. C'est aussi ce

* à l'occasion de la sortie de son roman *Mariage mixte* (Stock).



Littérature

qui s'est produit avec *Mariage Mixte* ; je m'attendais à une action en justice, je m'attendais aussi à la gagner, et jusqu'à plus ample informé c'est ce qui s'est produit, je ne vois donc pas pourquoi on crie à la « judiciarisation » des mœurs ou à la censure. Par contre, que les journalistes, les mêmes d'ailleurs qui dénoncent cette soi-disant judiciarisation, prennent le relais, ça non, je ne m'y attendais pas. Je ne suis certes pas Flaubert, mais la critique, elle, est bien la même étriquée que celle de l'époque, et il est toujours aussi « ordurier » de tendre un miroir à ce pays ; dès qu'on le fait, on tombe immanquablement sur la cohorte des bonnes âmes littéraires hurlant aux excréments, je ne sais pas pourquoi. *Mariage Mixte* inspire donc « un petit dégoût » à *Libération* (qui à quatre jours du référendum a pratiquement appelé à son retrait des librairies), et il est « nauséabond » pour *La Croix* ; c'est un roman écrit par un auteur « vampire », « pervers », voire « fou » pour les deux tiers des journalistes, lesquels ont fait fleurir à l'envie les métaphores scatologiques sans jamais expliquer ce qui dans le livre même provoquait tant de violence.

concrète que vérité et mensonge sont inextricablement mélangés. Le romancier au contraire les sépare, et il montre cette séparation, au moyen de la fiction, qui n'est pas le mensonge. C'est peut-être parce qu'il montre cette séparation, qu'il laisse voir la fausseté des vies apparemment cohérentes, qu'il est traité de fou, de diable ou de vampire.

H.R. : Votre travail d'écrivain se réfère explicitement à l'auto-fiction, principe romanesque à l'œuvre chez votre cousin, l'écrivain Serge Doubrovsky. Diriez-vous que vous lui avez « volé » cette esthétique ou que celle-ci correspondait exactement à votre nature d'écrivain ? En d'autres termes, y a-t-il eu filiation ? S'agissant de littérature, tenez-vous Doubrovsky pour une manière de « père » ?

M.W. : Absolument pas. Je crois que vous vous laissez emporter par une lecture biaisée de *Chaos*. Pour autant qu'un roman traite de quelque chose, *Chaos* traite de la mémoire, de la manière dont cette mémoire est retravaillée par l'écriture et des ambiguïtés morales de l'écriture. Les meilleurs romanciers sont ceux qui parlent de ce qu'ils connaissent, et puisque j'avais dans ma propre famille un exemple de cette mémoire retravaillée, mythifiée et déformée, il me semblait logique et cohérent de faire intervenir son auteur dans le livre. Je dirais que *Chaos* est un roman sur, entre autres choses, l'autofiction, et non pas une autofiction. Je n'ai pas du tout le sentiment d'écrire des autofictions, mes livres sont beaucoup trop structurés par leur intrigue pour cela, ce sont même des romans plutôt classiques, de ce point de vue, d'une esthétique conservatrice, si on les compare à ce qu'il est convenu d'appeler l'avant-garde, dont l'autofiction se réclame ou s'est réclamé. J'écris des histoires, même si ces histoires incluent en quelque sorte un hors-cadre comprenant pour partie l'auteur. Franchement, je ne vois même pas en quoi c'est neuf. Quant au matériau autobiographique, Philip Roth, Saul Bellow, I.B. Singer, Isaac Babel, Kafka, Proust, et même parfois

Dostoïevski l'ont utilisé aussi bien, ça ne fait pas d'eux des théoriciens de l'autofiction, et, jusqu'à une date récente, personne ne songeait à se focaliser là-dessus.

H.R. : Il est question dans vos romans de quête identitaire. Celle-ci remonte-t-elle à loin dans votre enfance, dans votre adolescence ? Comment définiriez-vous, pour ce qui vous concerne, la judéité familialement transmise ?

M.W. : Je ne suis pas du tout sûr qu'il soit question dans mes romans de « quête identitaire ». Ou alors, c'est de manière très vaste, à la manière dont les enfants se posent la question « qu'est-ce qu'être soi ? », ou « pourquoi je suis moi ? » ou encore, « comment une partie de moi peut-elle échapper à ce point à ma propre raison ? » L'impuissance de la raison face à nos déterminismes, et la possibilité ou non de donner un sens à son existence en intégrant tant d'irrationnel est ce qui m'intéresse, et, parmi ces déterminismes, il y a, entre autres, « le fait juif » – qui n'est pas, loin s'en faut, le plus rationnel. ■

Ce serait pourtant intéressant. J'ai beaucoup réfléchi au sujet et malgré tous mes efforts pour rationaliser, je n'arrive pas à complètement exclure quelque chose comme un fantasme antisémite dans ces réactions ; beaucoup des détracteurs du livre sont venus me dire qu'ils trouvaient par exemple insupportable la scène de la circoncision ; en revanche, c'est curieux pratiquement personne ne parle de la dernière scène.

H.R. : La vérité et le mensonge n'ont pas le même statut dans la littérature et dans la réalité. Mais quand le roman met en scène ces deux dimensions qui dans le réel sont en principe scindées, comment le romancier au bout du compte y retrouve-t-il ses petits ? Ne risque-t-il pas de devenir « fou » ?

M.W. : Il me semble que c'est le contraire, non ? Allumez votre télé, lisez les informations par exemple sur le Moyen-Orient, ou plus simplement parlez à votre conjoint : c'est dans la réalité, du moins dans notre réalité la plus quotidienne et



Photo John Foley/Opale



Dialogues de sourds

Pour rectifier des « erreurs », certains n'hésitent pas à remettre en question l'essentiel. Dans le désir de ne voir dans certains crimes que des délits punissables d'une amende, d'autres n'hésitent pas à comparer délits et crimes. Ils iront couvrir un criminel au nom, par exemple, de bons sentiments en oubliant qu'ils deviennent de ce fait complices de crimes.

Le négationnisme né en France en 1950 n'a cessé depuis de faire des émules. L'abbé Pierre se porte ainsi défenseur de son ami de quarante ans Garaudy, « oubliant » la nature des faits reprochés à son ami Garaudy qui doute de la réalité du massacre des Juifs et demande un débat d'historiens sur le sujet. Ce même Garaudy est applaudi dans certaines capitales arabes où le peuple n'avait jamais cru un mot de ces « fables sionistes » destinées à camoufler le fait « colonisateur » d'Israël, pour reprendre le titre d'un livre de Maxime Rodinson.

Tout serait à ranger au placard s'il ne se trouvait pas systématiquement de bonnes âmes pour essayer de faire resurgir le bon vieux passé où les Juifs étaient persécutés. « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était ! » Qu'elle était belle cette époque de pogromes où les uns pleuraient les victimes et les autres déclaraient qu'elles n'avaient pas volé ce qui leur arrivait !

Toutes ces réflexions seraient inutiles s'il ne s'était trouvé dans ma propre famille une âme charitable pour me rappeler que l'antisémitisme le plus caricatural existait encore. Cela donne : « Certes, il y a des négationnistes qui ne veulent rien savoir des chambres à gaz, mais leur attitude n'a pas empêché les gouvernements allemands de faire leur devoir objectif envers les rescapés et victimes. Le négationnisme juif, quant à lui, n'est pas aussi innocent. Il a pour conséquence la destitution massive et sérieuse de quelques millions de Palestiniens et leurs descendants ». Cette formulation implique évidemment que les autres négationnistes sont plus innocents ! Cela donne aussi : « Le droit au retour est actuellement sujet de conférences et débats dans les communautés palestiniennes partout dans le monde de ceux qui soupçonnent Arafat de vendre ce droit aux sionistes pour trente pièces d'argent ».

S'il n'existait qu'un « Juste » à Sodome et Gomorre il faudrait le sauver. L'histoire a choisi de faire fuir ce « Juste » de ces villes avant qu'elles soient détruites. Nier le problème palestinien est impossible car il existe d'authentiques victimes chez les Palestiniens. Le vrai problème est d'identifier les victimes parmi tous ceux qui ont fui et qui constituent les « réfugiés palestiniens ». Y a-t-il des Justes parmi ces Palestiniens ? Ce qui est sûr, c'est qu'on ne les entendait pas quand Choukeiry menaçait Israël du pire. Qu'en est-il aujourd'hui ? J'entends les applaudissements que reçoit Garaudy quand il est invité à parler dans certaines capitales. Que dire des trente pièces d'argent, prix de la trahison de Jésus par Judas selon une tradition empreinte d'antisémitisme. Faire d'Arafat un Judas qui trahirait « les Palestiniens » relève d'un procédé qui fait appel au substrat culturel antisémite de l'interlocuteur. Ce procédé frise l'incitation à la haine. Quel est le but recherché ? Faire resurgir un passé où les Juifs subissaient l'antisémitisme et provoquer chez eux des réflexes de peur ou d'identification aux victimes.

L'outrance verbale, si elle satisfait l'orateur, a quelquefois un

effet sur l'auditeur contraire à celui qui est recherché. Le problème n'est pas d'être sourd aux souffrances des autres. Il est de le devenir quand l'écoute des insanités antisémites rend sourd à ces souffrances. ■

Edmond Kahn

« Qui est Juif ? »

1. Qui est Juif ?¹ – de génération en génération elle se transmet, la question. Enfin, chez les laïques. La réponse sartrienne, « est Juif celui que les autres considèrent comme tel », peut-être pertinente en son temps, a été remplacée par « est Juif celui qui se considère comme tel » qui attribue la définition à l'intéressé et semble donc plus satisfaisante : peut-on imaginer mieux que l'autodétermination ?

2. Toutefois, on oublie généralement d'ajouter à cette définition : « ... et qui est d'ascendance juive », précision qui allait de soi au temps où être Juif était du malheur potentiel et où s'affirmer Juif relevait plus d'une fidélité que d'un sens pratique. Elle n'est pas inutile aujourd'hui, dans une situation qui évolue et où, s'il faut le rappeler, un nombre important d'habitants de l'ex-Union Soviétique se sont un jour déclarés Juifs pour pouvoir émigrer plus facilement. Même au plus tolérant des laïques cette usurpation utilitaire ne peut apparaître que comme un subterfuge temporaire. Nous voici dès lors dans le même camp que les religieux, à refuser l'entrée du « peuple élu » aux intrus... D'une manière plus subtile, étant donné que la persécution dure appartient, du moins dans nos pays « civilisés », au passé², et comme il subsiste du mythe juif une aura d'intelligence, de réussite, de richesse et que sais-je encore, on ne peut plus exclure qu'une mode de se dire Juif apparaisse chez quelques-uns qui ne le sont ni d'Eve, ni d'Abraham.

3. Et alors ? Et alors, ce n'est pas innocent. La minorité juive subit une perte continue de substance. Par abandon de la judéité chez ceux qui pensent qu'être Juif ce n'est pas important, par les mariages mixtes, par une inexorable dilution culturelle, linguistique, historique. Accepter comme Juifs tous ceux qui un jour ont l'idée de se clamer tels, loin de compenser ces pertes, ajouterait encore un facteur à cette dilution. À moins d'instaurer une sorte de « conversion laïque », d'obliger l'impétrant à faire montre d'un savoir et d'une sensibilité qui seraient considérés (par qui ?) comme satisfaisants... Voyez où mène la logique dans une affaire qui est, en vérité, irrationnelle.

4. Pour finir, encore une retouche à l'affirmation de l'alinéa 2. On devrait, selon ses termes, considérer Son Éminence le cardinal Lustiger comme Juif, puisqu'il remplit les deux conditions de ce paragraphe. Pourtant, la réticence est légitime, dans la mesure où l'intéressé se dit juif pour des raisons de continuité religieuse et que, si l'on suivait son raisonnement (et celui aussi des « juifs pour Jésus »), le judaïsme se fondrait dans le christianisme, et alors les Juifs laïques se sentiraient bien seuls.

5. Tout cela pour dire que s'il faut une définition du Juif, elle reste encore à trouver. ■

J. S. Nakhalnik

¹ Cette note adopte la convention « Juif » : membre du peuple juif ; « juif » : celui qui est de religion mosaïque.

² L'auteur a conscience de l'optimisme de cette affirmation, mais c'est une affaire de tempérament personnel.



Le Web di@sporique

Jean Maslo

Avertissement : L'abus de Web peut nuire gravement à votre santé et à celle de votre entourage.

Le webcoolisme est une forme avérée de plaisir solitaire. Je le sais, je m'y livre chaque jour. Comme tous les addicts, je fais du prosélytisme. Si vous n'êtes pas encore webcoolique et que plonger ne vous fait pas peur, laissez vous guider. Je vais vous donner une recette qu'il est facile de suivre si vous disposez d'un ordinateur, d'une cafetière électrique, d'une chaîne stéréo et d'un modem. Suivant que vous êtes de tradition ashkénaze ou séfarde, vous pourrez agrémenter cette recette d'un bouquet garni ou de feuilles de menthe fraîche. Are you ready ?

Allumez votre ordinateur, la cafetière électrique et votre chaîne stéréo. Si vous habitez en région parisienne, branchez votre tuner sur 89.9. Vous entendrez du bon jazz et pas de pub. Disposez votre souris au centre du tapis, buvez une gorgée de café et installez-vous bien au fond de votre fauteuil.

Double-cliquez sur *Explorer* ou sur *Netscape* puis sur un moteur de recherche, *Copernic* par exemple. Tapez « Jewish », « Juif » ou « Yiddish », laissez rissoler puis touillez avec votre souris. Un délicieux fumet webcoolique se dégage. La cuisson commence. Copernic éparpille sur votre écran tout plein d'adresses. Vous en prélevez une, l'ouvrez et lisez sur le message d'un marchand de bonneterie.

« Use your head to deliver a message with the Gore-Libermann kippah . \$ 6.95 + 1 \$ shipping. » Bien que les élections américaines soient passées, c'est la pièce qui manquait à votre *Judaïca* ou qui vous donnera l'occasion de faire un cadeau. Vous couvrez, mettez en réserve à l'aide d'un signet et cherchez plus loin. Le fumet webcoolique envahit votre bureau. Évitez de renverser votre café sur le clavier et touillez à nouveau :

Virtual Jerusalem, Jewish Chat 24h/24h, Vétérans juifs de la guerre du Golfe, Mendele, ah! *Mendele*, vous connaissez ? Un quotidien littéraire écrit moitié en yiddish – mit lataynishe burshtabes – (en lettres latines), moitié en anglais.

Le yiddish transcrit en lettres latines, suivant la méthode Yivo, est une solution pour faire vivre la langue. J'ai découvert cette pratique en lisant *Maus*, une bande dessinée sur le nazisme et les camps de concentration éditée en anglais, en yiddish et en yiddish latinisé pour les lecteurs qui comprennent le yiddish mais ne le lisent pas. C'est une méthode de feignant qui fonctionne très bien. J'ai, par e-mail, une correspondance suivie en mameloshn avec un médecin de Stockholm, un fabricant d'éviers du New Jersey et un haut fonctionnaire sud-américain par l'intermédiaire d'un clavier azerty. Ce n'est pas cachère mais facile d'utilisation lorsqu'on est yiddishophone et que l'on a des difficultés à manier les lettres hébraïques ou si l'on ne possède pas le logiciel ad hoc.

Continuons, prélevons *Jewish Chat 24h/24h*, mettons le à dégorger puis épluchons : Ce site dégage une odeur capiteuse lorsque interviennent Sarasexy, LovelyShosh, Fifi ou Nora. Mais il faut cependant choisir son heure de connexion. En affichant *Jewish Chat*, vous trouvez avant dix heures du matin : les insomniaques de la Côte Ouest des États-Unis et quelques Européens qui viennent faire un tour furtif. De midi à vingt heures : les Australiens et les lycéens frondeurs à l'invective et l'injure faciles. Ces chérubins facétieux se traitent de Palestiniens lorsqu'ils altèrent par des bouffonneries dactylographiques leurs conversations. Après vingt-deux heures : la faune, la drague, le délire. Langues principalement pratiquées : l'anglais, de temps en temps le yiddish et l'hébreu utilisés par des juifs religieux qui font du pilpoul, et rarement le français. À noter que les gros mots sont censurés par *Jewish Chat*, traitez quelqu'un qui vous insulte de « shmock », vous aurez une surprise.

Touillons à nouveau en buvant une gorgée de café : *Yiddish radio in Australia*, une masse d'adresses sur l'Holocauste, *Arbeter-ring* à N.Y, à L.A., à Paris et *Ukrainian chassidic site*, tiens, ce site est en anglais, bizarre...

Pris par la griserie, mettons à tremper dans un saladier : *Shtetl, Yiddish joke, La vérité si je mens, on est sur le ouaib*, (c'est bien le nom d'un site) et *Forward*, l'édition anglaise du journal bundiste américain. Vous laissez reposer, buvez un peu de café, puis démoulez le site du *Jewish joke* :

C'est une blague en yiddish, avec des lataynishe burshtabes, d'un juif amérindien, Geronimowitz qui part à la chasse au bison sous les quolibets de sa femme Pocayenta et de sa fille Minirowitz... une histoire de couteau cachère... ha ! ha ! L'ébriété vous rend badin, vous démoulez *La vérité si je mens* et ses blagues du Sentier :

– Allô maman, ça va ?

– Ça va.

– Oh ! Désolé, je me suis trompé de numéro.

Vous reprenez votre saladier, ajoutez respectivement une poignée de Juifs du Maghreb, une pincée de Juifs portugais du sud-ouest, de Yapanisher yid, puis de Juifs laïques et humanistes. Tous ces ingrédients se trouvent sur Copernic. Vous les pêlerez plus tard. En attendant, si l'ébriété ne vous empêche pas de vous lever, allez dans la cuisine chercher une cuiller rase de farine de matzoth (facultatif), vous en profiterez pour baisser le son de votre chaîne et reprendre un pot de café. Jetez la cuiller de farine sur votre clavier et dressez sur l'écran rectangulaire les sites Klezmer. Votre ivresse atteint son paroxysme :



New Orleans Klezmer's All Stars, Virtual Klezmer von Deutschland, Klezmer-hois de Cracovie, Kapelye de New York, Leeds Int'nal Klezmer Festival, presque tous ont une entrée audio. Pour les écouter, cela sera un peu long si vous n'êtes pas branché sur Cybercable ou sur l'Adsl. Pendant que votre modem 56 Kbps mouline la musique qui vous fera remuer les jambes, découvrez « the theory of klezmer music » écrit par un étudiant de Berkeley ; cela fait partie de la merveilleuse richesse didactique du web.

Vous écoutez enfin les Klezmers, d'abord vos jambes gigotent,

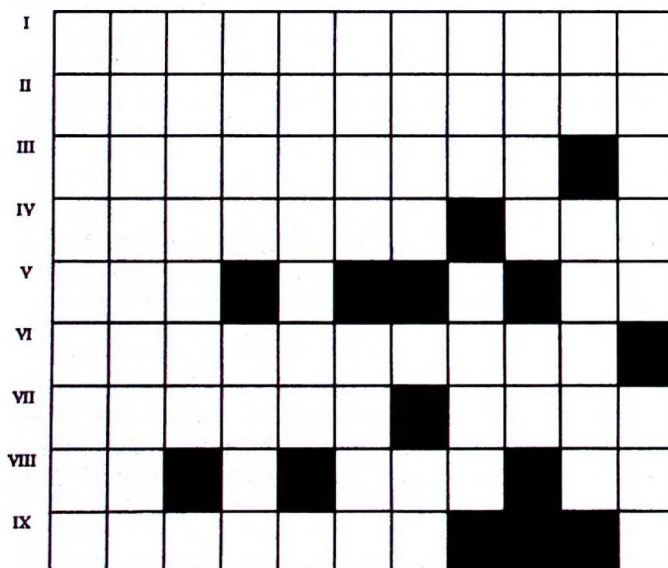
vous hochez la tête en cadence, puis vos bras se lèvent et s'étirent vers le ciel, c'est alors que vous apercevez votre montre, panique, vous êtes en retard.

Vous éteignez l'ordinateur, la cafetière, la chaîne stéréo. En vous précipitant sur vos chaussures, vous prévoyez l'heure à laquelle vous allez de nouveau afficher *Copernic*. C'est fait, vous étiez prévenu, plonger dans le web di@sporique rend dépendant. Bienvenue au club.... ■

Mots croisés

Philippe Lazar

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11



Horizontalement

- I Nouveau Juif pour leGrand Rabbin
- II Esther, au fond, n'en était-elle pas une à sa manière ?
- III Simiomorphismes
- IV Comblés jusqu'à l'excès. Moi pour moi
- V On ne peut être et l'avoir. Vague être
- VI Une façon controversée d'occuper le Territoire
- VII Frontière commune au mouchoir et à la nappe. Nym-
phe sans imagination
- VIII Au milieu des terres, qu'elles soient libres ou occu-
pées. Spécialité médicale plus connue par son sigle que
par son nom. Or symbolique
- IX Était-elle moins tyrannique que son époux ?

Verticalement

- 1 Contrat d'assurance-survie pour un Juif
- 2 El Al les dispensera-t-elle du shabbat ?
- 3 Stéréotype suisse
- 4 Pour amorcer une vive apostrophe. Toute pluralité com-
mence par là
- 5 Apporte sa contribution à la décélération de la croissance
démographique mondiale
- 6 Partie arrière d'une voiture. Crème anglaise
- 7 Membrane colorée percée d'un orifice. Au cœur de
Domrémy (-la-Pucelle)
- 8 Récuse franchement. Anti-mythes
- 9 Un peu moins que dièse. À prendre au milieu du manche
- 10 À la fin de l'hiver. Crème pas seulement anglaise
- 11 Feu un pyromane. Salue la fin de ces mots-croisés

Nounours

DIASPORIQUES est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

Directeur de la publication : H. Korn. Comité de rédaction : D. Rousset, A. Weil, R. Marienstras, Ph. Lazar, J. Burko (secrétaire de rédaction). Conseil d'orientation : les précédents plus E. Marienstras, F. Weil, E. Kahn, A. Spira. Correspondant aux États-Unis : Nelly Furman. Correspondant pour la Bosnie : Carol Mann. Correspondant à Vienne (Autriche) : Johannes Gielge. Maquette : C. Dupuy. Mise en page : J.-F. Lévy. Illustrations : I. Elster. Dessins : Cl. Font. Relations extérieures : Cl. Kahn. Travaux graphiques : B. Lévy. Corrections : A. Weil. Impression : Imprimerie Lienhart, Aubenas. N° ISSN 1276 4248. Les textes publiés par *Diasporiques* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Le Cercle Gaston-Crémieux a été fondé en 1967 par J. Huppert, G. Isotti-Rosovsky, Cl. Lanzmann, Ph. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosovsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocékas.

Pour tout renseignement sur le Cercle et sur son fonctionnement, ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser à

Jacques Burko ; 56, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.



Des traces dans le sable

Rolland Doukhan

Quel avenir la Diaspora juive peut-elle avoir dans notre pays ? Cette question, quand elle est posée abruptement, recèle une part d'angoisse qu'elle n'a pas manqué de susciter en moi. Mais vite cette angoisse m'est apparue non seulement injustifiée, mais encore quelque peu obsolète ou inadaptée aux temps que nous traversons.

Récemment, au cours d'un dîner, un de mes amis m'a proposé ce qu'il pensait n'être qu'une énigme. La voici :

« En plein milieu d'un immense désert de sable, une caravane découvre, éparpillés sur des dizaines de kilomètres, des vêtements de toutes sortes, allant de la simple casquette jusqu'aux bottes de cuir, en passant par des vestes, des chemises, des pantalons... Un peu plus loin encore, et sur deux ou trois mètres seulement, quelques traces de pas laissées par les pieds d'un seul homme. Puis soudain, étendu tout nu et inanimé, voici le corps de celui qui a parcouru deux ou trois mètres avant de s'écrouler sur le sable. Exactement comme s'il avait surgi de terre par quelque prodige. Autour de lui il n'y a rien, hormis trois ou quatre fétus de paille. Nulle empreinte de roues, ni de pieds d'animal, nulle trace d'un véhicule quelconque. Comment expliquer cette présence et quel sens donner à cette apparition ?

Comme toujours, la réponse est bien sûr très simple : l'homme faisait partie de l'équipage d'un aérostat composé de trois ou quatre personnes. Le ballon plus ou moins en perdition, il avait fallu procéder à des délestages, d'où les vêtements éparpillés sur une grande distance, au fur et à mesure de la descente de l'engin. L'équipage, à court de vêtements à jeter, a tiré au sort celui qu'on lancerait dans le sable par-dessus la nacelle alors que le ballon commençait à frôler la surface du désert. Ce dernier délestage va permettre au ballon de s'élever et d'atteindre des couches d'air chaud avant de disparaître. Les fétus de paille sont donc ceux qui ont servi à désigner, par tirage au sort, le malheureux découvert par la caravane ». Cette énigme m'est apparue comme une bonne entrée en matière susceptible de me permettre d'aborder mon sujet par une petite note d'Histoire.

Les différentes communautés juives dans le monde peuvent être assimilées à ces aérostats que les tribulations de l'Histoire ont contraints à sauter, ça et là, dans le sable immense des sociétés d'accueil. Comme le malheureux naufragé de mon énigme, elles ont dû, pour poursuivre leur navigation et atteindre les couches d'air chaud susceptibles de les mettre à l'abri du mauvais sort, se dépouiller de leurs bagages les plus encombrants. Mais une fois arrivées à bon port, elles se sont aperçues que, pour mieux se fondre dans le pays où elles allaient vivre, il leur fallait aussi se défaire d'autres bagages qui semblaient peser d'autant plus lourdement qu'ils étaient apparemment inutiles pour la nouvelle vie qui les attendait. C'est ainsi que les Juifs, comme bien d'autres peuples voués à l'errance et à la dispersion, ont dû se défaire de certaines de leurs coutumes quand elles contrevenaient à celles en cours dans le pays, de leur culture ou de leur musique quand elles détonnaient dans le concert ambiant, et parfois de leur langue elle-même qu'ils arrivaient à mêler aux langues nouvelles qu'ils rencontraient.

Il leur a bien fallu aussi manger, se vêtir, parler avec les autres, et même, pour se perpétuer, procréer. C'est-à-dire, parfois, se mélanger avec des membres de communautés différentes de la leur.

C'est ainsi que, peu à peu, elles ont acquis le langage, la cuisine, les us et coutumes, du pays où elles s'étaient posées, tout en les mêlant à ce qui faisait leur spécificité. Souvent, sans le vouloir, elles sont devenues l'une des pièces d'un patchwork.

Un « patchwork », il est bon de le rappeler, c'est, en général, une pièce de tissu faite de morceaux d'étoffes de couleurs différentes, assemblés entre eux, de façon régulière ou irrégulière, peu importe, mais dont l'ensemble donne, en définitive, un objet complet, unitaire, et qui a, soit une utilité, soit une esthétique, soit les deux à la fois. Ce peut être là aussi une bonne définition de ce qu'on nomme une nation, c'est à dire un ensemble complexe fait de morceaux de populations différentes, de cultures et de langues différentes, et parfois, d'Histoires

différentes. Je n'en veux pour exemple que celui qui vous est le plus familier : les États-Unis d'Amérique. S'ils se sont appelés ainsi, c'est bien qu'à l'origine, il s'agissait d'États, sinon de groupes humains aussi désunis que différents.

Le patchwork

Je peux en dire autant de l'Afrique du Nord, peuplée il y a plus de trois mille ans de groupes humains divers dans lesquels prédominaient ceux que, pour faire simple, on a appelés les Berbères, je veux dire ceux que les Européens ont appelés les Berbères, mot qui n'est qu'une déformation du mot barbare. C'est vous dire dans quel mépris les sociétés qui pensent détenir le monopole de la civilisation tiennent les sociétés qui ne leur ressemblent pas ou que, simplement, ils ne connaissent pas.

Au milieu de ces Berbères a déferlé la conquête romaine qui a occupé la presque totalité de ce qu'on nomme aujourd'hui le Maghreb. Très vite, d'autres groupes, plus ou moins importants, sont venus ajouter leurs broderies à ce patchwork en formation, les Juifs, les Grecs, d'autres encore. Et je ne parle pas de ce qui a été une véritable invasion, celle des Vandales, venus de l'extrême nord de l'Europe, qui ont occupé l'Algérie pendant plus de trois cents ans. Et ce n'est pas un hasard si on trouve aujourd'hui bon nombre de kabyles blonds comme les blés... ou comme les Vandales.

Bien plus tard, quelques six siècles après le début de notre ère, les Arabes sont arrivés qui ont progressivement installé dans tout le Maghreb leur culture et leur religion.

Tout cela a fait un creuset, je le répète, un « patchwork », dans lequel chaque morceau d'étoffe a conservé sa couleur, je veux dire sa musique propre, qu'il s'agisse de la langue, de la religion, d'un savoir spécifique ou, tout bêtement, de ce qu'on appelle les traditions, mais tous ces éléments s'imprégnant les uns des autres, se tressant l'un l'autre pour donner vie et corps à d'autres enfants, différents et les mêmes pourtant.

Durant des siècles, chacun de ces morceaux d'étoffe a appris à vivre à côté



de son voisin. Bien sûr, il y a eu des moments difficiles, des périodes de violence où ce n'était pas de la musique qui s'échangeait entre ces populations, ni des vêtements, ni des habitudes culinaires, mais des coups, des cris de haine, et même des balles. Il reste qu'il y a eu cependant ces années innombrables de paix et de confiance où, chacun habitant chez soi, s'est édifiée une société plus ou moins conviviale, avec ses langues, ses us, et ce qu'il faut bien appeler sa civilisation.

Aujourd'hui, l'histoire contemporaine a suscité une nouvelle diaspora pour les communautés juives. Il n'est pas dans mon propos de parler de celle issue de la Shoah. Je voudrais parler de cette diaspora, plus proche de nous et un peu moins tragique, qui a vu, dès le début des années soixante, s'opérer la migration massive des Juifs d'Algérie, et celles, moins brutales, des Juifs de Tunisie et du Maroc.

Tout de suite, je dois rappeler quelques chiffres. La population de l'Algérie des années cinquante oscillait entre 8 et 9 millions d'habitants, le nombre des citoyens français, Juifs compris, s'élevait lui à un million environ.

Particuliers

À partir de ces faits objectifs, et pour bien comprendre le particularisme de ces Juifs dans cette deuxième moitié du xx^e siècle, je dois expliciter deux ou trois paramètres essentiels :

1) Tout d'abord, du fait du décret Crémieux, les Juifs d'Algérie sont *automatiquement français* dans un pays où, on l'a vu, 7 habitants sur 8 ou 9 ne le sont pas.

2) Ils pratiquent une religion différente de celle qui prédomine à 90% dans le pays.

3) Bien qu'ayant échappé à la Shoah, ils ont cependant subi les lois de Vichy et en gardent rancœur et amertume.

Aussi, lorsque l'Indépendance de l'Algérie va les jeter pêle-mêle dans les bateaux ou les avions, ils ont le choix entre deux destinations privilégiées : la France, dont ils possèdent la langue et la culture, Israël, dont ils se sentent quelque part les héritiers affectifs et historiques, sans pour autant bien analyser ces deux dernières pulsions.

C'est donc en France que ces Français

qui sont juifs vont, pour le plus grand nombre, poser leurs bagages et panser leurs plaies.

Parler de diaspora à leur endroit semble donc en même temps juste et légèrement faux : ils débarquent dans un pays où les plus pauvres d'entre eux n'ont jamais mis les pieds, un pays où ils ne sont pas nés, mais dont, par une bizarrerie de l'Histoire, ils sont pourtant citoyens à part entière. D'ailleurs, aucun d'entre eux ne va renier l'appellation fallacieuse de « rapatrié ». Ils *retrouvent* une patrie qu'ils n'ont jamais perdue, tout simplement parce que c'est cette patrie elle-même qui a bougé, qui a glissé d'une rive à une autre. Mais ces Français dont je viens de dire qu'ils sont des citoyens à part entière, sont-ils assimilables aux Bretons de Plougastel, aux Alsaciens de Colmar ou aux Parisiens de l'Île-de-France ? Les difficultés inhérentes aux premières années de leur insertion prouvent à l'évidence que ces Français juifs d'Algérie ne sont pas seulement dépositaires d'une religion qui les distingue de la grande majorité du peuple de France, ils sont aussi les acteurs d'une culture très particulière dans laquelle la langue hébraïque, bien sûr, mais aussi la langue arabe sont presque aussi présentes que la langue française, dans laquelle la nourriture, la musique, la façon de vivre et de mourir, restent des composantes parfois irrationnelles, mais toujours incontournables.

Je me dois, là, de faire une pause, une incise qui peut vous paraître obsolète parce que carrément marxiste : en effet, dans ce flot de rapatriés, je veux distinguer les réfugiés bourgeois ou petit-bourgeois, des réfugiés pauvres, qu'ils fussent ouvriers, employés, ou travailleurs manuels. Pourquoi ce distinguo ? Parce que l'accession à l'instruction supérieure et à la culture française dominante (je veux dire en Algérie) était le fait des classes aisées. Est-ce à dire que, culturellement parlant, ces classes étaient plus *riches* que les autres ? Je réponds : non ! En effet, quels sont les paramètres dominants dans la *richesse culturelle* d'un peuple (qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec la *richesse culturelle* d'un individu) ? Ce sont d'une part la permanence, d'autre part la mobilité. Pour sortir un peu d'un jargon que je n'affectionne pas, cela signifie qu'un peuple riche

culturellement se doit d'une part de pérenniser ses acquis, d'autre part de laisser sa porte ouverte à des apports extérieurs. Aucune langue vivante au monde n'échappe à cette loi pour rester justement vivante.

Lors des premières années de vie de la communauté juive immigrée en France, le judéo-arabe n'a perduré qu'à l'intérieur des familles dites défavorisées. Pour être franc, ce judéo-arabe était peu à peu devenu un franco-judéo-arabe. La langue française était bien sûr utilisée majoritairement à l'extérieur, dans les rapports sociaux du travail ou du commerce, mais lorsque ces Juifs se retrouvaient entre eux, cet incroyable mélange des trois langues prévalait. Il ne faut pas sous-estimer alors le fait qu'il ne s'agissait pas seulement d'un outil, mais aussi de ce qu'il contenait. On ne dit pas les mêmes choses, on n'agit pas les mêmes idées *en français, en arabe, ou en judéo-arabe*. Cette langue a ainsi été utilisée dans des créations diverses, comme des films, des chansons, des livres, parfois, mais plus rarement. La musique, réputée sans frontières, a, elle aussi, traversé la Méditerranée sur les bateaux qui emmenaient la communauté juive hors d'Algérie. Mais cette musique n'était pas, elle, une *rapatriée*.

C'est peut-être pour cette raison qu'elle a fait florès sur les rivages de France. En effet, ce sont les Français dits de France qui ont apprécié cette musique arabo-andalouse, (ou arabo-judéo-andalouse) par une naturelle attirance pour ce qui leur semblait un exotisme à portée de main. Mais, je me répète, cette musique, en même temps outil et objet, en même temps contenant et contenu, est devenue un élément nouveau, *enrichissant* autant qu'*enrichi*, qui s'est adapté, déformé, rajouté, à tout le folklore culturel qui habite ce que, par un délicat euphémisme, on nomme les cités ou les banlieues, les mots *ghetto* ou *réserve* ayant une déplorable réputation. Et là, j'en reviens à l'incise pseudo marxiste que je soulevais un peu plus haut.

La bourgeoisie et la petite-bourgeoisie juives, qui, lors de leur vie « normale » en Algérie, se targuaient de n'être riches que de culture française ou mieux encore, *occidentale*, ignoraient à peu près tout des beautés ou du contenu de la musique arabo-andalouse, et même de la culture qui sous-tendait cette musique, se vantant



même de cette ignorance. Pourtant, la plupart des ancêtres de ces classes aisées avaient été les dépositaires, sinon les vecteurs de cette culture. Arrivés en France, ces Juifs se sont un peu plus ingéniés à se différencier des autres, se piquant de n'aimer, de ne pratiquer, de ne connaître, que la culture, la musique, la littérature qui avait droit de cité en France ou dans le monde occidental. Je m'avise que mon propos peut sembler désobligeant à l'encontre de telle sonate de Mozart, de tel poème de Ronsard ou de tel roman de Flaubert ou de Gide. Ce serait mal me connaître, car je trahirais, ce disant, ce à quoi je tiens par-dessus tout en matière de culture, à savoir l'enrichissement des uns par les autres, la maison portes ouvertes.

Cette communauté juive en France, n'a donc fait que reproduire le schéma de la société qui la structurait en Algérie : les couches qu'on nomme populaires, les pauvres, quoi, ont tenté de conserver le plus longtemps possible les modes de vie qu'elles avaient au pays. Les riches, eux, se sont empressés de perdre ce qu'ils n'avaient jamais possédé, à savoir la langue, je veux dire plus précisément, *le parler*, la musique, le regard jeté sur les choses, et même la façon de pratiquer la religion. Les rituels religieux, comme toujours chez les Juifs, ont beaucoup contribué à la transmission d'habitudes culinaires incontournables, mais aussi de goûts musicaux, sinon littéraires.

Et demain ?

Alors que penser, dans ces conditions, de l'avenir de la communauté juive en France ? Cette question revient à poser très exactement celle de son identité en diaspora : comment faire partie d'un tout, sans pour autant perdre le petit morceau qui est soi ?

Je me suis moi-même souvent interrogé à ce sujet. Tout d'abord, j'ai voulu savoir la part de Maghreb qu'il y avait dans ma judéité, c'est à dire, pour parler clair, j'ai voulu savoir ce qui, dans l'expression « juif arabe » revenait d'une part au « juif » d'autre part à « l'arabe ». J'ai voulu ensuite rechercher et évaluer les traces qu'avait laissées ma judéité dans ce Maghreb où j'ai vu le jour. Mais ce deuxième aspect de la question serait trop vaste pour être exposé ici. Il me faudrait par ailleurs avoir un talent universitaire

que je ne possède pas. J'ai donc réfléchi à ces questions comme quelqu'un qui, humblement, se souvient.

Qu'avais-je en moi d'arabe ? Et que demeurerait-il de cette part en moi après un demi-siècle de vie en France ? Est-il besoin de préciser que, lorsque je parle de cette part arabe, il ne s'agit pas le moins du monde d'une part musulmane ? Mais l'amalgame et la confusion entre arabe et musulman sont choses si fréquentes de nos jours et sous nos latitudes que je prends le risque de la redondance.

Donc, plus je réfléchissais à ces questions, et plus je savais que les réponses se trouvaient dans mes jeunes années, celles qui nous fondent pour finir par nous faire. Les souvenirs de quand j'étais petit, essentiellement c'était la rue, c'étaient les rues. Dès que je me retournais, je retrouvais des rues.

La rue qui menait à mon école primaire et qu'on devrait appeler superbement l'école première, la rue qui menait à l'école juive, celle que nous appelions l'Alliance israélite. Et c'était la rue où nous jouions aux petits tas avec des noyaux d'abricots, la rue des genoux écorchés, la rue de Beckilla la bouchère, la rue du droguiste, la grande rue du lycée aussi. Que sais-je encore ? Des rues, toujours des rues, parce qu'en fait, c'était dans les rues que nous habitions. Habiter la rue, cela signifiait aussi y rencontrer ceux qui n'étaient pas *nous*, cela signifiait se heurter, se mesurer avec ceux-là que nous pensions hostiles parce que différents. Étaient-ils nos frères, des frères d'une autre mère ou d'un autre père ? Étaient-ils nos ennemis ? Ils étaient probablement, ils étaient confusément, les deux à la fois : des frères ennemis.

Bien des années plus tard, arpenter ça et là des banlieues autour de Paris, j'ai cru reconnaître ces demi-frères, ces faux frères-ennemis, sans les retrouver vraiment pour autant. J'ai appris à les écouter, à délimiter, à définir leur territoire, de même que lorsque, enfant, je parcourais ces rues où, eux et nous, nous marchions avec des pas différents. Il est vrai que les vents de l'Histoire avaient soufflé qui m'avaient fait partager l'essentiel de leurs combats et parfois une partie de leur démarche. J'avais donc aussi appris à les aimer.

Aujourd'hui, alors que près de quarante ans se sont écoulés depuis le départ massif des Juifs d'Algérie, que penser de leur façon de vivre, de leur devenir, de leur identité même. Ils sont arrivés en France (ou ailleurs) avec, dans leurs bagages, beaucoup d'amertume, beaucoup de colère et, parfois, pas mal de haine. Mais ils avaient aussi leurs habitudes, leurs rites, leur langue. Un accent, ce n'est pas si anodin que ça quand il s'exprime sous des cieux où il n'est pas né. Il vous donne une couleur, un aspect que les autres remarquent, en un mot, il vous *nomme*.

Tout au long de ces années, les Juifs ont, d'une part, adopté un mode de vie nouveau, d'autre part, adapté certaines de leurs habitudes à celles de la société française. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que, depuis 1962, deux nouvelles générations, à tout le moins, sont nées. Les enfants de ceux qui avaient jeté un dernier regard sur les côtes algériennes depuis les bateaux de la peine, ont eux-mêmes fait des enfants. Et là, il convient de soulever ce qui, pour les instances religieuses de cette communauté, représente un danger majeur et une angoisse importante : le problème de la mixité. Il semble qu'aujourd'hui près d'un couple sur deux en France soit un couple mixte. Lorsqu'on sait l'absence quasi totale de prosélytisme qui existe dans la religion juive, on peut mesurer l'ampleur de ce que certains appellent un désastre, mais que moi je qualifie de richesse. En effet, si l'on enferme la notion d'identité juive derrière les murailles épaisses de la religion, si on la « réduit » à cette seule dimension, alors, bien sûr on peut parler de future disparition de la judéité. Mais si, comme beaucoup de mes amis, on définit cette identité à l'intérieur de l'Histoire de notre peuple, à l'intérieur de sa culture, de sa littérature et même de sa participation active à la vie citoyenne de ce pays, alors, on s'aperçoit qu'être juif, même si le J majuscule disparaît, parce qu'il a disparu, c'est continuer à l'être tout simplement, mais dans le cadre de vie que nous avons choisi.

J'ai été, comme la plupart des miens, un Juif d'Algérie. Je revendique tout simplement le fait d'être un Français juif. ■



Simon Doubnov

Dans les écrits de Simon Doubnov, historien du peuple juif assassiné par les nazis, nous avons sélectionné ces deux brefs textes importants :

Lettre à Latzki-Bertoldi, 1936

Quand tu me demandes, en tant que vieux camarade du Folkspartei, si le mouvement que nous voyons dans nos propres rangs en vue d'un départ en Palestine, si ce n'est pas là une « négation de la Diaspora », je dois répondre qu'il s'agit bel et bien de cela ; c'est une manière de désespérer de la Diaspora, d'abandonner notre belle et grande famille de la Diaspora afin de se réfugier dans cette petite partie de la famille qui est en Eretz-Israël. Mais en tant que partisan de l'affirmation de la Diaspora, je ne veux pas participer à l'évacuation de la Diaspora, la privant de ses forces spirituelles. Nous ne devons pas oublier les quinze millions de Juifs à cause d'un million. Nous avons plus qu'assez d'intellectuels en Diaspora... et ils auront leurs difficultés, c'est vrai. Mais leur énergie spirituelle aura son effet sur le peuple. C'est un grand péché que de soutirer leur énergie vers l'extérieur de la Diaspora.



La chaîne des générations

Chaque génération d'Israël porte en elle-même les restes des mondes créés et détruits au cours de l'histoire antérieure du peuple juif. Cette génération, à son tour, construit des mondes à son image, mais avec le temps elle continue à tisser les fils qui relient tous les chaînons de la nation à la trame des générations. L'esprit de chaque génération se détourne continuellement de sa sphère pour y revenir et se joindre au cycle de la nation. L'âme de chaque génération (car une génération est à la nation ce qu'un individu est à la société) émane de l'organisme collectif de toutes les générations précédentes, et ce qui perdure – c'est-à-dire la force de tout le passé assemblé – l'emporte sur les ruines accumulées par les forces du présent qui commandent au changement. S'il nous semble parfois que les choses détruites excèdent celles qui perdurent, cela provient d'une aberration de notre vision qui se produit parce qu'un point mouvant et trop proche nous dissimule la région qui tient ferme, le rocher solide qu'aucun vent ne pourra déplacer de l'arrière-plan où il se trouve. (*Nationalism and History*, p. 126).

Brèves

1. F. Dicker-Brandeis (Vienne, 1898 – Auschwitz, 1944)

Le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme termine l'année avec une nouvelle exposition, consacrée à une femme aux multiples talents, **Friedl Dicker-Brandeis**, une artiste viennoise formée notamment à l'école du Bauhaus. Elle mena entre les deux guerres en Allemagne des travaux artistiques diversifiés, notamment en architecture mais, ses options communistes la forçant à émigrer, elle se retrouva à Prague, où elle se consacra surtout à la peinture. La Tchécoslovaquie accaparée par Hitler, on s'aperçut que Friedl Dicker-Brandeis était juive... en 1942 elle fut déportée avec son mari au camp « modèle » de Terezin, où elle s'occupa des enfants, créant un atelier de dessin et de peinture, et participant à l'édition de journaux clandestins d'enfants. Deux ans plus tard, elle fut déportée à Auschwitz et assassinée le 9 octobre 1944. Les œuvres de cette époque sont conservées au musée juif de Prague, et l'exposition puise dans ce fonds, comme aussi dans les réserves du musée d'art moderne de Vienne, les archives du Bauhaus de Berlin ou les collections du Getty Institute. L'exposition durera jusqu'en mars 2001. Plusieurs manifestations connexes, et notamment des projections de films accompagnent cette intéressante exposition.

Simultanément, la cour du Musée a été offerte comme lieu de création à l'artiste-sculpteur israélien, **Micha Ullman** qui a

partir du 15 novembre et jusqu'en mars 2001 y réalise une installation à l'aide de centaines de pierres similaires à celles du pavage.

Enfin, jusqu'au 18 janvier le Musée présente les dessins de **Jozef Rajnfeld**, dessinateur juif de Varsovie qui vint à Paris en 1928, à vingt ans. Douze ans plus tard, durant l'exode de 1940, il se suicida, avant d'avoir eu le temps de produire une œuvre cohérente. Le Musée conserve cinquante-sept dessins et peintures de cet artiste, actuellement accessibles au public.

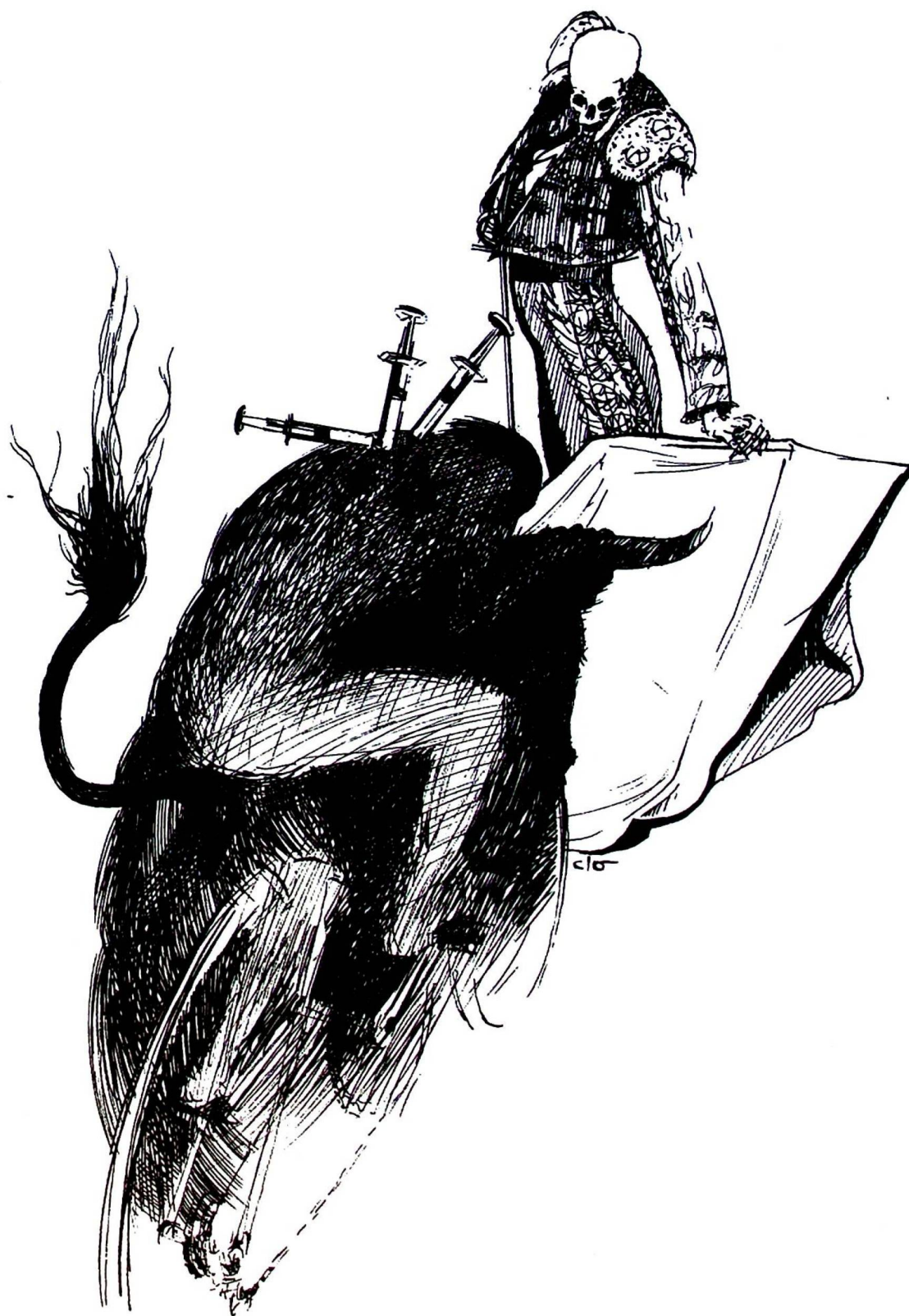
2.- L'École de Paris, « la part de l'autre »...

L'École de Paris est probablement le mouvement artistique juif le plus marquant (et aussi le plus méconnu) du début du vingtième siècle. Dans le sillage de Modigliani, Pascin, Lipchitz, Zadkine, Chagall, Soutine, Man Ray – pour ne citer qu'eux – viendront de nombreux autres nomades, attirés par le Montparnasse incandescent de la grande époque...

Par anticipation, *Diasporiques* a déjà longuement parlé dans son numéro 14 des peintres « litvaks » de Paris, mais nous aurons à y revenir prochainement. En attendant, il faut voir l'exposition *L'École de Paris, la part de l'autre*, qui se tient du 1^{er} décembre au 11 mars de l'année prochaine au **Musée d'art moderne de la Ville de Paris**, celui qui occupe le Palais de Tokyo, 11, avenue du Président Wilson, dans le 16^e arrondissement (ouvert tous les jours, sauf lundi).



— La page du Citoyen



Un esprit sain dans un corps sain... ou la glorieuse incertitude du sport



(Suite de la page 1)

Devrions-nous, en ce qui nous concerne, accepter « avec réalisme » de baisser les bras et, en quelque sorte, leur déléguer nos responsabilités ?

S'agissant de la communauté juive d'Outre-Atlantique, personne, il est vrai, ne songe aujourd'hui à nous demander de nous aligner docilement sur elle, d'en faire notre porte-drapeau. Si toutefois nous évoquons (pour l'écarter aussitôt) l'hypothèse de cette identification, c'est simplement parce que, si la diaspora européenne venait à « disparaître », il ne resterait plus guère que l'Amérique (du Nord) à porter le flambeau diasporique...

La question est naturellement plus controversée s'agissant d'Israël. Notre refus de reconnaître la « centralité » de cet État dans la vie juive est, on le verra dans l'interview de René Sirat, aux antipodes de la pensée religieuse : « *Un Juif religieux est, en quelque sorte par définition, sioniste* » affirme sans état d'âme le Grand Rabbin. Admettons – bien que cette affirmation nous intrigue quelque peu, dans la mesure même où, à notre connaissance, le Messie n'est pas encore arrivé sur cette terre...

Il ne serait bien sûr pas sérieux de refuser aux Israéliens (du moins à la grande majorité actuelle des détenteurs de documents d'identité israéliens) la qualification de « juifs ». Mais les Israéliens sont-ils et demeureront-ils à long terme *juifs* au sens *culturel* et non seulement *culturel* qu'a pris ce mot en quelque deux mille ans de pérégrinations diasporiques ? Rien ne permet de l'affirmer (ni peut-être même, pour la survie prospère de l'État d'Israël, de le souhaiter !). Sauf à instaurer un véritable apartheid, les Israéliens devront bien en effet se résoudre à intégrer un jour

pleinement leurs concitoyens arabes, présents et à venir, qui ne sauraient *ad aeternam* se contenter d'une citoyenneté partielle. Les Israéliens de demain, juifs ou non juifs, unis dans la paix, auront-ils dès lors des raisons sérieuses de privilégier le maintien à tout prix des « valeurs » qui ont assuré naguère la cohésion et la survie d'un peuple dispersé ? Rien n'est moins certain : elles ne sont pas nécessairement les plus propices au développement d'un État-nation « moderne » qui aspire à jouer pleinement son rôle au cœur même de la « mondialisation » économique, donc à vivre dans des conditions totalement différentes de celles qui ont forgé la culture juive historique...

Sans adopter pour autant la thèse naguère développée par Georges Friedmann (*Fin du peuple juif*¹), il n'est donc pas interdit d'établir un certain parallélisme entre deux risques potentiels : celui – évoqué par Wasserstein – d'une dilution et donc d'une disparition progressive de la diaspora juive européenne et celui d'une certaine forme – non moins progressive – de « déjudéisation » d'Israël, au sens qui vient d'être précisé. De ce point de vue, la déclaration spontanée du Grand Rabbin rappelée au début de cet éditorial (une phrase qu'il serait évidemment inconvenant de surinterpréter) va tout à fait dans le sens de cette thèse : les « Juifs » symboliques, aujourd'hui, au Moyen-Orient, ne sont-ils pas ces personnes déplacées, sans terre contestée, sans État reconnu, tendus en une aspiration commune sans cesse repoussée vers un futur incertain, qu'on appelle les Palestiniens...

Risque pour risque, la « partie » est donc plus équilibrée qu'on ne pourrait le croire ! Mais est-il besoin de rappeler que, pour l'heure, l'essentiel, au Proche-Orient, est ailleurs : dans la quête anxieuse d'une paix hélas pour le moment introuvable... ■

Sommaire

Editorial	1
Interview : Le Grand Rabbin Sirat	1
L'actualité :	4
Entretien avec un ministre palestinien (H. Korn)	
Le Proche-Orient et nous	
La torture en Algérie (P. Vidal-Naquet)	
L'Autriche : un bilan (J. Geilge)	
Le Débat	10
L'avenir de la Diaspora européenne	
Droit de réponse (J.-J. Marie)	
Cultures juives	18
Une maison de la culture yiddish à Paris (Gilles Rozier)	
Le yiddish à Strasbourg (R. Waksman et P. Olivier)	
Le Juif maghrébin (C. Guigui)	
Les traditions et les Juifs d'Algérie (L. Meller-Saïd)	
La Culture	25
Poésie (J. Burko)	
Les Livres : A. Memmi (F. Weil)	
O. Suganas (J. B.)	
A. Spire (E. Marienstrass)	
J. Greene & S. Kumar (J. B.)	
Z. Senocak (D. Rousset)	
S. Vajda (D. Rousset)	
Littérature	30
Marc Weitzmann (H. Raczymow)	
Humeur	32
E. Kahn, J. S. Nakhalnik	
Convivialité	33
Le Web diasporique (J. Maslo)	
Mots Croisés (Ph. Lazar)	
Textes	35
Des traces dans le sable (R. Doukhan)	
Simon Doubnov	
Brèves	38
La page du citoyen	39

¹ Friedmann Georges, *Fin du peuple juif* ?, Gallimard, 1971, coll. « Idées ».

Conditions d'abonnement

Prix au numéro : 35 francs (5,33 Euros). Abonnement annuel : 120 francs (18,29 Euros). Abonnement de soutien : 200 francs (30,48 Euros) ou plus. Pour s'abonner, envoyer ses nom et adresse, avec un chèque à l'ordre du cercle Gaston-Crémieux (*Diasporiques*) à :

Jacques Burko ; 56, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.